ISSN : 0338/5019 - FRANCE MÉTRO : 6,90 € - DOM : 7,50 € - BEL : 7,50 € - CH : 11,10 FS - TOM/A : 1700 CFP - TOM/S : 930 CFP - CAN : 9,99 $ CAN - TUN : 7,20 TND - D : 9 € - ESP : 7,50 € - GR : 7,50 € - ITL : 7,50 € - LUX : 7,50 € - NL : 7,50 € - MAR : 55 DH - PORT.CONT : 7,50 € - NUMÉRO 482 - FÉVRIER 2020 LIRE : LE MAGAZINE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LiRE :

ÉVÉNEMENT

« Le consentement »
Vanessa Springora

EXTRAITS

Stephen King
Diane Ducret
« La Quête de l'oiseau du temps »

SÉLECTION

LES 80 LIVRES LES PLUS ATTENDUS

JEAN ECHENOZ
« Je pourrais essayer de me lancer dans une histoire d'amour… »

L 19817 - 482 - F: 6,90 € - RD

#482 février 2020 • 6,90 €

ATLANTIDE

Les Mots du Monde à Nantes
Festival des littératures

du 5 au 8 mars 2020
au lieu unique et dans la ville

Avec **Bérengère Cournut, Mia Couto, Marie Darrieussecq, Zehra Doğan, Abd Al Malik, Eiríkur Örn Norddahl, Walis Nokan, Frederik Peeters, Emmanuelle Pireyre, Leïla Slimani...**

le lieu unique
Centre de culture contemporaine de Nantes

La Cité CONGRÈS / NANTES

www.atlantide-festival.org

Ville de Nantes · Région Pays de la Loire · Loire Atlantique · CNL · sofia · la culture avec la copie privée

LiRE: · TRANSFUGE · ouest france · wik · haut parleur · bleu

Visuel © Charlotte Des Ligneris

N° 482 FÉVRIER 2020

LiRE:

L'édito de Baptiste Liger 5
COURRIER DES LECTEURS 6
DANS L'ACTUALITÉ 9
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Gaëlle Nohant 30
ENQUÊTE Littérature et jeux vidéo 34
DOSSIER JEAN ECHENOZ 38
LE GRAND ENTRETIEN
Jean Echenoz par Claire Chazal 46
CAHIER CRITIQUE 53
L'ÉVÉNEMENT Vanessa Springora 54
LITTÉRATURE FRANÇAISE 57
POÉSIE 66
SCIENCE-FICTION/ROMANCE 67
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE 72
POLAR/THRILLER 77
BANDE DESSINÉE/JEUNESSE 82
ESSAIS/DOCUMENTS 84
BIOGRAPHIE D'UN CLASSIQUE
L'Homme invisible de H.G. Wells 92
LANGUE FRANÇAISE 97
RÉTRO-LISEUR 102
DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE... Alice Taglioni 106

LA CHRONIQUE DE

DIANE DUCRET *Vous n'aurez pas le dernier mot* 8
ÉRIC LIBIOT *Dans les poches* 24
SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* 33
BRUNO DEWAELE *On en parle* 96
JACQUES PERRY-SALKOW *Des anagrammes et des livres* 99
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 101
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 104

Couverture : Fang Wang et Éric Garault pour *Lire*

ABONNEMENTS : Lire - service abonnements - 4 route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01 70 37 31 54.
Ce numéro comporte un encart Musées du Monde et un encart hors-série *Lire*, diffusés sur l'ensemble des abonnés France.

EN COUVERTURE

p. 38

DOSSIER
JEAN ECHENOZ

p. 53

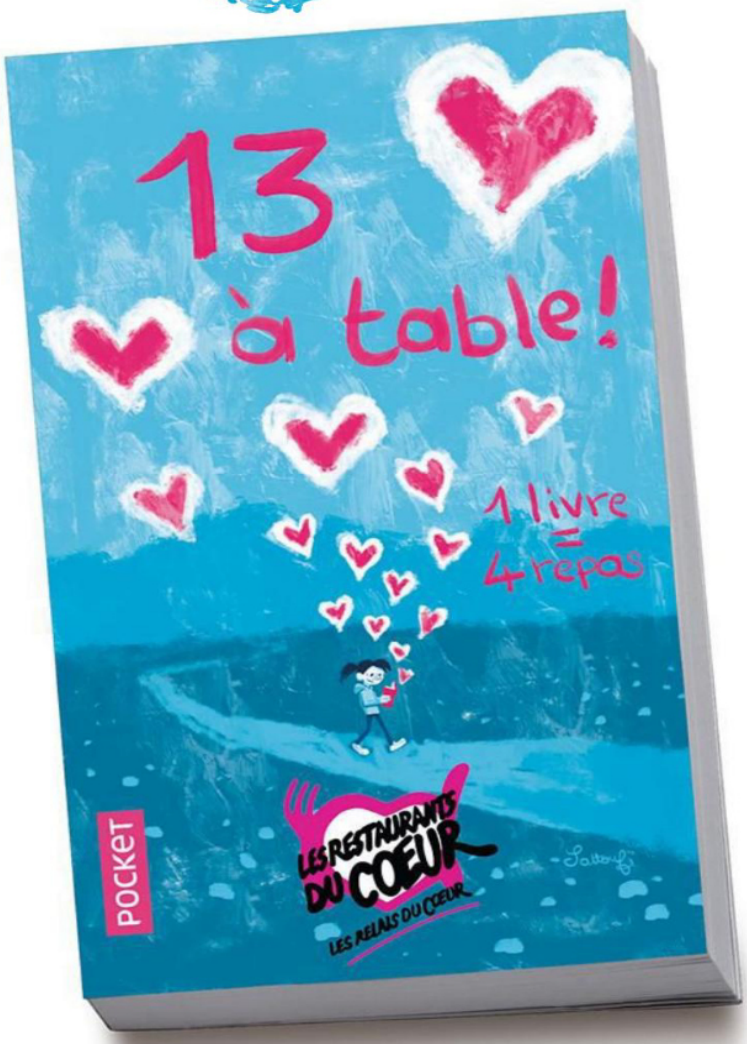
CAHIER CRITIQUE

EXTRAITS

DIANE DUCRET AVANT-PREMIÈRE
La Dictatrice 58
STEPHEN KING AVANT-PREMIÈRE
L'Institut 68
SERGE LE TENDRE, RÉGIS LOISEL ET DAVID ETIEN AVANT-PREMIÈRE
La Quête de l'oiseau du temps.
Avant la quête. Kryll 78

1 livre acheté = 4 repas distribués

5€



Des écrivains s'engagent

Philippe Besson
Françoise Bourdin
Michel Bussi
Adeline Dieudonné
François d'Epenoux
Éric Giacometti
Karine Giebel
Philippe Jaenada
Yasmina Khadra
Alexandra Lapierre
Agnès Martin-Lugand
Nicolas Mathieu
Véronique Ovaldé
Camille Pascal
Romain Puértolas
Jacques Ravenne
Leïla Slimani

Illustration de couverture :
Riad Sattouf

Depuis 5 ans, plus de 4 millions de repas ont été distribués !

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

POCKET

LiRE: SOUTIENT LES RESTOS DU CŒUR

L'ÉDITO

SÉBASTIEN HARDY

DE BAPTISTE LIGER

C'est une onde de choc, comme rarement la République des lettres en a vécu. Une déflagration d'autant plus ravageuse que «tout le monde savait». Dans le milieu de l'édition, le cas Gabriel Matzneff était en effet bien connu, depuis plus d'un demi-siècle. Il a fallu que paraisse le premier livre de Vanessa Springora, *Le Consentement* (Grasset), pour que le tabou n'en soit plus un.

Le texte, qui a déjà bouleversé nombre de lecteurs, revient sur sa relation, dans les années 1980, alors qu'elle avait 14 ans, avec un quinquagénaire réduit ici à une lettre : «G.». L'adolescente vit un *« amour interdit », « réprouvé par les honnêtes gens »,* avec cet homme qui l'attend *« posté devant la sortie de son collège ».* Elle a alors l'impression que sa vie devient celle *« d'une égérie ».* Mais, au fil des mois, elle découvre que le prince charmant se révèle être un *« salaud absolu qui, pour le prix d'un billet d'avion vers les Philippines, s'offre une orgie de corps de petits garçons de onze ans, en justifiant ses actes par le simple achat d'un cartable ».* Des faits qui n'avaient pourtant rien de secret, G. ayant déjà revendiqué ses goûts sexuels dans l'essai *Les Moins de seize ans* (publié alors chez Julliard, maison – ironie du sort – actuellement dirigée par Vanessa Springora) et ses agissements dans les volumes de ses fameux *Carnets noirs.* Les années vont passer, et l'ancienne amante va justement voir son histoire étayée dans ces écrits autobiographiques, dans des interviews ou apparitions télévisuelles – jusqu'à l'attribution du prix Renaudot essai en 2013 à *Séraphin, c'est la fin !* À elle, aujourd'hui, de passer à l'écriture et de décrire le mécanisme d'emprise du prédateur.

> Pour que le tabou n'en soit plus un

On pourrait largement parler d'autres aspects de ce livre, peut-être imparfait dans le style et la narration, mais plus riche, nuancé, dérangeant et retors qu'on ne le présente souvent (voir aussi page 54). C'est aussi un beau texte sur l'adolescence, la complexité des sentiments, la puissance des mots, l'absence du père, etc. À l'image de son titre polysémique, le consentement désignant à la fois un *« acte libre de la pensée par lequel on s'engage entièrement à accepter ou à accomplir quelque chose »,* mais aussi, du point de vue juridique, *« l'autorisation de mariage donnée par les parents ou le tuteur d'un mineur ».*

Cette publication amène d'ailleurs à se poser bon nombre de questions : pourquoi un tel silence, un tel « consentement », de la part du milieu littéraire durant toutes ses années ? Certains évoquent des idées issues de la libération sexuelle ayant conduit à plus ou moins fermer les yeux ; d'autres avancent un refus général de la société de l'époque à prendre au sérieux la question de la pédophilie. On entend aussi la méconnaissance réelle des faits, la crainte de tomber dans le camp du moralisme, la mythomanie avérée de l'auteur enfin incriminé, la revendication d'une séparation stricte entre la littérature et la morale ou la vie bien réelle d'un individu, d'un justiciable – d'ailleurs, jusqu'alors, Matzneff n'avait jamais été condamné par la justice.

L'autocritique est dès lors indispensable. Comme les maisons d'édition (qui ont choisi de retirer de la vente les titres de Matzneff), les médias ont naturellement une part de responsabilité – et *Lire* n'échappe pas à la règle, tout comme l'auteur de ces lignes… –, en ayant mis en avant jusqu'à un certain aveuglement le dandy sulfureux, le « bon client », son talent littéraire (que, malgré tout, beaucoup jugent bien réel), jusqu'à minimiser (oublier ?) la souffrance des victimes (jamais consentantes). Dans un entretien accordé à notre mensuel en 1993, Gabriel Matzneff déclarait : *« Que me reproche-t-on ? Ma vie amoureuse n'est peut-être pas très orthodoxe, mais il existe des défauts bien plus graves : l'arrivisme, l'âpreté au gain, la méchanceté, la lâcheté. Moi, je ne fais de mal à personne. »* Si.

Mais il ne faudrait pas que la question des souffrances sexuelle et morale subies par des enfants se réduise à cette seule affaire. Dans son magnifique – et hélas passé inaperçu pour l'instant – *Morceaux cassés d'une chose* (publié aussi chez Grasset), Oscar Coop-Phane revient sur de nombreux épisodes de sa vie. Dans trois pages secouantes et poignantes, il décrit magistralement le viol dont il a été victime, à l'âge de *« six ou dix ans ».* Et *« la sensation d'être une feuille que l'on crève, comme ça, pour rien ».* Mais une feuille, celle d'un livre, est parfois aussi celle qui vous permet de tenir debout.

HOMMAGE à André Clavel

Nous le surnommions « Dédé du Lac », en référence à son lieu de résidence, vers Annecy. C'est avec stupeur que nous avons appris le décès d'André Clavel, le 6 décembre, à l'âge de 73 ans. Les fidèles de *Lire* connaissaient bien la finesse de sa plume. Et pendant des années, nous avons eu la chance de rire à ses plaisanteries lors de nos conférences de rédaction, et d'avoir sa signature dans nos colonnes, où il nous faisait partager ses enthousiasmes dans le domaine de la littérature étrangère. On pouvait aussi le lire dans *L'Express*, *Le Temps* ou la revue *America*. Toute l'équipe de *Lire* a aujourd'hui une pensée pour sa famille et ses proches. Et, à titre personnel, je le remercie encore du gilet imprimé « chiens » (oui, oui !) qu'il m'avait offert, et que je garde précieusement. Que l'esprit du lac soit avec toi, Dédé. **B.L.**

Une récompense qui ne plaît pas à tout le monde…

J'ai appris récemment que *Lire*, en la personne de son directeur de la rédaction Baptiste Liger, avait reçu le prix Roland-Dorgelès, distinction qui met en avant le bon usage de la langue française par un journaliste. Tant mieux pour vous, mais il faudrait alors que vous stoppiez tous les anglicismes, comme cet horrible « dream team », que vous avez mis en avant dans votre campagne promotionnelle, et quelques autres que j'ai parfois trouvés dans vos pages. Nous en avons assez du « globish » !
Valérie Roussin

La réponse de *Lire*

Il faut bien sûr toujours savoir entendre la critique. Et si le prix Roland-Dorgelès est une distinction individuelle (remise par l'Association des écrivains combattants), il couronne en l'espèce aussi, symboliquement, un magazine qui, historiquement, défend la langue française et qui consacre depuis maintenant deux ans des pages exclusivement réservées à ce sujet. Comme nous l'avons écrit à plusieurs reprises dans cette rubrique, nous prenons garde à limiter le plus possible les anglicismes, même s'ils sont parfois nécessaires (lorsque, par exemple, il n'existe pas de mot équivalent en français, ou lorsque ce dernier n'est pas usité ou compréhensible). À ce titre, ne faudrait-il pas trouver, pour désigner une pseudo-langue mondialisée, un terme français pour « globish » ?

Un numéro-bilan qui divise

J'ai été très déçue par le numéro 481 de décembre 2019-janvier 2020. Chaque année, vous recensez des livres parus durant les douze mois précédents, que vous mettez spécialement en lumière, et j'appréciais cette idée. Vous aviez eu plusieurs présentations qui étaient concentrées dans quelques pages. Mais cette année, c'est tout le numéro (ou presque) qui rappelle les ouvrages retenus, à tel point que j'ai eu l'impression de l'avoir déjà lu (exception faite des extraits de la rentrée). Grande déception car peu de découvertes ce mois-ci. C'est un peu excessif de le qualifier d'« exceptionnel », mais s'il est exceptionnel, cela signifie que votre sélection ne se renouvellera pas sous cette forme, je l'espère.
Marion Morpain

Merci beaucoup pour ce numéro de fin d'année de *Lire*, qui m'a permis de découvrir de nombreux livres qui m'avaient échappé ou que j'avais prévu de lire et que j'avais hélas un peu oubliés avec le temps. Par exemple, grâce à vous, je me suis plongée dans le merveilleux roman de Franck Bouysse, *Né d'aucune femme*.
Stéphanie Perret

Lire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 18 rue du Faubourg-du-Temple 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** @magazinelire
- **Twitter** @MagazineLiRE

Audience mesurée par AUDIPRESSE

ACPM OJD

PEFC PEFC/07-31-176 Certifié PEFC Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées www.pefc-france.org

LiRE:
FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 600 000 euros

Siège social
18, rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris

Président et **Directeur de la publication**
Jean-Jacques Augier

Directeur général
Stéphane Chabenat

Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Assistante de la rédaction
Sabine Dard

Grand entretien
Claire Chazal

Chroniqueurs
Philippe Delerm, Bruno Dewaele, Diane Ducret, Éric Libiot, Gérard Oberlé, Jacques Perry-Salkow, Josyane Savigneau, Sylvain Tesson

Direction artistique
Isabelle Gelbwachs

Graphisme
Marie-Thérèse Poux, Sarah Allien

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Service photo
Cyrille Derouineau

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Raphaël Botte, Philippe Chevallier, Jean-Pierre Colignon, Léonard Desbrières, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Virginie Girod, Aurélie Godefroy, Emmanuel Hecht, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Dominique Poncet, Christophe Rioux, Mina Soundiram, Clémence Varène

Publicité et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure / Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

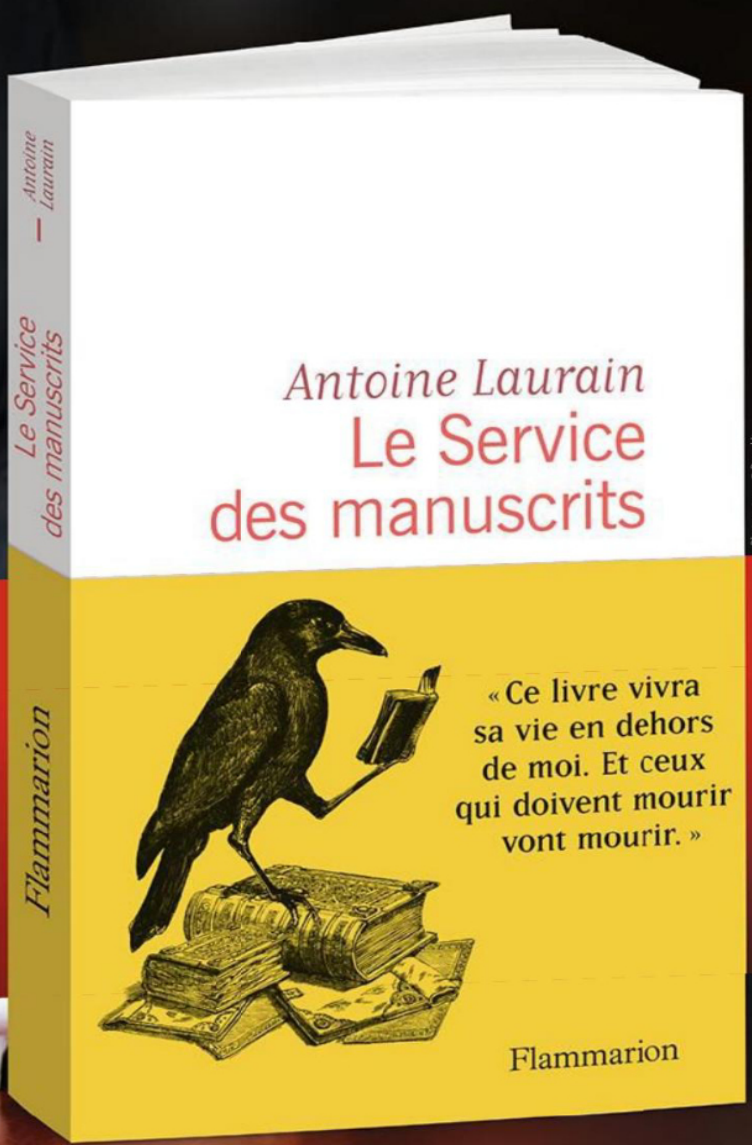
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS. © EMC2
N° Commission paritaire : 0620 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 0338-50-19.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Service abonnements
4 route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 45 €
(France Métropolitaine)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

THIBAUT CHAPOTOT

“Suspense dans les coulisses de l'édition...”



Violaine Lepage est l'une des plus célèbres éditrices de Paris. La publication d'un roman arrivé au service des manuscrits, *Les Fleurs de sucre*, dont l'auteur demeure introuvable, donne un autre tour à son destin. Surtout lorsqu'il se retrouve en finale du Goncourt. Et surtout lorsque les crimes qu'il décrit commencent à se produire dans la réalité...

Flammarion

DIANE DUCRET

DE CHAIR ET DE PIERRE

Jamais les rues de Paris ne sont plus belles pour le marcheur solitaire qu'au mois de février, lorsque le gris du ciel épouse celui de la pierre et que, soudain, un rayon de soleil semble vaincre l'hiver pour se poser sur une statue. Il ne faut pas être pressé et ralentir le pas pour découvrir qu'une peuplade méconnue habite la capitale depuis plusieurs siècles, les cariatides.

Des femmes de pierre, de bronze, de marbre, à la longue tunique, aux seins exposés au regard, soutenant sur leurs têtes une colonne, une torche, un balcon, un parlement. Hiératiques ou lascives, elles soutiennent le Louvre et protègent l'opéra Garnier, sans jamais se plaindre du manque d'attention que nous leur portons. À l'ombre de ces jeunes filles en pierres, nous passons, tandis qu'immobiles elles contemplent les hommes s'agiter. Ils courent sans cesse mais finissent toujours par repasser devant elles.

Tandis que la nuit tombait sur l'avenue de l'Opéra, les cariatides portant les lanternes qui ceignent le palais Garnier se sont une à une allumées. Le volume des *Voix intérieures* de Victor Hugo s'est échauffé dans ma main, comme s'il voulait lui échapper. Il me tirait vers ces femmes immobiles, impassibles dans leurs déshabillés. Soudain une voix profonde résonna : *« Que la cariatide, en sa lente révolte, se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte, et dise: C'est assez ! »* Tétanisée par le coffre et la ferveur de la voix, je regardai derrière moi, personne. J'avais certes goûté quelque vin chaud dans l'un des passages du 19e arrondissement, mais pas assez pour entendre Victor Hugo. Cela ne m'arrive qu'après l'ingestion d'une certaine quantité de cocktails cubains, et jamais en semaine.

Sur les marches de l'Opéra, le voilà qui apparaît, sa barbe, ses cheveux, il est tel que je l'imaginais. Son costume trop grand, la démarche tombante, il harangue les femmes dénudées qui tournent leurs visages vers lui et s'essuient le guano qui recouvrait leurs têtes. *« C'est le réveil, le déchaînement et la vengeance des cariatides ! »* dit-il encore, la main droite tendue vers elle comme vers une assemblée de ministres à convaincre, au nom de la liberté.

Alors les cariatides s'animent et laissent tomber à leurs pieds leurs hardes de bronze. Les voilà descendant de leur piédestal pour rejoindre le monde humain, marchant derrière Hugo dans la nuit. Je ne pouvais m'empêcher de questionner l'écrivain. N'a-t-il pas assez de femmes nues, là où il se trouve, pour égayer ses nuits, pour venir prendre celles qui ornent Paris ? L'œil voit le corps d'une femme dénudée, l'esprit voit en la cariatide le peuple asservi. La colère de ceux pris dans la pierre sous le poids de leurs responsabilités, soutenant à bout de bras une élite qui passe devant eux sans les voir. La révolte des cariatides a sonné, que chacun se libère des fardeaux dont d'autres les ont lestés, et que les puissants ressentent à présent le poids intérieur de leurs iniquités. L'ouragan des révolutions s'abat sur les peuples trop pleins de leurs pollutions, dit-il encore, en passant devant moi, suivi par une nuée de cariatides marchant avec une grâce hellénique, récitant les paroles de Théodore de Banville : *« Puisse le Dieu vivant dessécher la paupière/ À qui m'a mise là vivante sous la pierre,/ Et, comme un enfant porte un manteau de velours,/ M'a forcée à porter ces édifices lourds,/ Ces vieux murs en haillons, ces maisons condamnées,/ Dont le gouffre est si plein de choses et d'années » (Les Imprécations d'une cariatide).*

Alors les cariatides s'animent et laissent tomber à leurs pieds leurs hardes de bronze

Devant ce défilé inouï, je restais de marbre, bien décidée à ne plus jamais boire de vin chaud en lisant du Victor Hugo.

SÉBASTEIN HARDY

FOCUS SUR

Pierre Lemaitre

R. FRANKENBERG

Voici la fin d'une grande trilogie romanesque, mais non la fin d'une histoire. Six ans après *Au revoir là-haut,* deux ans après *Couleurs de l'incendie, Miroir de nos peines* (Albin Michel) constitue le troisième volume de ce qui était annoncé comme la trilogie des *Enfants du désastre*. Le premier fut adapté en bande dessinée en 2015, aux éditions Rue de Sèvres, puis à l'écran en 2017 – par et avec Albert Dupontel, avec cinq césars à la clé. Le deuxième, lui, se voit également adapté en BD, toujours chez le même éditeur, avec à nouveau Christian De Metter à l'illustration (paru le 2 janvier). Elle accompagne ainsi ce troisième tome qui, à la différence des précédents, ne se déroule pas sur plusieurs années mais se resserre sur la période avril-juin 1940. La toile de fond est celle de l'exode. Comme il aime à le faire, Lemaitre utilise un personnage auparavant secondaire pour le mettre au premier plan. Revoici donc Louise Belmont, 11 ans dans *Au revoir là-haut,* lorsque sa mère hébergeait Édouard Péricourt (la gueule cassée, puis masquée). Dorénavant trentenaire, elle prend les rênes d'une histoire qui nous entraîne de la capitale jusque sur les routes de l'exode, en passant par les forêts ardennaises, le front de la Meuse, la prison militaire de la rue du Cherche-Midi à Paris. Secrets familiaux, censure militaire, trafic de denrées rares nous permettent de suivre Louise, deux soldats, ainsi qu'un personnage d'entourloupeur, véritable caméléon. Toujours une histoire de masques, donc… **Hubert Artus**

EN BREF...

LE CHIFFRE

27

Les fans de vampires, zombies, spectres et autres fins limiers du paranormal se retrouveront dans les Vosges, à l'occasion du Festival international du film fantastique de Gérardmer, qui proposera sa 27e édition du 29 janvier au 2 février. Outre les projections, la littérature sera célébrée avec des rencontres au Grimoire. Mais les jeunes plumes seront également à l'honneur avec un concours de nouvelles fantastiques, en association avec *Lire,* dont les résultats seront annoncés sur place.

LA PHRASE

« Je prends en ce début d'année la décision de quitter l'académie Goncourt, avec une sincère tristesse tant cette expérience est exceptionnelle, sur le plan humain comme sur le plan littéraire. »

Virginie Despentes a ainsi annoncé et expliqué dans un communiqué son départ du plus célèbre jury littéraire français. Pour justifier ce choix, l'auteure met notamment en avant *« plusieurs projets d'écriture qui ont pris du retard ».*

LE FLOP

Le Goncourt 2018 cité dans les vœux présidentiels

La référence n'a pas échappé aux observateurs de la vie littéraire. Dans son discours traditionnel du 31 décembre, Emmanuel Macron a en effet utilisé l'expression « Leurs enfants après eux », pour évoquer la réforme des retraites. Un clin d'œil au roman social primé de Nicolas Mathieu, auteur pourtant très critique envers la politique du gouvernement – ce qui n'a pas manqué d'être moqué sur les réseaux sociaux.

À L'ÉPREUVE DES FAITS

Frédéric Beigbeder est-il démodé ?

C'est la phobie de tout (ancien) publicitaire : ne plus être dans le coup. Dans son nouveau roman, Beigbeder ne parle que de ça. Et si la ringardise était ce qu'il pouvait lui arriver de mieux ?

C'est un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître : entre l'an 2000 (son best-seller, *99 francs,* vendu à plus de 400 000 exemplaires) et 2009 (*Un roman français,* prix Renaudot), Frédéric Beigbeder fut une vedette. Pilier de toutes les boîtes de nuit de Paris depuis les années 1980 et fondateur du prix de Flore en 1994, l'ancien branché était devenu grand public. Ses livres cartonnaient, sa romance avec Laura Smet faisait la une de *Paris Match*, Jean Dujardin l'incarnait au cinéma dans un film à succès, il était chroniqueur en vue au *Grand Journal* de Michel Denisot – en ces temps reculés, les gens regardaient encore la télévision… Brillant animal médiatique, jeune pape des lettres, il était une sorte de Philippe Sollers nouvelle génération, ayant remplacé Aragon par Ardisson et *Le Monde des livres* par Canal+.

L'ancien branché était devenu grand public

On pensait que cela durerait toujours. Hélas pour lui, les années 2010 furent moins fastes : en librairie, ses chiffres de ventes ont lourdement chuté. Pour la première fois de sa vie, la mascotte de Saint-Germain-des-Prés a quitté son quartier général pour s'installer au Pays basque, où il a eu deux enfants avec sa troisième épouse. On imagine alors Beigbeder cherchant de la cocaïne et tombant sur du lait maternisé…

Quinquagénaire, cravaté comme Jean d'Ormesson et barbu comme François Nourissier, il aurait pu se concentrer sur ses livres et sa critique au *Figaro Magazine,* prisée des lecteurs de l'hebdomadaire. Incorrigible, il a replongé dans les médias en 2016, en ayant l'idée folle de venir lire un billet une fois par semaine à l'antenne de France Inter. Les choses se sont gâtées avec l'arrivée de Nicolas Demorand à la tête de la matinale.

JF PAGA

Fin 2018, Beigbeder se présentait ivre au micro, sans avoir rien préparé. Demorand, qui n'est pas réputé pour sa charité, lui fit comprendre qu'il pouvait prendre la porte.

De cette déplaisante expérience, Beigbeder a tiré le point de départ de son nouveau roman, *L'homme qui pleure de rire* (titre qui existe aussi sous la forme d'un émoticône). Il y met en scène son alter ego de *99 francs* et d'*Au secours pardon,* Octave Parango, *« attardé mental dont la barbe blanchit à vue d'œil »,* qui, après avoir travaillé dans la pub et la mode, cachetonne désormais à la radio. Les lecteurs qui s'attendraient à une satire au vitriol sur les coulisses de France Inter seront déçus : à part Demorand, Beigbeder n'égratigne personne. Le vrai thème du livre, le voici : *« Octave a eu sa chance, son heure d'apothéose, mais elle est derrière lui. »* Et cent pages plus loin : *« Personne ne m'a préparé pour 2020, je n'étais pas prêt, je ne suis pas conformé pour cette décennie. »* Il est vrai que faire des blagues sur ses Berluti est un peu à côté de la plaque à l'heure des Gilets jaunes, et que regretter ses orgies tarifées à Moscou sonne mal au moment du scandale Matzneff.

De JoeyStarr aux décadendistes

Reprenant la forme de *Vacances dans le coma, L'homme qui pleure de rire* se passe en une nuit blanche, à l'automne 2018, autour de la place de l'Étoile. Alors que les Champs-Élysées sont mis à sac par des gens qui n'ont pas été publiés chez Grasset par Bernard-Henri Lévy, Beigbeder/Parango fait la tournée des clubs, déplore son obsolescence, se souvient de ses fêtes passées et se prépare à son sabordage en direct quelques heures plus tard. En cours de route, il croise d'autres célébrités apparues dans les années 1990, certaines encore au sommet de leur art (Daft Punk), d'autres sucrant les fraises depuis des lustres (JoeyStarr). Il rencontre aussi une étudiante spécialiste des décadentistes, à qui il fait cette confession, à propos des héros de Huysmans : *« Je préfère Durtal à des Esseintes. Au moins il a un but : le monastère. »* Il avoue ensuite à la jeune fille *« un besoin de génuflexion ».* À quand la veine bénédictine de Beigbeder ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

L'HOMME QUI PLEURE DE RIRE PAR **FRÉDÉRIC BEIGBEDER,** 320 P., GRASSET, 20,90 €

LE LYS BLEU
ÉDITIONS

Savourez des instants de lecture

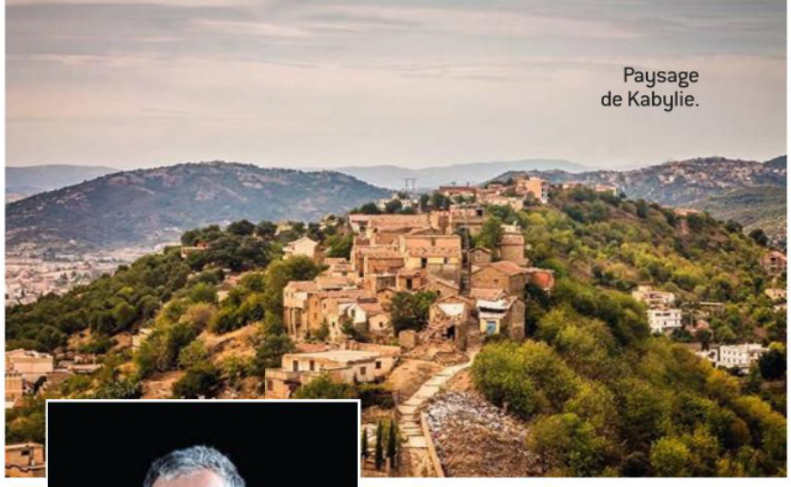
Découvrez de nouveaux auteurs

Faites-vous éditer

LIVRE PARIS
SALON DU LIVRE DE PARIS

STAND M55

01 76 50 38 88
contact@lysbleueditions.com
www.lysbleueditions.com


Paysage de Kabylie.

VU DE **KABYLIE**

Chawki Amari*

« Les manifestations ont accompli une chose formidable : on a viré un président »

« L'*Âne mort*, paru en 2014 en Algérie, est mon troisième roman. Je l'ai écrit entre Alger et la Kabylie, où il se déroule pour l'essentiel. Bien que né à Alger, je suis kabyle et j'ai de la famille et des amis dans cette région très montagneuse mais surpeuplée. Des milliers de villages sont encore installés sur les crêtes, c'est-à-dire à 3000 mètres d'altitude. Avec tous les problèmes que cela pose : difficulté à trouver de l'eau, agriculture presque impossible à pratiquer. Y vivre est un choix vraiment difficile à assumer. Mais c'est splendide car on y trouve tout à la fois la montagne, la mer et des forêts. Le Kabyle s'est souvent retrouvé en minorité ethnique, ce qui explique le fort sentiment de rébellion contre le pouvoir central, voire les volontés sécessionnistes.

Un besoin de stabilité

Après des années noires et de terrorisme, l'Algérie a eu besoin de stabilité. Nous étions donc un peu moins regardants sur les actions de nos gouvernants. La paix était retrouvée, et l'argent fourni par le pétrole a permis de payer nos dettes. Les choses fonctionnaient plus ou moins malgré les imperfections du régime – jusqu'à aujourd'hui foncièrement autocratique. Les manifestations qui se déroulent depuis dix mois ont accompli une chose formidable : on a viré un président, on a mis en prison quelques oligarques (pas tous, mais une bonne partie). Ainsi, quel que soit le président élu [cette interview a eu lieu avant les élections du 12 décembre], il aura très peur de la pression de la rue. Et je pense que ce mouvement populaire engendrera des choses nouvelles sur le plan artistique. On en reparlera l'année prochaine ! »

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : *L'Âne mort* (L'Observatoire)

ON EN PARLE AILLEURS

Le nouveau roman d'Elena Ferrante

Paru en novembre en Italie, le nouveau livre de l'auteure de la célèbre saga sortira en France en juin prochain.

Juste avant Noël, après quatre longs mois d'attente, Gallimard a enfin levé le suspense : « La vie mensongère des adultes » sortira en France le 9 juin 2020, le même jour qu'au Royaume-Uni et qu'aux États-Unis.

Depuis la rentrée littéraire d'automne, les informations tombaient au compte-gouttes concernant le nouvel opus très attendu de l'auteure de la tétralogie *L'Amie prodigieuse* écoulée à plus de 10 millions d'exemplaires. Début septembre, on apprenait la date exacte de la sortie du livre d'Elena Ferrante en Italie : le 7 novembre. Quelques semaines plus tard, l'éditeur, Edizioni E/O, publiait sur son compte Twitter, les premières lignes de l'ouvrage : *« Deux ans avant de quitter la maison, mon père dit à ma mère que j'étais très laide. La phrase fut prononcée dans un murmure, dans l'appartement que mes parents avaient acheté au Rione Alto, sur les hauteurs de San Giacomo dei Capri, juste après leur mariage. Tout – la ville de Naples, la lumière bleue d'un mois de février glacial, ces mots – s'est figé. Moi, en revanche, je me suis enfuie et je fuis encore à travers ces lignes qui sont censées être mon histoire mais qui, en réalité, ne sont rien, ne m'appartiennent pas, ne sont ni un début ni une fin, juste un enchevêtrement dont personne, pas même l'auteur de ces lignes, ne sait s'il contient la trame d'un récit ou s'il ne s'agit seulement que d'une douleur désordonnée et sans rédemption. »*

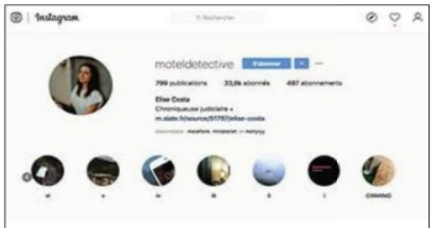
Fin octobre, la maison d'édition dévoilait la couverture du roman sur son compte Instagram : *La Vita bugiarda degli adulti* – « La vie mensongère des adultes » en français. On y aperçoit deux mains blanches et leurs ombres se détachant sur un fond gris. Deux jours avant la sortie officielle, le quotidien italien *Corriere della Serra* publiait une recension du livre en avant-première. Le roman est écrit à la première personne, apprend-on. Sa narratrice s'appelle Giovanna, une jeune femme née en 1979 de parents enseignants issus de milieux différents – la haute société pour la mère, les quartiers populaires pour son père. Le thème et les lieux sont familiers, remarque Cristina Taglietti, l'auteure de l'article : *« l'éducation sentimentale et le passage à l'âge adulte à travers l'amitié, l'amour, la trahison, le mensonge, la perception de soi et de sa propre image »* dans le Naples des années 1990-2000. Rendez-vous en juin en librairie.

Gladys Marivat

DZAIR – H. ASSOULINE

SUR LA TOILE

La renaissance du roman-feuilleton



Motel Detective, une enquête sous forme de story sur Instagram.

Sur Twitter et Instagram, des récits énigmatiques tiennent en haleine des milliers de lecteurs et remettent au goût du jour le roman à épisodes.

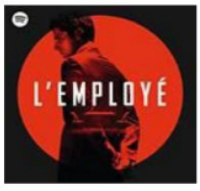
Il semblerait que la tradition des romans qui s'affichaient chaque jour au dos des quotidiens sous la forme de feuilletons refasse surface sur les réseaux sociaux. En lançant en 2015 le #Madeleineproject – l'enquête menée sur une mystérieuse Madeleine, ancienne locataire de son appartement –, Clara Beaudoux est devenue l'une des pionnières de la « twittérature ». Des milliers de lecteurs se passionnent pour ce feuilleton qui devient même un livre aux éditions du Sous-Sol. En 2017, le scénariste François Descraques s'essaye à cette nouvelle forme littéraire, mais en assumant le jeu entre réalité et fiction. Dans un thriller haletant intitulé *3e droite,* il raconte lui aussi son emménagement dans un nouvel appartement. Mais cette fois, c'est son propriétaire, louche et peu causant, qui va être au centre d'un conte fantastique publié l'année dernière chez Flammarion.

Ces deux expériences ont ouvert une brèche dans laquelle beaucoup s'engouffrent aujourd'hui. On assiste à une véritable déferlante de formes narratives innovantes sur les réseaux sociaux. À l'image de l'enquête numérique façonnée par le compte Twitter Eiffel1812, qui a fini en apothéose il y a quelques semaines. Sur Instagram, les histoires fleurissent aussi et s'illustrent en images. Avec *Motel Detective,* une enquête au cœur d'un village niché dans les montagnes, la chroniqueuse judiciaire Elsa Costa a séduit plus de 30000 lecteurs.

Preuve du réel impact de ce nouveau format, les médias traditionnels s'en emparent à leur tour. Lancée en 2017, la BD Instagram du groupe Arte, *Été,* en est à sa troisième saison et rassemble près de 100000 lecteurs. Un chiffre à faire pâlir n'importe quel éditeur. Ça tombe bien, en ce moment, ils surveillent Instagram de très près.

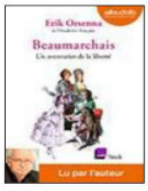
Léonard Desbrières

LIVRES AUDIO PAR CHRISTOPHE RIOUX



L'EMPLOYÉ
de Victor Bonnefoy, produit par Éric Le Ray
SPOTIFY

Toute première série de Spotify lancée il y a quelques mois, *L'Employé* a été écrite et réalisée par Victor Bonnefoy, plus connu sous le nom d'In The Panda sur YouTube. Ses huit épisodes nous plongent dans une salle d'interrogatoire, au cœur d'un État totalitaire : joué avec une maestria glaçante par le comédien Raphaël Personnaz, l'Employé est chargé de gérer les cas les plus sensibles.



BEAUMARCHAIS, UN AVENTURIER DE LA LIBERTÉ
d'Erik Orsenna, lu par l'auteur
AUDIOLIB

Diffusée en feuilleton d'été sur France Culture, l'évocation de la vie virevoltante de Beaumarchais par l'écrivain Erik Orsenna est réellement jubilatoire. Dramaturge, musicien, mais aussi espion, armateur et même marchand d'armes, l'auteur du *Mariage de Figaro* n'aura eu de cesse d'épuiser le champ du possible et de transformer son existence en fête permanente.

PETITE PRINCESSE DU SILENCE
de Thomas Pourchayre, lu par Catherine Gautier
15 K

Ce poème philosophique ressemble à une quête de soi, qui démarre dans un bar à Paris et se poursuit ensuite en Afrique, dans un village du Mali. Entre éloge du silence et exaltation du chant, on se laisse prendre par le récit maîtrisé des souvenirs mélancoliques d'un vieillard et peu à peu hanter par la figure d'une jeune fille mystérieuse, prénommée Hinnya.

ET AUSSI...

L'APPLICATION
Collibris

La plateforme sociale Collibris propose une application pour gérer sa bibliothèque, échanger avec ses amis et trouver la prochaine perle rare. Elle propose aussi une innovante box littéraire. Après avoir rempli un questionnaire pour établir son profil, le lecteur reçoit, à son rythme de lecture, des titres adaptés à ses envies.

LE PODCAST
Keep it Simple

Les éditions Pocket viennent de lancer le podcast Keep it Simple. Six à dix minutes pour comprendre comment devenir écolo à la manière de Satish Kumar ou pour réaliser ce qu'il se passe dans notre tête quand on dort avec le docteur Matthew Walker… Face à l'énigmatique cerveau humain, cette série de podcasts vient expliciter les concepts de développement personnel et de neurosciences de certains auteurs à succès.

LE SITE INTERNET
Fyctia

Plateforme française de concours d'écriture sur Internet, Fyctia permet aux auteurs amateurs de se faire connaître du public et peut-être de se faire publier. Lors de l'inscription, il est demandé d'écrire deux chapitres. Le sort de l'histoire est ensuite entre les mains des lecteurs pour débloquer le troisième chapitre. Et ainsi de suite jusqu'à la fin du concours, qui dure trois mois. Les quatre premiers de chaque concours ont la chance d'être lus par des éditeurs professionnels de la maison d'édition Hugo & Cie. À vos stylos !

L.D.

À SUIVRE…

Joseph d'Anvers
Cœur de rocker

Avec son second roman, véritable acte de naissance littéraire, Joseph d'Anvers rejoint le cercle fermé des quarantenaires de la chanson française reconvertis en écrivains de grand talent. Le chanteur, consacré pour le génial album *Rouge fer,* s'était déjà frotté à l'écriture romanesque il y a de cela presque dix ans. Dans *Juste une balle perdue,* il revisite le mythe de Bonnie and Clyde en inversant malicieusement les rôles.

Roman, jeune homme écorché vif qui se destine à être un grand champion de boxe, rencontre Ana, une femme envoûtante, insaisissable et dangereuse, qui fait tout basculer. Submergé par cette soudaine liberté et par une passion destructrice, il se retrouve pris au piège d'un engrenage infernal. En usant habilement de son sens de la mélodie, Joseph d'Anvers raconte l'amour dans tous ses ébats, avec une poésie et une musicalité magnétiques. Faisant alterner tendresse et férocité des sentiments. Une partition sans fausse note.

Léonard Desbrières

★★★★☆

JUSTE UNE BALLE PERDUE PAR **JOSEPH D'ANVERS,** 352 P., RIVAGES, 20 €

L'ORIGINE D'UN LIVRE

« Faute de rêves, nous mourrions »

Quel point commun entre Daniel Pennac et Fellini ? Une attention toute particulière à l'onirisme, auquel *La Loi du rêveur* rend un vibrant hommage.

Votre narrateur déclare écrire un livre sur « *Fellini, le rêve* » : était-ce aussi votre projet ?

● **Daniel Pennac.** Honorer mes rêves, voilà ce que j'ai fait ici. L'envie m'est venue de mêler songe, imagination et réalité dans une célébration de ce(ux) qui enchante(nt) quotidiennement ma vie. Ce livre est beaucoup plus spontané que mes autres romans, à l'exception de *Mon frère*. Ici, c'est la narration qui est au service de l'imagination.

Quel rapport entretenez-vous avec l'œuvre de Fellini ?

● **D.P.** Je n'ai jamais rencontré Fellini, mais c'est le compagnonnage de toute une vie. Lui dans le rôle du réalisateur, moi dans celui de l'un de ses innombrables spectateurs. De *La Strada* à *Intervista* en passant par les *Vitelloni, 8 ½, Amarcord, Fellini Roma*, je ne l'ai jamais quitté des yeux. Je ne me lasse pas de ses fantaisies biographiques. J'ai vu *Amarcord* un nombre incalculable de fois. Et puis nous avons un point commun : pendant de longues années, nous avons tenu le journal de nos rêves. Il en a fait un livre magnifique, *Il Libro dei sogni.*

Existe-t-il des naturels plus rêveurs que d'autres ?

● **D.P.** Le rêve est une fonction vitale. Rêveurs, nous le sommes tous, faute de rêves, nous mourrions. Ce qui m'intéresse, c'est l'usage que nous en faisons au réveil. Je ne soumets jamais les miens à l'interprétation. Je ne les envisage qu'en tant que sources de récits. Je les exploite éhontément sans jamais me préoccuper de leur sens. Ce qui me fascine, c'est leur effarante production d'énergie narrative. J'attends les miens à la sortie, si je puis dire. J'y descends au cœur du suspense et essaie d'en tirer tous les prolongements anecdotiques imaginables.

Propos recueillis par Laëtitia Favro

★★★☆☆ *LA LOI DU RÊVEUR* PAR **DANIEL PENNAC,** 176 P., GALLIMARD, 17 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE:

Quand femme veut

Notre collaboratrice Aurélie Godefroy nous livre un ouvrage dans l'air du temps, véritable mélange de féminisme et de développement personnel.

La sorcière n'est pas toujours celle que vous croyez. Elle ne ressemble pas forcément à cette femme méchante avec une verrue sur le menton et un nez crochu. Au contraire, elle est puissante et féminine, sage et guérisseuse. Et cette sorcière peut être n'importe laquelle d'entre vous. Pour peu que vous sachiez la libérer. C'est ce que souhaite vous apprendre à faire Aurélie Godefroy dans *Toutes des sorcières.* Les recettes, rituels, explications, conseils et biographies de sorcières connues se succèdent pour vous permettre de « *rencontrer cette femme épanouie qui est en* [vous] ».

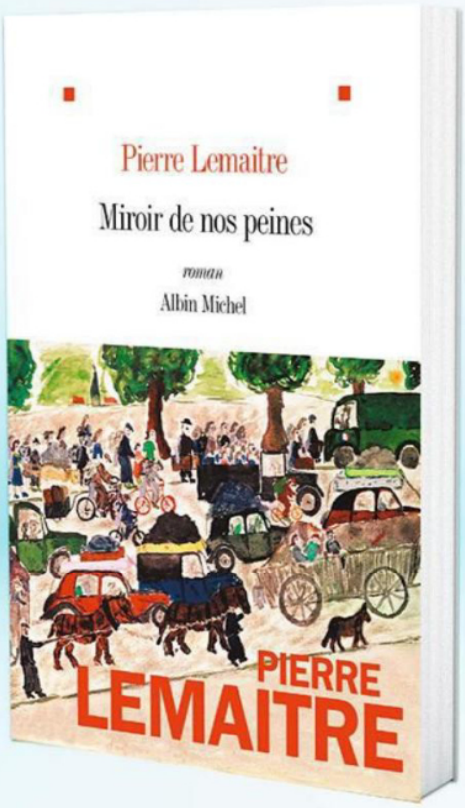
Clémence Varène

TOUTES DES SORCIÈRES. 60 RITUELS SACRÉS POUR SE RECONNECTER À SA PUISSANCE FÉMININE PAR **AURÉLIE GODEFROY,** 208 P., LAROUSSE, 13,95 €

E.ALLENBACH – F.MANTOVANI/GALLIMARD – SDP

ABONNEZ-VOUS À LiRE:

OFFRE EXCEPTIONNELLE
1 AN 45 € SEULEMENT



+

EN CADEAU

Le nouveau roman de Pierre Lemaitre

Secret de famille, grands personnages, puissance du récit, rebondissements, burlesque et tragique... Le talent de Pierre Lemaitre, **prix Goncourt pour *Au revoir là-haut,*** est ici à son sommet.

JE M'ABONNE À LIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***Miroir de nos peines*** pour 45 € seulement au lieu de ~~91,90~~ €.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément *Miroir de nos peines* au prix de 22,90 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 6,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/20 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L.221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

OMU482

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 600 000 € - 18, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

LA BONNE QUESTION

Robespierre fait-il un bon héros de thriller ?

Dans *La Chute,* Jacques Ravenne raconte les trois jours qui virent tomber Robespierre en 1794. Si la fin est connue, le suspense reste entier. Méfiez-vous de l'eau qui thermidor…

On sait comment Joseph de Maistre, taquin, résumait les événements ayant eu lieu à Paris du 8 au 10 thermidor de l'an II : *« Quelques scélérats firent périr quelques scélérats. »* C'est un peu rapide.

De ces journées historiques, Jacques Ravenne a tiré un thriller où tout est vrai, trois actes qui se lisent comme on regarderait une mini-série riche en personnages flamboyants, de Saint-Just à Thérésa Cabarrus. Certes plus flegmatique, Robespierre n'en est pas moins romanesque : avec sa perruque poudrée, son visage grêlé par la variole, son habit cintré, son pantalon de nankin blanc, ses souliers à boucles d'argent et ses lunettes vertes aux verres fumés, le sphinx de la Révolution avait ce dandysme glacial propre aux meilleurs méchants.

Comment se fait-il que ce stratège n'ait pas su déjouer la conspiration qui devait le mener à l'échafaud du jour au lendemain ? C'est ce que raconte *La Chute,* en alternant décors et points de vue. Des tribunes de la Convention aux coulisses les plus obscures, Ravenne met en scène Barras, Barère et Tallien, lancés dans un contre-la-montre pour sauver leur peau. Pour la chasse à l'homme, ils peuvent compter sur Fouché, dont la tête ne tient plus qu'à un fil, et qui tire les ficelles dans l'ombre. Fouché a connu l'Incorruptible à Arras, ils se détestent cordialement, la place est trop petite pour deux, l'un d'eux doit disparaître. Quand on apprécie les gens de sang-froid, leur duel à distance est des plus savoureux. La foule, elle, était moins stoïque : Robespierre put s'en apercevoir avant que Sanson ne le raccourcisse – les innombrables spectateurs n'étaient qu'insultes et rires gras. À lire les pages que Ravenne leur consacre, on regrette que la guillotine ne soit plus autorisée par chez nous : elle donnait lieu à de belles scènes de liesse populaire.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆

LA CHUTE PAR **JACQUES RAVENNE,**
276 P., PERRIN, 19,90 €

L'INCONNUE CÉLÈBRE

Tina Modotti, photographe pas cliché

Dans une biographie romanesque, Gérard de Cortanze signe le portrait d'une artiste oubliée du siècle dernier qui, au confort d'une vie de photographe mondaine, préféra risquer la sienne en passant de l'autre côté de l'objectif.

Tina Modotti ne faisait pas le même métier que David LaChapelle : il ne s'agissait pas pour elle de vivre grassement sur le dos de la mode et de la publicité en commettant des abominations toutes plus kitsch les unes que les autres. C'est ce que montre Gérard de Cortanze dans son nouveau roman, *Moi, Tina Modotti, heureuse parce que libre.* Pour cette ardente Italienne née dans le Frioul en 1896, la photographie était liée à la vie, à des valeurs, et, pardon d'employer un mot aussi pompeux, à des combats. Son destin l'envoya en Californie, au Mexique, en Allemagne, en Russie et à nouveau au Mexique, où elle mourut en 1942 dans un taxi qui la ramenait d'un dîner. Elle n'avait que 45 ans. Des années plus tôt, après avoir déjà perdu un mari et collectionné quelques amants, elle avait eu l'idée folle d'embrasser une cause : le communisme. Elle avait été modèle (pour Edward Weston et Diego Rivera), elle était devenue photographe, elle serait désormais militante. C'est ce qui rend émouvante la trajectoire de cette femme de caractère : avoir tout donné pour des illusions sanguinaires, et s'en être sans doute rendu compte au soir de son existence, à l'heure du pacte germano-soviétique, alors qu'il ne lui restait plus que trois ans à vivre. Elle était morose, et même cyclothymique. Et dire qu'elle a gâché des années de sa vie pour une idéologie qui ne lui plaisait pas ! En 1930, elle avait renoncé à l'art pour l'activisme coco. De 1935 à 1939, elle s'était engagée dans la guerre d'Espagne. À partir de 1939, de retour à Mexico, elle consacra ses dernières forces à aider les réfugiés. Cela appartient au passé. Il est temps de revoir ses photos : le noir et blanc lui allait mieux que le rouge. **L.-H.L.R**

★★★☆☆

MOI, TINA MODOTTI, HEUREUSE PARCE QUE LIBRE
PAR **GÉRARD DE CORTANZE,**
384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

P. ROCH VIGNERON – SDP

UN LIVRE SOUS INFLUENCES

« Nos rendez-vous » d'Éliette Abécassis

Quelles sont les œuvres qui ont pu inspirer la romancière pour son nouvel ouvrage ? Éléments de réponses sous forme d'addition.

SIGMUND FREUD

Dans *Nos rendez-vous,* tout est affaire d'inconscient. D'actes manqués. Ainsi, les deux tourtereaux de ce roman, Amélie et Vincent, n'étaient pas encore prêts pour cet amour. Ils sont étudiants. Leurs regards se croisent à la Sorbonne. Le premier rendez-vous est avorté – tiens donc.

+

SIMONE DE BEAUVOIR

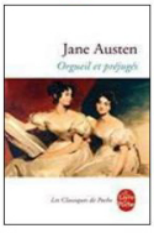
Amélie, cette jeune fille rangée, existe. Son éducation provinciale stricte l'a privée de toute forme de distraction. Elle se réfugie alors dans les livres et s'épanouit dans la vie estudiantine, saveur de liberté. Mais, par moments, elle nous rappelle aussi l'héroïne de *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan…

+

PIERRE ET JEAN
DE **GUY DE MAUPASSANT**

On peut songer à l'auteur d'*Une vie* lorsque Amélie surgit – trop tard – boulevard Saint-Michel pour retrouver Vincent qui, lui, s'éloigne, dépité. Un raté déconcertant. Absurde. Elle ne se sentait pas à la hauteur. Il s'en est fallu de peu. Leur bonheur ne tenait qu'à un fil.

+



ORGUEIL ET PRÉJUGÉS
DE **JANE AUSTEN**

À l'image des héros de l'auteure britannique, les personnages d'Éliette Abécassis enchaînent les déconvenues. Amélie se sait toujours éprise ; Vincent s'est marié. Il songe à elle, elle attend son premier enfant. Indécision. Interprétation des silences et des rares mots de l'autre…

=

NOS RENDEZ-VOUS

Éliette Abécassis narre ici avec poésie et lyrisme le destin de deux êtres qui suivent le tempo précipité, pressant et révélateur de ce maelström d'émotions que sont l'amour et la vie. Un joli roman, témoin de l'acte d'aimer, aujourd'hui. **Marie Lechevalier**

★★★☆☆

NOS RENDEZ-VOUS PAR **ÉLIETTE ABÉCASSIS,** 162 P., GRASSET, 16 €

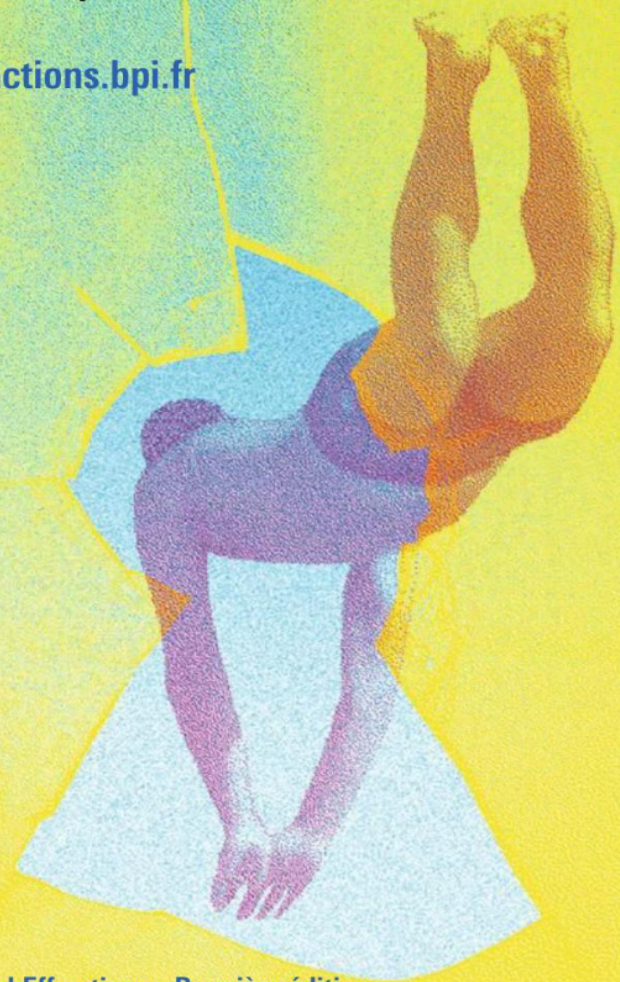
LIBRARY OF CONGRESS – F. HANOTEAU/GALLIMARD

Effractions

Bibliothèque publique d'information
Festival de littérature contemporaine
27 février / 1er mars

Quand la littérature fait *effraction* dans le réel
Rencontres, ateliers, tables rondes, lectures, performances, dédicaces…

effractions.bpi.fr



Festival Effractions - Première édition
Laurent Binet, Adrien Bosc, Mona Chollet, Bérengère Cournut, Amandine Dhée, Hélène Gaudy, Valérian Guillaume, Régis Jauffret, Kapka Kassabova, Nastassja Martin, Vincent Message, Martin Mongin, Martin Page, Mathieu Palain, Sylvain Pattieu, Emmanuelle Pireyre, Olivia Rosenthal, Gabrielle Tuloup, Olivier Weber et bien d'autres...

Bibliothèque publique d'information
Centre Pompidou

© Bpi-Atelier 25

La librairie Mollat à Bordeaux est une véritable institution. Elle permet, grâce à ses 18 kilomètres de rayon, de faire le bonheur de tous les lecteurs.

Pour quelques vers de Bordeaux

Directrice projets et qualité, Emmanuelle Robillard nous parle de l'une des librairies les plus célèbres de France : Mollat*, véritable institution girondine depuis plus d'un siècle dans le monde du livre.

Les livres ne seraient-ils pas un moyen d'oublier les résultats en dents de scie des Girondins de Bordeaux ? Située au cœur du domaine piéton de 80 hectares, la librairie Mollat règne ainsi en maître dans le cœur des habitants depuis 1896, date à laquelle Albert Mollat crée cette enseigne. Qui déménage dans la dernière demeure de Montesquieu en 1928. Denis Mollat, quatrième génération, gère les lieux depuis le début des années 1980. Une tâche ardue, puisque la librairie s'apparente à un véritable empire. Mollat, ce sont 18 kilomètres de rayons divisés en une quinzaine de sections, presque un hectare de surface au total (en englobant les réserves, bureaux et espaces de vente), mais aussi 3,5 tonnes de livres traités quotidiennement, sans compter les 250 rencontres organisées chaque année. Alors, pour gérer tout cela, une armée de 110 personnes, dont 55 libraires, s'active 362 jours par an.

Les libraires y jouent un rôle essentiel. C'est, selon le directeur, leur savoir et leur volonté qui font en grande partie le succès de l'établissement. Répartis selon leur domaine d'expertise, ils gèrent les rayons, les stocks, les vitrines et les réseaux sociaux. À l'entrée, la littérature générale, au fond, la bande dessinée et la jeunesse, au milieu, les sciences humaines, l'actualité, le droit, l'architecture… *« Une librairie généraliste gérée par des spécialistes »*, comme le dit si bien la directrice projets et qualité, Emmanuelle Robillard, et qui ne sont jamais à court d'idées.

Si ancienne et pourtant tellement moderne

Il y a presque cinq ans, l'un d'eux a ainsi suggéré la création d'un compte Instagram, avec notamment le lancement des *bookfaces* (pardonnez l'anglicisme, faute de mot équivalent). Une tendance venue des États-Unis qui consiste à placer son corps dans la continuité d'une couverture de livre. Ces *bookfaces* vont très vite devenir un véritable phénomène, puisqu'ils seront évoqués jusque dans le *New York Times* !

Si la librairie Mollat a déjà 123 ans, elle affiche cette volonté de toujours rester dans l'air du temps. Volonté inspirée par Denis Mollat, sans cesse à l'affût de nouveaux outils technologiques qui permettront au libraire de répondre aux attentes des clients. *« La plus réelle des librairies virtuelles »* dispose ainsi, depuis 2001, d'un site Internet impressionnant, à mi-chemin entre une boutique, un blog et un véritable journal en ligne.

En 2012, la Station Ausone, nommée d'après un poète gaulois d'expression latine ayant vécu à Bordeaux, est créée. Simple portail culturel en ligne, puis lieu de rencontres situé près de l'établissement à partir de 2016, cet ancien garage transformé en salles de conférences est un véritable atout. Équipées des meilleures technologies visuelles et sonores, les deux salles, de 50 et 300 places, font pleinement partie de la vie culturelle. Les rencontres y sont animées par des libraires, mais aussi par des journalistes et des professeurs de la région. Toutes sont enregistrées, montées et postées sur les différents réseaux sociaux et sur le site de la librairie.

Mollat est donc un parfait équilibre entre tradition et modernité, afin de toujours interpeller et satisfaire le plus grand nombre de lecteurs.

Clémence Varène

MOLLAT EN CHIFFRES

1896 Création par Albert Mollat.

1982 Denis Mollat prend les rênes de la librairie.

190 000 références et 300 000 ouvrages en stock.

2 700 m² dédiés à la vente.

2019 Mathilde, cinquième génération, intègre la librairie.

* 15 rue Vital-Carles, 33000 Bordeaux. Ouvert du lundi au samedi de 9 h 30 à 19 h 30, le dimanche de 14 h à 19 h.
mollat.com

LIBRAIRIE MOLLAT

Rivages du Monde

Croisière Russie impériale

De Moscou à Saint-Pétersbourg

LES POINTS FORTS

- **8 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO**
- **3 jours à Saint-Pétersbourg** et 2 jours à Moscou
- **Toutes les visites incluses** durant la navigation sur la Volga, la Neva et les lacs de Carélie
- **100 % francophone :** Directeur de croisière, conférences, excursions...
- **Conférences** par un expert de la Russie
- **Gastronomie russe à l'honneur** (cérémonie du thé russe au Samovar, barbecue de chachlyks...)
- **35 dates au choix**

UNE FLOTTE MODERNE ET PRESTIGIEUSE

Des bateaux à taille humaine à l'ambiance chaleureuse. **De grand standing,** tous offrent **un confort optimal** avec de grands et beaux espaces de vie et **des cabines modernes et raffinées.**

DEMANDE DE DOCUMENTATION **GRATUITE**

☑ **Je souhaite plus d'information sur les croisières RUSSIE de Rivages du Monde**

- **Par courrier** à Rivages du Monde - 19 rue du 4 septembre - 75002 Paris
- **Par e-mail** à info@rivagesdumonde.fr
- **Par téléphone** au 01 58 36 08 36

SANS ENGAGEMENT DE VOTRE PART

MES COORDONNÉES M. ☐ MME. ☐ **VOUS VOYAGEZ** EN COUPLE ☐ SEUL(E) ☐ ENTRE AMIS ☐

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE PAYS

COURRIEL TÉLÉPHONE

☐ J'accepte de recevoir des informations et offres commerciales de Rivages du Monde par voie électronique

Mentions CNIL : Ces informations sont enregistrées dans le fichier Rivages du Monde pour traiter votre demande de brochures et/ou votre commande. Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6 /01/78 modifiée et au RGPD du 27/04/16, elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification à l'adresse suivante : Rivages du Monde 19 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris. Notre Politique de Confidentialité est disponible sur le site : www.rivagesdumonde.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux, si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ☐.

LIRE01

SASU Rivages du Monde - RCS Paris B 438 679 664 - Immatriculation Atout France : IM075100099 - RCP Hiscox N° police : HARCP0087439 - Garantie financière : GROUPAMA-ASSURANCES CRÉDIT N° police : 4000713765/2. Immatriculé à l'ORIAS dans la catégorie Mandataire d'intermédiaire d'assurance (MIA) sous le wN° 19003053 - www.orias.fr. Crédit photo Getty, Istock.

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN PAR BAPTISTE LIGER

Thomasin McKenzie, Roman Griffin Davis et Taika Waititi à l'affiche de *Jojo Rabbit*.

Jojo Rabbit de Taika Waititi

Une comédie aux accents burlesques avec un garçonnet des Jeunesses hitlériennes, dont l'ami imaginaire n'est autre que le Führer et qui va se retrouver à devoir cohabiter avec une adolescente juive ? Il fallait oser. C'est en tout cas le pari, gagnant, du comédien scénariste et réalisateur néo-zélandais Taika Waititi *(Vampires en toute intimité)* qui, avec ce très culotté *Jojo Rabbit,* a reçu le très convoité Prix du public lors du dernier Festival du film de Toronto. S'emparant d'un roman de Christine Leunens *(Le Ciel en cage),* le cinéaste plonge dans la tête de ce bambin, pur rejeton du Reich, dont le père est absent, qui, lentement, va devoir se confronter à « l'ennemi », en la personne de cette adolescente (Thomasin McKenzie, déjà remarquée dans *Leave No Trace*). Il va alors devoir, sans doute, revoir les valeurs qu'on lui avait inculquées… Quelque part entre Lubitsch et Wes Anderson, ce long-métrage sur fond de David Bowie séduit par son inventivité et son humour corrosif. Non exempt de maladresses (en particulier dans son dernier tiers), *Jojo Rabbit* n'en demeure pas moins un beau morceau de cinéma, notamment pour ses acteurs, Scarlett Johansson en mère du petit nazillon et Taika Waititi en Adolf d'opérette. Quand l'audace se combine au plaisir… **(En salles le 29 janvier)**

Revenir de Jessica Palud

Le désarroi de tout un pan du monde rural semble inspirer les cinéastes. Après Édouard Bergeon (et le beau succès d'*Au nom de la terre*), c'est au tour de Jessica Palud, connue pour ses courts-métrages, de regarder cette France, mais sans les joliesses folkloriques de *L'amour est dans le pré.* Primé lors de la dernière Mostra de Venise, *Revenir* s'inspire ainsi librement du beau roman de Serge Joncour, *L'Amour sans le faire,* dont on a ici une version largement remaniée. Thomas (Niels Schneider, remarquable) retourne dans la ferme de son enfance, au moment où sa mère (Hélène Vincent) est à l'hôpital. Avec son père (Patrick d'Assumçao), ils ne sont jamais vraiment parlé et, depuis le décès du frère de Thomas, les choses ne se sont guère arrangées. Mais il y a la compagne du défunt (Adèle Exarchopoulos), et leur jeune fils… Sensible et ne cherchant jamais l'effet facile ou la sociologie grossière, cette chronique familiale sur les terres de la Drôme laisse volontiers la place aux non-dits, montrant des personnages cherchant tant bien que mal à se reconstruire. La simplicité de l'ensemble, mise en valeur par quelques scènes lumineuses, fait de ce film de taiseux une belle réussite. **(En salles le 29 janvier – voir page 23)**

ET AUSSI… À partir de quelques nouvelles d'Anna Gavalda, Arnaud Viard livre un mélodrame familial doux-amer avec ***Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part,*** porté par une belle distribution – citons Jean-Paul Rouve, Benjamin Lavernhe et Alice Taglioni (en salles – voir page 106). Quand un Prix Goncourt adapte un prix Renaudot : c'est le cas d'Atiq Rahimi dans ***Notre-Dame du Nil,*** tiré du roman de Scholastique Mukasonga (5/2 – voir page 22). Jack London semble décidément avoir les faveurs du grand écran : après *Martin Eden* en octobre dernier, c'est au tour de ***L'Appel de la forêt*** d'être (une nouvelle fois) porté à l'écran, avec Harrison Ford et Omar Sy (19/2).

TWENTIETH CENTURY FOX

DVD/VOD

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU DE NINA COMPANEEZ (Éditions Montparnasse)

S'il y a une œuvre littéraire réputée inadaptable, c'est bien *La Recherche.* Outre plusieurs tentatives signées Volker Schlöndorff, Chantal Akerman ou Raoul Ruiz pour le grand écran, la petite lucarne a elle aussi relevé le défi, sous la houlette de Nina Companeez. En 2011, la réalisatrice des *Dames de la côte* a livré une adaptation très narrative en deux épisodes. Cette durée peut sembler évidemment très courte, au vu de la richesse de l'œuvre originale, que cette relecture, certes soignée, ne fait que survoler, abandonnant le côté philosophique de Proust. On peut toutefois trouver agréable de plonger dans l'atmosphère de Balbec, en compagnie de Micha Lescot, Dominique Blanc ou Éric Ruf…

SCARY STORIES D'ANDRÉ OVREDAL (Metropolitan)

Les nostalgiques des faits divers glaçants – et plus ou moins vrais… –, en forêt, autour d'un feu, ne peuvent qu'apprécier les *Histoires effrayantes à raconter dans le noir* d'Alvin Schwartz. L'Américain était en effet devenu un spécialiste de la compilation de contes crépusculaires destinés au jeune public. Sous l'égide de Guillermo del Toro au scénario, plusieurs de ces fables ont servi de base à un long-métrage mettant en scène une bande d'adolescents face à une série de phénomènes inexpliqués, s'inscrivant en direct sur un livre maléfique… Dans la lignée de *Stranger Things,* le réalisateur norvégien André Ovredal livre une série B efficace, pour faire frissonner petits et grands. Le tout avec une salvatrice pincée d'humour noir.

SÉRIES TV PAR ILAN FERRY

The Witcher, l'adaptation télévisuelle de la saga d'Andrzej Sapkowski.

C'est pas sorcier !

Des monstres, de l'inceste, des têtes qui tombent… Non, il ne s'agit pas d'une nouvelle saison surprise de *Game of Thrones*, mais de *The Witcher*, adaptation télévisuelle aussi attendue que redoutée de la célèbre (du moins chez les amateurs de fantasy) saga littéraire signée Andrzej Sapkowski. Un véritable phénomène pop qui avait déjà donné naissance à trois jeux vidéo sortis entre 2002 et 2015 (voir notre enquête « Jeux vidéo et littérature » page 34) et écoulés à plus de 40 millions d'exemplaires.

Mais là où ces déclinaisons vidéoludiques avaient la bonne idée de prolonger leur modèle littéraire en proposant à chaque fois une intrigue totalement inédite, la série TV, elle, préfère se fonder sur les trois premiers tomes : *L'Épée de la providence*, *Le Dernier Vœu* et *Le Sang des elfes*, soit deux recueils de nouvelles et un roman pour servir de fil rouge.

Une fausse bonne idée qui oblige la série à mélanger les intrigues et les temporalités au sein d'une structure narrative brouillonne qui paraîtra bien confuse aux yeux des « profanes » ne connaissant rien à l'univers de Sapkowski. Bien que fidèle à l'esprit de son matériau d'origine, ne serait-ce que dans sa réinterprétation malicieuse de mythes issus des folklores occidentaux et orientaux, la série peine à s'y hisser en termes d'ambitions. La faute en revient à un manque évident de moyens, chaque épisode oscillant entre le kitsch de *Xena, la guerrière*, et la violence furieuse de *Game of Thrones*, empruntant à la première son goût pour les effets spéciaux datés et au second son inclination pour les scènes outrancières, le tout baigné dans une esthétique très terne.

On se consolera avec un Henry Cavill (le Superman de Zack Snyder) impérial dans le rôle-titre et quelques combats bien sanglants. Au final, on se souviendra de ce *Witcher* davantage comme d'un pur plaisir coupable, dont le mauvais goût à moitié assumé renvoie au *Beowulf* avec Christophe Lambert (l'insupportable musique techno en moins) que comme le digne successeur de *Game of Thrones*.

Depuis le 20 décembre sur Netflix

ZAPPING

LE FILM

Amateurs de polars scandinaves noirs comme l'ébène, nous ne saurions trop vous conseiller de vous pencher sur le ***Dossier 64***, cinquième itération cinématographique des enquêtes du Département V. (Disponible en replay sur MyCanal)

LA SÉRIE

Avant d'être le bien connu et fidèle majordome de Bruce Wayne/Batman, Alfred Pennyworth était un agent secret au service de Sa Majesté. Ses aventures, lorsqu'il était plus jeune, nous sont contées dans la série ***Pennyworth***. (Disponible sur Prime Video)

LE DOCU

Dracula, l'éternel, ce documentaire d'Emmanuelle Nobécourt, décrypte le pouvoir d'attraction du célèbre vampire, le comte Dracula, créé en 1897 par l'écrivain irlandais Bram Stoker. (Disponible en replay sur MyCanal) **I.F.**

POP CULTURE

Celui qui avait la dent dure

COMICS Quand un jeune scénariste s'allie à Stephen King pour s'attaquer au mythe du vampire, le résultat est forcément… mordant ! Avant de réinventer avec panache les mythes de Batman *(Batman Eternal, L'An zéro)* et de Superman *(Superman Unchained)*, Scott Snyder était un jeune auteur méconnu mais avec un as majeur dans sa manche : un mentor nommé… Stephen King ! Lorsqu'en 2010 le scénariste débutant lui demande son aide sur *American Vampire*, saga foisonnante et gore retraçant, de la conquête de l'Ouest à nos jours, l'histoire d'un vampire pas comme les autres, le sang du Maître de l'horreur ne fait qu'un tour ! L'originalité de cet album ne réside pas tant dans son pitch que dans son personnage principal dont la soif de chair fraîche fait écho à l'énergie iconoclaste de l'Amérique avide de toujours plus d'argent et de pouvoir.

Le vampirisme comme allégorie du rêve américain ? Il fallait oser ! Pour son coup d'essai dans le monde des comics, Snyder réalise un véritable coup de maître. Et il fallait bien la verve et l'ironie de Stephen King pour conférer à *American Vampire* tout son mordant et le propulser au panthéon des grandes œuvres sur l'Amérique. **I.F.**

★★★☆☆

AMERICAN VAMPIRE. INTÉGRALE (T. 1) PAR **SCOTT SNYDER** ET **STEPHEN KING**, 456 P., URBAN COMICS, 28 €. EN LIBRAIRIE LE 7 FÉVRIER.

Lever l'omerta

MANGA Comment se reconstruire après un viol ? C'est la question posée par *En proie au silence* qui scrute frontalement la misogynie profondément ancrée dans la société japonaise. Œuvre forte et d'utilité publique, cette courte – et néanmoins nécessaire – série de huit tomes, mérite qu'on s'y attarde ne serait-ce que pour le cri d'alarme qu'elle pousse sur un sujet encore tabou. **I.F.**

★★★☆☆

EN PROIE AU SILENCE (T. 1) PAR **AKANE TORIKAI**, 188 P., AKATA, 8,05 €

K. VERMES/NETFLIX

Statue de la Vierge, Notre-Dame du Nil. Image tirée du film éponyme d'Atiq Rahimi.

L'INVITÉ ATIQ RAHIMI

« Comment une haine entre frères naît-elle ? »

Quand un Prix Goncourt adapte un Prix Renaudot : c'est le cas d'Atiq Rahimi, qui porte aujourd'hui à l'écran *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga. Une œuvre forte qui nous plonge dans un institut catholique de jeunes filles, dans le Rwanda, sous tension, du début des années 1970. L'écrivain-cinéaste franco-afghan nous parle de ce projet pas comme les autres.

Aviez-vous lu *Notre-Dame du Nil* à sa parution ? Et connaissiez-vous Scholastique Mukasonga ?

● **Atiq Rahimi.** J'ai lu ce livre au moment de l'attribution du Renaudot. Par intérêt pour l'histoire du Rwanda, mais aussi parce que j'avais croisé l'auteure dans des circonstances particulières qui, de fait, rapprochent les gens. Lors du Salon du livre de Montréal en 2009, nous nous étions en effet retrouvés tous les deux en pyjama, à 3 heures du matin, car il y avait eu un incendie à notre hôtel ! Des choses plus personnelles m'ont aussi amené à m'intéresser à ce roman. Alors qu'on parlait du génocide rwandais, en 1994, j'étais en deuil de mon frère, décédé lors de la guerre civile en Afghanistan. Il y avait aussi le conflit en Yougoslavie. Je me suis beaucoup interrogé sur la coïncidence de tous ces événements. Comment une haine entre frères naît-elle ? Pourquoi, lorsqu'on sort d'une guerre et qu'il n'y a pas de deuil, tombe-t-on inexorablement dans la vengeance ? Comment un pays réussit-il à se ressouder ?

Vous avez écrit et réalisé les adaptations cinématographiques de vos livres *Terre et Cendres* et *Syngué sabour*. Comment en êtes-vous venu à porter à l'écran ce roman dont vous n'êtes pas l'auteur ?

● **A.R.** Des producteurs m'ont contacté, sans connaître tous les éléments dont je vous ai parlé. Au début, j'ai hésité, car je ne pensais pas transposer l'œuvre littéraire de quelqu'un d'autre, ni m'intéresser à une autre culture, pour les besoins d'un film. Je me suis alors rendu là-bas pour comprendre l'âme des lieux, et j'ai découvert un pays loin de ce qui j'imaginais. Je me devais de me lancer dans l'aventure de ce film et, pour cela, j'ai choisi une scénariste d'origine sénégalaise – dont j'étais le parrain quand elle faisait ses études à la Fémis –, Ramata-Toulaye Sy, qui connaissait mieux que moi ce continent, avec toutes ses subtilités, ses langues, les gestes de ceux qui y vivent, leurs regards, aussi.

Quelles sont les principales transformations narratives apportées ?

● **A.R.** J'ai tout d'abord compris qu'il fallait surtout retenir la seconde moitié du roman. De deux ou trois personnages tirés du livre, je n'en ai composé qu'un seul. Je voulais aussi prendre une certaine distance par rapport à l'œuvre originale, car *Notre-Dame du Nil* est un livre pour partie autobiographique. S'emparer de la vie de quelqu'un, c'est compliqué. S'il m'a fallu réunir un maximum de documentation pour parler des prémices du génocide, j'ai surtout cherché à entrer dans l'imaginaire de Scholastique Mukasonga et du peuple rwandais. Enfin, je souhaitais également proposer une trame narrative différente des modèles occidentaux traditionnels, qui reposent sur des schémas comme l'ascension et la chute, ou la perte de l'innocence suivie de la rédemption.

En quoi situer l'action de votre film dans un lieu clos est-il un bon moyen pour parler plus généralement du destin d'un pays ?

● **A.R.** Nous sommes ici dans un lieu d'élite. Or, dans un pays comme le Rwanda, le peuple ne pèse pas grand-chose. Le destin collectif est avant tout celui prédéterminé par les technocrates, les élites – mais bon, c'est aussi la même chose ailleurs [rires]. Toutes les adolescentes que je montre ressemblent en fait à celles qui, partout dans le monde, sont promises à un bel avenir. L'une rêve de devenir actrice, une autre pense avant tout à son diplôme, etc. Mais il y a la religion, le colonialisme et la montée des rivalités, des haines. Justement, si on a beaucoup de moyens d'exprimer l'amour, nous en avons beaucoup moins pour signifier la haine…

Propos recueillis par Baptiste Liger

Notre-Dame du Nil d'Atiq Rahimi, en salles le 5 février. À noter la parution de *L'Invité du miroir* (P.O.L).

S. DAVIN – H. BAMBERGER

ATIQ RAHIMI EN 5 DATES

1962
Naissance à Kaboul, en Afghanistan.

1984
Atiq Rahimi quitte son pays à cause de la guerre et obtient l'asile politique en France.

2000
Parution de son premier roman, *Terre et Cendres*, qu'il adaptera en 2004 pour le cinéma.

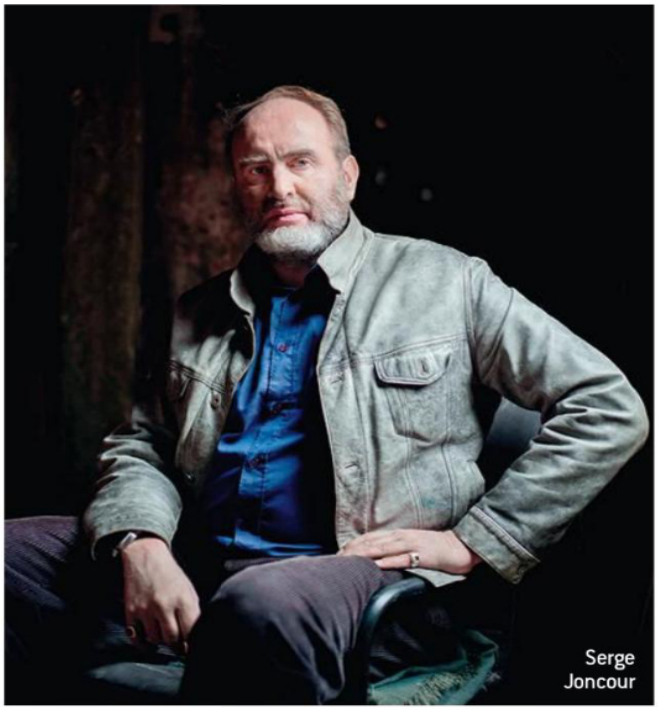
2008
Sortie de son quatrième roman, *Syngué sabour. Pierre de patience*, récompensé par le prix Goncourt.

2013
Ce roman est adapté au cinéma et reçoit plusieurs nominations dans des festivals.

5 QUESTIONS À SERGE JONCOUR

« Chaque lecture offre un nouveau regard »

Salué par le prix du scénario de la section Orizzonti à la Mostra de Venise, le beau *Revenir,* de Jessica Palud, n'est autre que l'adaptation de *L'Amour sans le faire,* cosignée par l'auteur de *Chien-loup.* L'écrivain (national), bien connu des lecteurs de *Lire,* nous parle de cette aventure.


Serge Joncour

Lors de l'écriture de *L'Amour sans le faire,* pensiez-vous déjà à une éventuelle adaptation ?

• **Serge Joncour.** Dans le roman, le personnage principal est cameraman, il filme tout. J'ai écrit le roman pour montrer ce qu'il voyait.

De quelle manière avez-vous participé au projet du long-métrage ?

• **S.J.** J'ai écrit la première version avec la réalisatrice. Puis d'autres versions [cosignées par Diastème et Philippe Lioret] ont emmené le film très loin, avant de revenir à une simplicité originelle, une histoire de retour à la terre ferme.

Quelles sont les principales différences entre votre roman et le film ?

• **S.J.** Le récit se situait initialement dans le Lot ; le film, lui, se déroule en Provence. Dans le roman, c'est Franck qui est en convalescence, alors que dans l'adaptation, c'est la mère qui est malade. Mais le pilier essentiel de cette histoire reste qu'un enfant de 6 ans, avec toute sa fraîcheur et son innocence, va remettre en ordre de marche tous ces adultes déboussolés.

Le film de Jessica Palud vous a-t-il appris des choses sur votre livre ?

• **S.J.** Oui, car chaque lecture offre un nouveau regard au roman, en retenant une émotion plus qu'une autre, en interprétant un personnage quitte à le dénaturer un peu, ou en lui prêtant des arrière-pensées, en voyant telle chose mais pas telle autre. Toute lecture est une adaptation, et une adaptation est avant tout une lecture.

Enfin, quels sont vos autres projets cinématographiques en cours ?

Et vous retrouvera-t-on pour la rentrée littéraire avec un nouveau roman ?

• **S.J.** Il y a une adaptation en cours de *Repose-toi sur moi.* Et une autre de *L'Écrivain national* qui, elle, piétine. Quant au roman, j'y travaille…

Propos recueillis par B. L.

Revenir de Jessica Palud avec Niels Schneider, Adèle Exarchopoulos… (En salles le 29 janvier, voir aussi p. 20)

Joseph Ponthus, le finaliste du Grand Prix RTL-*Lire* 2019.

P. MATHSAS/OPALE/EDITIONS LA TABLE RONDE - J.-L. BERTINI/FLAMMARION

GRAND PRIX 2020 RTL LIRE: Les cinq finalistes

Quel est le point commun entre Jean-Christophe Grangé, Anna Gavalda, Marc Dugain, Isabelle Carré, Tanguy Viel et Maylis de Kerangal ? Tous ces auteurs ont été sacrés par le Grand Prix RTL-*Lire*, créé en 1992 et organisé par notre mensuel et la célèbre station. Pour cette édition 2020, cinq titres ont été retenus par un jury, présidé par Philippe Labro, composé de membres de notre radio partenaire (Bernard Lehut, Jean-Pierre Tison et Jacques Esnous) et de notre rédaction (Gladys Marivat, Josyane Savigneau, Louis-Henri de La Rochefoucauld et Baptiste Liger).

Voici la liste : *Les Méduses* de Frédérique Clémençon (Flammarion), *Et toujours les Forêts* de Sandrine Collette (JC Lattès), *La Soustraction des possibles* de Joseph Incardona (Finitude), *Papa* de Régis Jauffret (Seuil) et *La Femme révélée* de Gaëlle Nohant (Grasset).

Qui succédera à Joseph Ponthus et *À la ligne* au palmarès ? Réponse le 19 mars prochain, à l'occasion de l'inauguration du salon Livre Paris.

ÉRIC LIBIOT

LA TENTATION DE L'AMÉRIQUE

Jean Meckert, ce méconnu. Il n'est sans doute pas le seul écrivain français à être passé par le tamis de l'histoire littéraire ; il n'y a pas que les médiocres qui disparaissent, et pas uniquement les grandes plumes qui résistent aux vents mauvais de l'oubli. Pourtant, en 1941, lorsque Gallimard publie *Les Coups,* le livre est salué par Queneau et Gide. La classe ouvrière entre alors en librairie, à défaut d'aller au paradis. Toute sa carrière durant, Meckert va raconter les petits, les sans-grades, les mains sales, les silhouettes sombres. *Nous avons les mains rouges* (1947) colle aux basques de Laurent Lavalette, tout juste sorti de prison et bientôt enrôlé par d'Essartaut, patron d'une scierie et chef de résistants qui, après la guerre, flinguent à tout-va ceux qui s'en sont mis plein les fouilles grâce aux « boches ». Un roman de l'épuration, terreux, sale, transpirant, qui raconte des bravaches s'octroyant le droit de justice sans que la morale ne les étouffe. Il n'y a pas de gagnants ni beaucoup de grandes âmes. Il y a, en revanche, une belle langue, un style sec, cru, rapide, qui balance la psychologie aux orties pour dessiner les faits de l'Histoire et l'effet des gestes. Très grand roman. Jean Meckert fut aussi le deuxième auteur français à signer à la Série Noire, sous le pseudo américanisé de John Amila. D'ici à là-bas, il n'y a qu'un pas et un océan…

L'Amérique fascine à tel point qu'on ne sait jamais comment l'aborder. Avec amour et abjection, sans doute (salut éternel à Salinger). Par Amérique, il faut bien sûr entendre États-Unis, le pays ayant réussi à se faire passer pour un continent. Ce qui montre bien la puissance de la bête. Une bête qu'il faut regarder sous toutes les cicatrices, ce que font depuis toujours les romanciers de New York ou de Detroit, du Montana ou de Floride, des grands espaces ou des trottoirs, qu'ils œuvrent dans la saga, le polar, la nouvelle ou la satire (de partout). Il y en a pour tous les goûts, parfois pour tous les égouts.

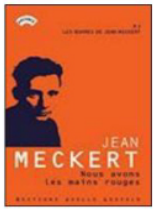
Ce que proposent Pauline Guéna et Guillaume Binet, dans *L'Amérique des écrivains,* est un voyage à travers les maux des grands auteurs, suite d'entretiens au casting étoilé qui affiche, entre autres, T.C. Boyle, Margaret Atwood, Richard Ford, Thomas McGuane, James Lee Burke, Dennis Lehane… Ils sont vingt-six, répartis en deux tomes et ils parlent de tout : écriture, pays, carrière, lieux et ciel, inquiétudes et espoirs. En prime, les coulisses de ce périple hors norme : Pauline Guéna (romancière), Guillaume Binet (photographe), leurs quatre enfants et un camping-car sont partis plusieurs mois sur les routes ; elle interviewe, il photographie. C'est toujours passionnant, et cela donne envie de lire ou de relire les auteurs présents… ou pas.

Par exemple John Dos Passos, qui n'intervient pas dans l'ouvrage (une mauvaise grippe sans doute), mais dont Folio ressort, dans une traduction révisée, la trilogie *U.S.A* : *Le 42e parallèle, 1919* et *La Grosse Galette.* Soit les trente premières années des États-Unis (tout s'y construit), vues essentiellement par la classe ouvrière (douze personnages fictifs principaux) ; saga sociale et politique dont John Dos Passos fait aussi un manifeste littéraire et stylistique en incluant des extraits de journaux, des bios de figures de l'époque, des extraits de chansons, pour une hénaurme « comédie inhumaine ». Si j'osais : le plus grand roman du monde de tous les temps. D'accord, j'ose.

★★★★☆ ***NOUS AVONS LES MAINS ROUGES*** PAR **JEAN MECKERT,** 320 P., JOËLLE LOSFELD/ARCANES, 12,80 €

★★★☆☆ ***L'AMÉRIQUE DES ÉCRIVAINS*** PAR **PAULINE GUÉNA** ET **GUILLAUME BINET,** 10/18. TOME 1, 208 P.,13,90 €. TOME 2, 216 P., 13,90 €

★★★★★ TRILOGIE ***U.S.A. (ID.)*** PAR **JOHN DOS PASSOS :** ***LE 42E PARALLÈLE (THE 42ND PARALLEL),*** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NORBERT GUTERMAN, 496 P., FOLIO, 9 € ; ***1919 (NINETEEN NINETEEN),*** TRADUIT PAR YVES MALARTIC, 560 P., FOLIO, 9,50 € ; ***LA GROSSE GALETTE (BIG MONEY),*** TRADUIT PAR CHARLES DE RICHTER, 704 P., FOLIO, 10,80 €



SÉBASTEIN HARDY

Le Lundi des écrivains aux Deux Magots

Les Deux Magots
café littéraire
PARIS

Lieu incontournable de Saint-Germain-des-Prés, le célèbre café du 6e arrondissement de Paris a pour tradition de mettre en avant la littérature. Cet esprit s'est traduit par l'accueil en son sein de plusieurs prix littéraires (outre celui qui porte son nom, notons le prix Apollinaire et le prix Pelléas). Depuis près deux ans, les Deux Magots proposent également un rendez-vous mensuel avec un auteur : Le Lundi des écrivains, en partenariat avec *Lire*. Un lundi par mois, le directeur de la rédaction, Baptiste Liger, interviewe une personnalité littéraire, entretien suivi d'une séance de dédicaces. Le 18 février, de 18 h 30 à 20 heures, vous pourrez rencontrer Pierre Assouline, à l'occasion de la parution de son nouvel ouvrage, *Tu seras un homme, mon fils* (Gallimard). Cinq places seront ainsi réservées aux abonnés de *Lire* – rendez-vous sur notre page Facebook pour connaître les modalités et, surtout, tenter votre chance !

lesdeuxmagots.fr

HORS-SÉRIE LiRE :

LES 1 001 EXPRESSIONS PRÉFÉRÉES DES FRANÇAIS

Mais d'où vient l'expression « donner sa langue au chat » ? Pourquoi rit-on « comme une baleine » ? Que signifie vraiment « ne pas être sorti de l'auberge » ? Chacun d'entre nous s'est, à un moment ou à un autre, interrogé sur le sens et la source de ces formules imagées, usitées dans la vie de tous les jours, mais dont on ne connaît pas forcément l'origine. Voilà pourquoi *Lire* vous propose un hors-série consacré aux 1 001 expressions préférées des Français – d'ores et déjà disponible dans les kiosques *. À travers ces pages, riches en anecdotes souvent méconnues, vous pourrez ainsi redécouvrir toute la richesse de la langue française, dont l'inventivité et la poésie ont su, au fil des siècles, enrichir notre pensée.

* Vous pouvez également commander ce numéro sur notre site : ***lire.fr***

INFL
L'école de la librairie

Vous rêvez de devenir libraire ?

REJOIGNEZ L'INFL, L'ÉCOLE DE LA LIBRAIRIE LA PLUS RECONNUE DANS LE MÉTIER

CAP BP LP
3 diplômes en apprentissage (de 16 à 29 ans révolus)

1
+ de 90 % de réussite

2 formations de reconversion professionnelle

Fortes interactions avec le monde professionnel

www.infl.fr

AGENDA / EXPO

UNE JOURNÉE HISTORIQUE !

Dimanche 1er mars 2020 aura lieu la 9e édition du Salon du roman historique de Levallois, présidé cette année par Jean-Luc Coatalem.

Pendant une après-midi, l'hôtel de ville, en association avec quatre librairies levalloisiennes, va se transformer en salon littéraire, afin d'accueillir une série de tables rondes, discussions, rencontres et autres signatures. Une dizaine de débats inviteront des auteurs à échanger autour de différents thèmes historiques. À la fin de la journée sera remis le Prix des lecteurs, décerné par des habitants de la ville. Parmi les nommés figurent Brigitte Kernel *(Le Secret Hemingway)*, François Garde *(Roi par effraction)*, ou encore Jean-Paul Delfino *(Assassins !)*. Mais les enfants et adolescents ne seront pas en reste, puisqu'ils remettront eux aussi, pour la troisième année consécutive, leur Prix des jeunes lecteurs. Le lauréat, qui succédera à Anne Schmauch, sera désigné par les élèves de différentes classes de primaire et de collège de Levallois. De plus, des animations jeunesse se dérouleront pendant toute la journée. De quoi occuper les enfants pendant que les parents iront à la rencontre, notamment, de Jérôme Attal *(La Petite Sonneuse de cloches)*, Emmanuelle Lambert (*Giono, furioso*, prix Femina essai 2019) et, bien sûr, Jean-Luc Coatalem, dont le roman *La Part du fils*, finaliste du prix Goncourt, retrace l'arrestation taboue de son grand-père par la Gestapo. **C.V.**

salonromanhistorique-levallois.fr

L'outrenoir dans la lumière

Centenaire depuis peu, Pierre Soulages fait les beaux jours du Louvre, grâce à la rétrospective qui lui est consacrée dans le majestueux Salon Carré.

« *L'œuvre vit du regard qu'on lui porte.* [...] *Ma peinture est un espace de questionnement et de méditation où les sens qu'on lui prête peuvent venir se faire et se défaire.* » Le 24 décembre 2019, Pierre Soulages a célébré ses 100 ans ! Il fallait une exposition à la hauteur de cet événement extraordinaire. Après le Centre Pompidou qui a célébré les 90 ans de l'artiste en 2009 avec une imposante rétrospective, c'est au tour du Louvre de l'accueillir dans ses murs pour une exposition exceptionnelle composée d'une vingtaine de tableaux présentés dans le prestigieux Salon Carré.

Alfred Pacquement, commissaire de l'événement et ami de longue date du peintre, n'a pas hésité à décrocher les primitifs italiens pour rendre hommage à huit décennies de création, de ses débuts en 1946 à nos jours : la dernière toile du parcours, monumentale (3,90 mètres de haut) a été réalisée en octobre dernier ! Et témoigne de l'émouvante vitalité du centenaire, qui continue de passer quatre heures par jour dans son atelier où même sa femme, la fidèle Colette, n'a pas le droit d'entrer. Et dire que Pierre Soulages a visité le musée pour la première fois en 1938... Dans ce lieu historique, les pièces, qui proviennent du monde entier, racontent la passion de cette figure majeure de l'abstraction contemporaine qui ne cesse de se renouveler. En apothéose, un ensemble de polyptyques où le maître perfectionne sa technique : depuis 1979, il se consacre à l'outrenoir. Le pigment, appliqué sur la surface fibreuse, accroche la lumière différemment selon l'outil avec lequel il est travaillé. Il provoque alors une vibration et un reflet uniques. **Gabrielle Martin**

Pierre Soulages, *Peinture, 14 mars 2009.*

« Soulages au Louvre », musée du Louvre. Jusqu'au 9 mars.

Soulage au Louvre, catalogue de l'exposition par **Alfred Pacquement,** 166 p., Gallimard/ Musée du Louvre, 35 €

Littérature au Centre

Du 27 février au 1er mars 2020, la Bibliothèque publique d'information (Bpi) du Centre Pompidou accueille pour la toute première fois son nouveau festival de littérature contemporaine, Effractions.

En plein cœur de Paris, au Centre Pompidou, ce festival gratuit et ouvert à tous nous invite à réfléchir au rapport qu'entretient la littérature avec le réel. La première édition d'Effractions souhaite ainsi mettre en avant des œuvres qui *« confrontent et interpellent, au sein d'une bibliothèque tournée vers l'actualité »*. Au programme : des rencontres, des animations pour les petits (ateliers d'écriture, parcours d'éducation artistique et culturelle), ainsi que des tables rondes et autres rendez-vous pour les plus grands. Vous pourrez également écouter Bérengère Cournut lire son roman *De pierre et d'os* sur une création sonore de Philippe Le Goff, assister à un grand entretien avec Laurent Binet, ou encore profiter d'un échange autour du thème « Les écritures du réel : fiction et non-fiction ». Le festival sera également l'occasion de remettre le tout nouveau prix Effractions, dont les différentes sélections seront annoncées tout au long du week-end.

Clémence Varène

bpi.fr/effractions

ARCHIVES SOULAGES/ADAGP, PARIS 2019

THÉÂTRE PAR DOMINIQUE PONCET

Talents au féminin

En ce début d'année, deux merveilleuses actrices au sommet de leur art jouent du Maupassant et du George Sand. Des pièces à voir en toute urgence.

Arnaud Denis dans le rôle de Maurice Sand, et Béatrice Agenin dans celui de Marie des Poules.

Béatrice Agenin, l'élégante, Clémentine Célarié, l'ardente… Exceptionnelles de générosité, de vitalité et d'engagement, chacune à leur façon. Ces deux actrices jouent à Paris deux spectacles qui ont en commun d'avoir été inspirés par des romanciers du XIXe siècle, d'avoir fait carton plein à leur création au dernier festival d'Avignon et d'avoir été réglés par le subtil et attentif Arnaud Denis.

Au théâtre des Mathurins, Clémentine Célarié joue *Une vie* de Maupassant, dans une adaptation signée d'elle-même. Un monologue où elle incarne Jeanne Le Perthuis des Vauds, l'héroïne malheureuse de ce qui fut le premier roman de l'auteur. La comédienne parle à la première personne, mais elle campe aussi tous ceux qui l'entourent, son fiancé, ses parents, sa gouvernante… Elle nous fait partager sa vie et celle de ses proches. C'est puissant, tenu, tendu d'un bout à l'autre. Arnaud Denis a magistralement dirigé Clémentine Célarié, époustouflante de sincérité.

Ce compliment à ce metteur en scène vaut également pour la façon dont il a guidé Béatrice Agenin dans *Marie des Poules,* un texte signé Gérard Savoisien, qui conte les amours ancillaires du fils chéri de George Sand, Maurice Sand, avec Marie Caillaud. Une liaison qui ne s'officialisa jamais puisque l'époque ne souffrait pas les mésalliances. Dans cette « Marie des poules », qu'elle incarne, de l'âge de 11 ans à sa vieillesse, en perdant, au fil des scènes, son accent, sa candeur, sa pudeur et ses illusions ; en gagnant en élégance, en assurance et en… lucidité, Béatrice Agenin laisse bouche bée, car à aucun moment on ne la « voit » ni jouer ni se transformer. C'est du très grand art. Pour la première fois depuis longtemps, cette prodigieuse actrice tient là un rôle à la démesure de son immense talent. Arnaud Denis, qui joue Maurice Sand, lui donne la réplique avec le talent et la subtilité d'acteur qu'on lui connaît.

■ ***Une Vie*** **d'après Maupassant, mise en scène par Arnaud Denis, théâtre des Mathurins, Paris 8e.**
Du mardi au samedi à 19 h, le dimanche à 16 h 30.

■ ***Marie des Poules*** **de Gérard Savoisien, mise en scène par Arnaud Denis, théâtre du Petit Montparnasse, Paris 14e.**
À partir du 28 janvier 2020.

Un long fleuve, pas si tranquille

UNE PIÈCE À LIRE Alexis Michalik est décidément un auteur prolifique. Il vient de publier une nouvelle pièce qu'il met en scène et joue au théâtre de la Scala à Paris, et dont le titre évoque, sans confusion possible, son contenu. *Une Histoire d'amour* est celle de Katia et de Justine, quis'aiment jusqu'à vouloir un enfant en ayant recours, chacune, à l'insémination artificielle. Le hasard fait que c'est Katia qui portera l'enfant. Autour de l'histoire centrale – ici d'amour fou – gravitent d'autres intrigues du même acabit qui vont venir s'entrelacer. Il y a aussi le passé des personnages qui ressurgit dans leur présent, les rires qui se mêlent au drame, l'espoir qui s'accroche à la détresse, sans oublier – et c'est nouveau –, des fantômes qui accompagnent les vivants. Les scènes et les répliques s'enchaînent avec la vivacité coutumière de l'auteur. La pièce de Michalik secrète de la beauté et de la vitalité sur de la douleur, grâce à cette chose inexplicable qui s'appelle l'amour. **D.P.**

★★★☆☆
UNE HISTOIRE D'AMOUR PAR **ALEXIS MICHALIK,** 218 P., ALBIN MICHEL, 12 €

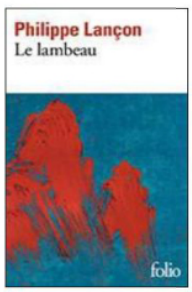
SDP

PALMARÈS

23 / Nastassja Martin

Après le succès des *Âmes sauvages* en 2016, l'anthropologue française revient avec *Croire aux fauves,* un roman coup de poing, qui relate sa rencontre avec… un ours ! En 2015, alors qu'elle se trouve sur une montagne du Kamtchatka pour le travail, Nastassja Martin est attaquée par cet animal féroce, qui repartira avec un morceau de sa mâchoire alors qu'elle parvient à le faire fuir d'un coup de piolet. C'est juste après cet accident, raconté par à-coups, que commence le roman. Entre la Russie, la Salpêtrière et Grenoble, où elle sera soignée, l'auteure nous présente une réflexion saisissante sur sa récupération mentale et physique. Plus qu'un simple face-à-face, c'est une véritable fusion qui s'est opérée entre l'animal et elle lors de la confrontation. *« Il y a eu nos corps entremêlés, il y a eu cet incompréhensible nous, ce nous dont je sens confusément qu'il vient de loin, d'un avant situé bien en deçà de nos existences limitées. »* Un échange, des retrouvailles presque, dont chacun repartira avec un bout de l'autre. En étant l'autre. Car si Nastassja est persuadée de porter en elle une partie de l'ours, celui-ci a vu en elle sa part d'humanité perdue. Ce très beau texte met en avant un rêve chamanique et animaliste, au-delà de la dualité nature/culture, et tend à l'harmonie entre tous les êtres vivants. En parallèle du périple hospitalier, c'est une fascinante quête de sens et d'identité qui se dévoile au fur et à mesure de la lecture.

Clémence Varène



1 / Philippe Lançon

Cinq ans déjà… On se souvient tous du 7 janvier 2015 et de l'attentat des frères Kouachi contre *Charlie Hebdo,* faisant huit morts. Rescapé de l'attaque, le journaliste Philippe Lançon fut néanmoins grièvement blessé au visage, lui valant de nombreuses opérations et des mois à l'hôpital. C'est cette histoire qu'il raconte dans*Le Lambeau,* ambitieux récit littéraire dépassant largement le simple document. Salué par le prix Femina et désigné « meilleur livre de l'année » par la rédaction de *Lire,* l'édition en grand format de cet ouvrage majeur s'était déjà écoulée à 400000 exemplaires depuis sa parution en avril 2018. Disponible en poche depuis le 1er janvier, *Le Lambeau* se classe immédiatement en tête des ventes, afin de toucher un nouveau public. **Baptiste Liger**

P. BRETELLE

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib, du 1er au 8 janvier 2020, à partir des résultats d'un réseau de 230 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Miroir de nos peines	Albin Michel	Littérature
2	Jean Echenoz	Vie de Gérard Fulmard	Minuit	Littérature
3	Vanessa Springora	Le Consentement	Grasset	Litterature
4	Sylvain Tesson	La Panthère des neiges	Gallimard	Littérature
5	Jean-Paul Dubois	Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon	L'Olivier	Littérature
6	Frédéric Beigbeder	L'homme qui pleure de rire	Grasset	Littérature
7	Didier Ottinger	Bacon en toutes lettres (album)	Centre Pompidou	Beaux-arts
8	Goscinny & Uderzo	Astérix (t.38). La fille de Vercingétorix	Albert René	BD/Humour
9	Karine Tuil	Les Choses humaines	Gallimard	Littérature
10	Yves Sente, Teun Berserik & Peter Van Dongen	Blake et Mortimer (t.26). La vallée des immortels 2	Blake et Mortimer	BD
11	Daniel Pennac	La Loi du rêveur	Gallimard	Littérature
12	Mona Chollet	Sorcières. La puissance invaincue des femmes	Zones	Essais/ documents
13	Jussi Adler-Olsen	Victime 2117	Albin Michel	Polars/SF
14	Christian Bobin	Pierre,	Gallimard	Littérature
15	Tui Sutherland	Les Royaumes de feu (t.11).	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
16	Jul & Charles Pépin	50 Nuances de Grecs (t.2)	Dargaud	BD/Humour
17	Victoria Mas	Le Bal des folles	Albin Michel	Littérature
18	Alain Ayroles & Juanjo Guarnido	Les Indes fourbes	Delcourt	BD
19	Catherine Nay	Souvenirs, Souvenirs	Robert Laffont	Essais/ documents
20	Amélie Nothomb	Soif	Albin Michel	Littérature
21	Didier Ottinger	Bacon en toutes lettres (catalogue)	Centre Pompidou	Beaux-arts
22	Audur Ava Olafsdottir	Miss Islande	Zulma	Littérature
23	Nastassja Martin	Croire aux fauves	Verticales	Littérature
24	Simone Veil	L'Aube à Birkenau	Les Arènes	Essais/ documents
25	Christian Boltanski	Départ	Centre Pompidou	Beaux-arts
26	Blandine de Caunes	La Mère morte	Stock	Littérature
27	Philippe Geluck	Le Chat (t.22). La rumba du Chat	Casterman	BD/Humour
28	Connaissance des arts (revue)	Christian Boltanski	Connaissance des arts	Beaux-arts
29	Laurent Binet	Civilizations	Grasset	Littérature
30	Christelle Dabos	La Passe-miroir (t.4)	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
31	Jonathan Coe	Le Cœur de l'Angleterre	Gallimard	Littérature
32	Joann Sfar & Christophe Blain	Une aventure du lieutenant Blueberry (t.1). Amertume apache	Dargaud	BD
33	Sylvain Prudhomme	Par les routes	Gallimard	Littérature
34	Fabcaro	Formica. Une tragédie en trois actes	Six pieds sous terre	BD/Humour
35	Bérengere Cournut	De Pierre et d'os	Le tripode	Littérature
36	Jérôme Garcin	Le Dernier Hiver du Cid	Gallimard	Littérature
37	Connaissance des arts (revue)	Francis Bacon	Connaissance des arts	Beaux-arts
38	Frédéric Lenoir	La consolation de l'ange	Albin Michel	Littérature
39	Joe Todd-Stanton	Jules et le Renard	L'École des loisirs	Jeunesse
40	Collectif	Bacon en toutes lettres	Beaux-arts éditions	Beaux-arts

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

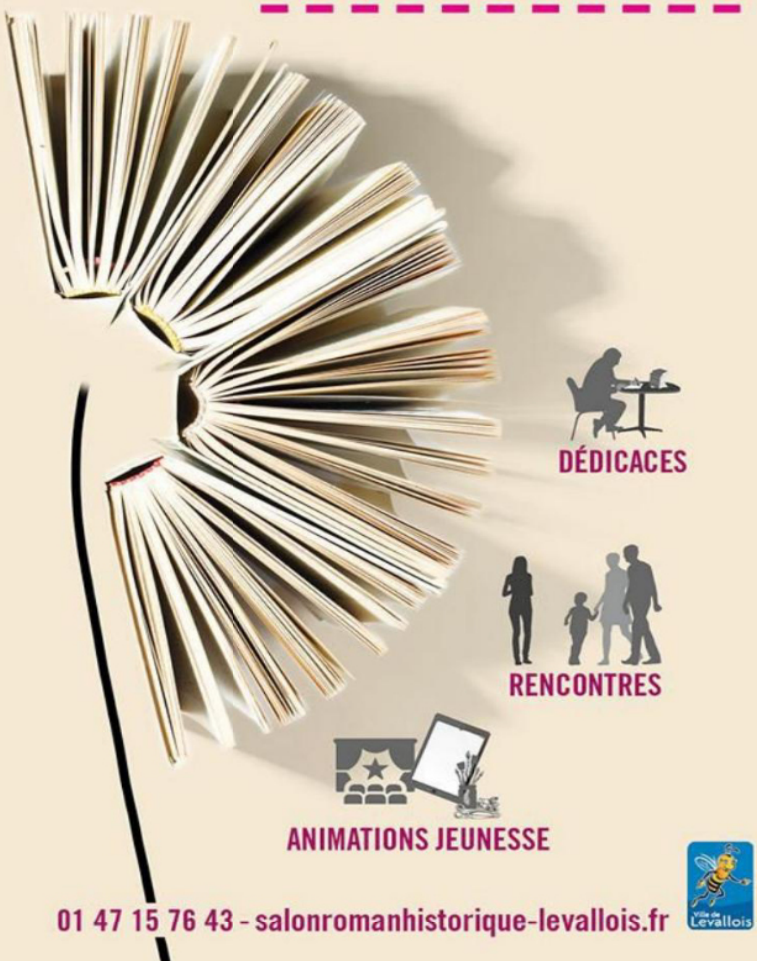
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Philippe Lançon	Le Lambeau	Folio	Littérature
2	Oda Eiichiro	One piece (t.93)	Glénat	Mangas
3	Kohei Horikoshi	My hero academia (t.22)	Ki-Oon	Mangas
4	Valérie Perrin	Changer l'eau des fleurs	Le Livre de Poche	Littérature
5	Alexandria Marzano-Lesnevich	L'Empreinte	10/18	Littérature
6	Gabriel Tallent	My absolute darling	Gallmeister/Totem	Littérature
7	Jean Echenoz	Envoyée spéciale	Minuit/Double	Littérature
8	Laurent Gounelle	Je te promets la liberté	Le Livre de Poche	Littérature
9	Virginie Despentes	King Kong théorie	Le Livre de Poche	Essais/ documents
10	Albert Camus	L'Étranger	Folio	Littérature

9ÈME SALON DU ROMAN HISTORIQUE DE LEVALLOIS

1ER MARS 2020

HÔTEL DE VILLE ET JARDINS
14H-19H - ENTRÉE LIBRE

GRAND INVITÉ
JEAN-LUC COATALEM



01 47 15 76 43 - salonromanhistorique-levallois.fr

Gaëlle Nohant dans son appartement de la région lyonnaise.

Il suffira d'une étincelle

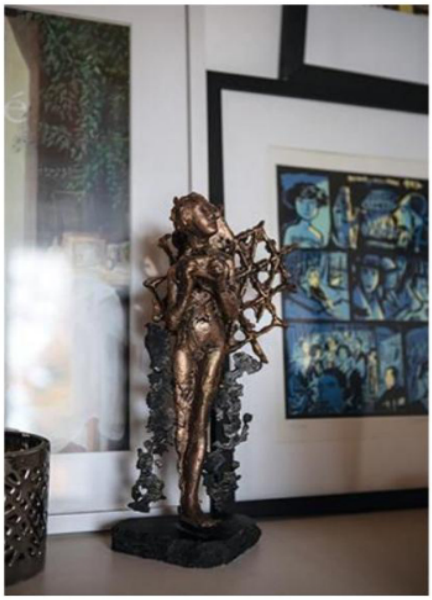
Gaëlle Nohant

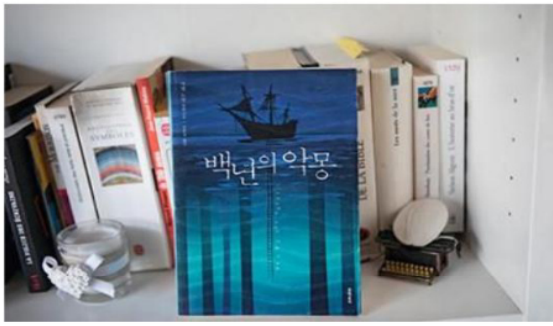
De *La Part des flammes* à *La Femme révélée,* le feu prend souvent dans les livres de Gaëlle Nohant. Court-elle le risque de vivre dans une maison avec poutres apparentes ? Nous sommes allés vérifier sur place, près de Lyon. Rencontre avec une romancière qui n'écrit pas à l'extincteur.

Dans le train qui nous mène dans le Rhône par une froide journée de novembre, on a une pensée pour Gérard de Nerval. L'auteur des *Filles du feu* n'aurait-il pas dû revoir sa copie ? À la place des personnages d'Angélique ou de Sylvie, il aurait pu consacrer une nouvelle à Gaëlle (nom de famille : Nohant), au moins aussi énigmatique. Malgré son succès grandissant, elle est encore une femme de l'ombre sur laquelle on connaît peu de choses. Que sait-on, au juste ? Qu'elle est née en 1973 et a vécu un temps à Toulon. Qu'elle a commencé avec *L'Ancre des rêves* en 2007 mais qu'elle n'a été révélée qu'en 2015 avec *La Part des flammes,* fresque ambitieuse consacrée à l'incendie du Bazar de la Charité qui avait fait une centaine de morts en 1897. Qu'elle a ensuite enchaîné avec *Légende d'un dormeur éveillé,* biographie romancée de Robert Desnos (Prix des libraires en 2018). Et qu'elle s'apprête, enfin, à mettre le feu au classement des meilleures ventes avec *La Femme révélée.*

Dans ce nouveau livre, il est question d'une photographe américaine exilée dans le Paris des années 1950. Pourquoi Violet Lee a-t-elle fui son pays ? Peu à peu, on découvre le pot aux roses : un mariage malheureux avec un truand ayant fait fortune dans l'immobilier en spéculant sur les inégalités et la ségrégation, un immeuble qui brûle dans le ghetto noir de Chicago, un procès pipé, une ville et un pays qui deviennent irrespirables pour l'héroïne… On y retrouve tout ce qui fait la signature de

Le bureau de la romancière, rempli de livres et de classeurs avec sa documentation.





Ci-dessus, *Jane Eyre,* le roman de Charlotte Brontë, véritable révélation pour l'auteure. En haut à droite, une jolie statuette et, sur le côté, son premier roman traduit en coréen.

Gaëlle Nohant : un goût pour le romanesque, la reconstitution historique et la défense des marginaux. Si elle aime creuser la psychologie de ses personnages, elle-même reste insaisissable. Qui percera son mystère ? Telle est notre mission, et nous l'acceptons.

Jane Eyre, le livre qui a tout déclenché

À la gare de Lyon-Perrache, on saute dans un taxi. Quinze minutes de voiture plus tard, après avoir emprunté le tunnel sous Fourvière au trafic exceptionnellement fluide, on arrive en bas de l'immeuble de Gaëlle Nohant, où elle s'est installée avec sa fille en 2016.

Au premier étage, elle nous accueille un brin réservée. Plus tard, détendue, elle nous fera cet aveu en riant : *« Depuis toute petite, j'ai peur que des huissiers sonnent à ma porte – je dois être hantée par Balzac. »* Promis : on partira sans le moindre meuble. Après un premier café, on la suit vers son bureau. Dans les bibliothèques : des tonnes de livres et de classeurs lui ayant servi de documentation pour ses derniers romans. Aux murs : des portraits de Desnos, deux lithographies de Dupuy-Berberian, une carte de Chicago, l'affiche d'une exposition de peinture ayant eu lieu en Bretagne (elle est très attachée à ses racines bretonnes).

Sur son bureau, outre une belle statuette, on remarque une vieille édition de poche de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë : *« Je l'ai lu pour la première fois à 8 ans. C'est le livre qui a changé ma vie : j'ai su qu'un jour ou l'autre je serais romancière. »* À notre tour d'avoir une révélation : c'est amusant car, dans *Jane Eyre,* il y a cette scène fameuse où l'épouse cinglée de Rochester fait cramer leur manoir… Et si c'était l'étincelle qui avait tout déclenché chez elle ? *« Pas bête ! Je pense en effet que* Jane Eyre *a joué un rôle inconscient. C'est vrai que le thème de l'incendie revient comme un motif récurrent dans mes livres. Dans le dernier, j'en avais même prévu d'autres, j'ai dû en enlever. Ça doit venir de l'enfance, aussi : je n'avais qu'une bibliothèque, c'était mon bien le plus précieux et j'avais très peur qu'elle parte en fumée, d'autant que je dormais au grenier. Dans mes cauchemars, la maison brûlait et je n'avais pas le temps d'emporter mes livres, c'était un drame… »* Puisqu'on parle de dossiers chauds, elle nous montre, hilare, la version coréenne de *L'Ancre des rêves*, sa seule traduction à ce jour : *« Évidemment, ne parlant pas le coréen, je ne peux pas la lire. Le problème, c'est que le traducteur voyait des sous-entendus sexuels partout. J'ignore ce qu'il y a dedans. Si ça se trouve, c'est une version très érotique ! »*

Une série à côté de la plaque

On retourne au salon : décoration dépouillée, quasi monastique, mais beaucoup de livres, partout (de Dickens et Barbey d'Aurevilly à Jonathan Coe et Joyce Carol Oates). Ayant compris que tout chez elle est littérature, on y mettrait notre main au feu : ce nom, chère Gaëlle, ne serait-ce pas un pseudo choisi en hommage à Nohant, la maison de George Sand ? *« Ça tombe bien que vous me posiez la question : je crois que je ne l'ai jamais expliqué… Pendant dix ans, j'avais cherché un pseudonyme. Je voulais me baptiser, avoir pour l'écriture un nom que je me serais donné toute seule. J'ai essayé chaque village breton, mais ça ne marchait pas. Puis Nohant est venu me flotter dans la tête. Avec George Sand, j'avais tout à coup une marraine littéraire, et ce n'était pas la pire. Sand avait réussi assez bien sa vie de femme, sa vie de mère et sa vie d'auteure – trois choses très difficiles à accomplir ensemble. Nohant, c'est le nom qui m'est devenu le plus naturel. C'est drôle, car les gens croient que c'est breton alors que non, c'est berrichon… »*

Ce doute étant écarté, place à un autre : qu'a fait Gaëlle Nohant entre 2007 (publication de *L'Ancre des rêves* chez Robert Laffont) et 2015 (sortie de *La Part des flammes* chez Héloïse d'Ormesson) ? Ça laisse quand même un vide de huit ans… Huit ans pendant ●●●

Sur le mur du bureau, un portrait de Robert Desnos.

Gaëlle Nohant, détendue, devant un petit café.

●●● lesquels elle a mangé son pain noir : *« C'était une période désespérante. Le travail sur le manuscrit avait été interminable : quatre ans d'écriture, plus les recherches. Ce fut une grosse bataille pour moi de le finir. Je pensais alors que le boulot était terminé. Sauf que Robert Laffont l'avait refusé avec une lettre terrible, condescendante et lapidaire, une condamnation point par point de l'histoire, des personnages et du style… J'avais mis dix ans à être publiée par la poste, j'avais donc accumulé les refus, j'avais l'habitude – mais là, je n'avais plus le courage d'aller frapper à toutes les portes. J'avais donc fait une croix sur* La Part des flammes, *le manuscrit était dans les limbes, je n'arrivais plus à écrire une ligne. Trois ans ont ainsi passé. »* Elle vit alors à Toulon où elle s'occupe de la communication de la librairie de son compagnon. Un jour, Tatiana de Rosnay, qu'elle connaît, vient y faire une rencontre. C'est grâce à elle, à son enthousiasme, que *La Part des flammes* sortira chez Héloïse d'Ormesson, avec l'écho que l'on sait.

Là-dessus, impossible de faire l'impasse sur un sujet qui nous brûle la langue : que pense-t-elle de la (nullissime) série *Le Bazar de la Charité* produite par TF1 et Netflix, dont certains ont cru qu'elle était un plagiat de son livre ? *« J'espère qu'il n'y aura plus de confusion… Honnêtement, j'ai ressenti une forme de soulagement : les lecteurs qui se souviennent de mon roman et voient la série se rendent bien compte que le traitement est très différent. Les actrices sont bonnes, mais on les égare là-dedans… Ça me fait mal au cœur à chaque image : la complexité de l'époque n'est pas restituée, les dialogues sont à pleurer, c'est à côté de la plaque. C'est plein d'anachronismes et de contre-vérités. Par exemple, les filles sont toutes MLF* [Mouvement de libération des femmes créé en 1970], *ça ne colle pas ! Et quand on connaît la noblesse et la haute bourgeoisie de la toute fin du XIXe siècle, on ne peut pas regarder ça sérieusement. »* Le passé, voilà quelque chose que Gaëlle Nohant ne prend pas à la légère.

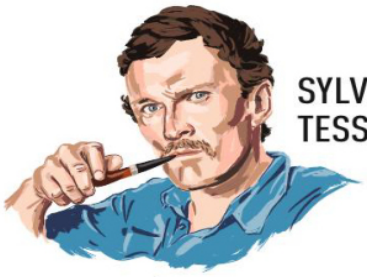
L'écriture, une vocation religieuse

Après avoir fait quelques photos à l'intérieur, la séance se poursuit dans le jardin qui encercle l'immeuble. Elle nous parle de l'énorme boulot de recherches qu'elle a fourni pour reconstituer le Paris et le Chicago des années 1950-1960, des modèles qui l'ont inspirée pour son héroïne photographe (Vivian Maier, Lee Miller, Gerda Taro, Dorothea Lange). Elle nous explique que l'écriture est pour elle *« comme une vocation religieuse »*, qu'elle y sacrifie tout, travaillant d'arrache-pied tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à ce que sa fille de 15 ans rentre du collège : *« Depuis quatre ans, je vis de ma plume – enfin, j'en survis. Je compte tout, je ne prends pratiquement jamais de vacances, je ne sais pas si je pourrai payer mon loyer l'année prochaine… Avoir travaillé sur Desnos m'a appris que la liberté a un prix, mais qu'il y a une beauté à tout donner à chaque instant de sa vie pour quelque chose d'éphémère et de précaire. Suis-je une auteure à succès ? Pas encore, c'est trop tôt. Les deux succès que j'ai eus m'autorisent à en espérer d'autres, mais je ne peux pas compter dessus. Dans quatre ou cinq livres, peut-être… »* Notre nature d'huissier pessimiste nous remontant au cerveau, on lui répond qu'on a déjà eu cette discussion avec Guillaume Musso, et que, malgré ses millions d'exemplaires vendus, il reste un homme anxieux. Elle préfère en rire : *« Eh bien merci, vous ne me rassurez pas, là ! »*

En attendant notre départ, on discute un peu technique. Pour y voir plus clair, elle nous conseille l'essai de Jean-Philippe Toussaint, *L'Urgence et la Patience : « Il y parle de ces moments laborieux qui finissent par vous mener dans un état de concentration extrême, comme au tennis quand on est chaud, qu'on lâche ses coups et que tout passe. C'est le plus génial état d'écriture, comme un état de transe. »* Sur ces dernières balles, on doit filer. En lui serrant la main, on souhaite à Gaëlle Nohant tous les lecteurs qu'elle mérite. Et que la critique… ne l'incendie pas !

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Frank Ferville pour *Lire*

★★★☆☆
LA FEMME RÉVÉLÉE
PAR **GAËLLE NOHANT,**
374 P., GRASSET, 22 €



SYLVAIN TESSON

LE FOND DE L'AIR M'EFFRAIE

Méfions-nous des nuits sans Lune ! Elles sont dangereuses. Un soir d'hiver, on sort de table pour prendre l'air, ou pour en griller une, on lève la tête, et le regard s'égare dans la voûte étoilée. Soudain, c'est l'angoisse ! L'incommensurable vous écrase. En haut, l'infini. En soi, le minuscule. On voit l'univers, on se sent microbe. Qui a semé ces traînées et pourquoi ce silence ? Nous qui aimons donner des explications aux choses, nous voilà cois.

À partir de là, que faire ?

Il y a des solutions.

Soit on sort la carte du ciel (qu'on transporte toujours dans la poche de son veston). *Le Petit Guide du ciel nocturne*, de l'excellente (au moral comme en physique) Blandine Pluchet, chez First, fera parfaitement l'affaire. On pourra détailler les constellations cloutées dans le plafond. Soit on continue à mélancoliser comme le jeune homme du poème d'Heinrich Heine : *« D'où vient l'homme ? Où va-t-il ?/Qui habite là-haut dans les étoiles d'or ? »*

À ce moment, en général, les camarades qui sont aussi sortis sur le perron donnent leur avis. C'est un concert de grenouilles. Tout le monde a sa certitude sur le mystère. Plus la pensée est vide plus le ton est docte. Il y a toujours dans le groupe une âme pieuse et un cousin républicain. Victor Hugo avait résumé ironiquement le débat dans *Les Rayons et les Ombres* : *« Le savant dit : le ciel est vide ! Le prêtre dit : l'enfer est plein ! »* Comme personne n'a de réponse, on finit par rentrer au chaud, en maugréant, comme Cioran dans ses *Aveux et anathèmes*, *« ce matin, après avoir entendu un astronome parler de milliards de soleils, j'ai renoncé à faire ma toilette »*.

La meilleure solution, la plus vitale et la plus joyeuse, serait de lire les *Chroniques de l'espace* de Jean-Pierre Luminet. Loin de toute théorie générale et débarrassé de l'illusion que l'homme expliquera l'inexplicable, l'astrophysicien baguenaude dans le spectre de la connaissance actuelle, offrant au lecteur quarante textes, quarante astéroïdes. Diffusées sur la radio d'État l'été dernier et rassemblées dans un recueil, les chroniques de Luminet abordent par exemple la théorie de la relativité d'Einstein, révèlent l'utilisation d'animaux cobayes dans l'exploration spatiale soviétique et dévoilent les projets chinois de conquête martienne. On y apprend que notre vaisseau terrestre fonce dans le vide *« à trente kilomètres par seconde, soit 2, 6 millions de kilomètres par jour »*, que *« le soleil vibre »*, que les comètes vagabondes *« ont peut-être apporté les briques fondamentales de la vie sur notre jeune planète »* et que les Russes avaient organisé *« une tentative d'accouplement humain »* dans le vaisseau Saliout en août 1982 entre la cosmonaute Svetlana Savitskaya et *« l'un des quatre occupants de la station »*. Ainsi Luminet fait-il dans le champ des étoiles sa cueillette d'anecdotes légères et sa moisson de considérations abyssales. C'est gai, c'est profond, cela fuse.

> La poésie continue là où la raison s'arrête

★★★★☆

CHRONIQUES DE L'ESPACE PAR **JEAN-PIERRE LUMINET,** 176 P., CHERCHE MIDI/FRANCE INTER, 14,80 €

Les *Chroniques de l'espace* ressemblent parfois à des textes de paléontologues, comme ceux des professeurs Picq ou de Lumley. C'est qu'il y a un point commun entre les préhistoriens et les astrophysiciens. Les premiers partent d'un os pour échafauder une théorie de l'homme ; les autres d'une poussière d'étoile pour décrire l'Univers. Dans les deux disciplines, il y a place pour le rêve. La poésie continue là où la raison s'arrête. Luminet ne manque pas de saluer les auteurs – Lucien de Samosate, Johannes Kepler, Cyrano de Bergerac, Jules Verne – qui envoyèrent leurs héros sur la Lune avant que les agences spatiales ne s'en chargent. Si Blaise Pascal avait lu Luminet, *« les espaces infinis »* l'auraient moins effrayé.

SÉBASTEIN HARDY

Alexio, l'un des deux personnages principaux du jeu au succès phénoménal, *Assassin's Creed Odyssey*, qui a inspiré le livre du même nom.

À FOND LES MANETTES !

S'inscrivant a priori dans deux univers bien distincts, l'industrie vidéoludique et le monde de l'édition n'ont cessé de se nourrir mutuellement depuis l'apparition du jeu vidéo au début des années 1980. Enquête sur un couple qui marche.

« *Malheureusement, l'édition n'est pas le milieu qui accueille le plus favorablement l'adaptation et l'exploitation subsidiaire. Proposez à Antoine Gallimard un jeu vidéo sur* La Peste *de Camus, vous imaginez sa réponse…* » Cette petite pique acérée de Stéphane Marsan, directeur de la maison d'édition Bragelonne, montre bien le rapport, parfois ambigu, qu'entretient la littérature avec le jeu vidéo. Pendant très longtemps – et encore aujourd'hui –, le monde de l'édition a regardé l'industrie vidéoludique de haut, comme persuadé que la rencontre ne se ferait jamais. *« Quand j'ai commencé dans ce milieu il y a plus de vingt ans, l'industrie était composée de beaucoup de jeunes qui lisaient peu, tandis que les auteurs voyaient le jeu vidéo avec indifférence ou mépris. Aujourd'hui, la plupart des auteurs en vogue jouent aux jeux vidéo car cela fait partie de leur culture »*, raconte Erwan Le Breton, responsable de la narration chez Ubisoft. Un changement de paradigme reflétant parfaitement le gouffre générationnel qui a longtemps séparé les deux mondes.

D'un monde à l'autre

Et pourtant, la rencontre entre ces deux univers s'est faite assez tôt, avec l'apparition des jeux dits « textuels », premiers titres à incorporer la notion de narration en invitant le joueur à continuer de raconter une histoire pour pouvoir avancer. Jusqu'ici réservé à une certaine frange de joueurs, le jeu vidéo textuel s'ouvre, avec *Mystery House* créé en 1980, à un public plus large en développant son champ lexical ainsi que l'intégration d'éléments graphiques. *« À partir du moment où l'on a pu allier le visuel, le narratif et l'interactif, on a vu apparaître de vrais choix éditoriaux »*, renchérit Erwan Le Breton.

Lentement mais sûrement, le jeu vidéo assoit sa filiation avec la littérature en mettant la narration au centre de ses mécaniques d'interaction, notamment à travers le « point and click », consistant à débloquer des éléments à l'aide de sa souris. Précurseurs du genre, les éditeurs Sierra et LucasArts exploitent pleinement le filon en développant de nombreux titres dont les sagas *Monkey Island, King's Quest* ou *Gabriel Knight*, cette dernière nous mettant dans la peau d'un écrivain enquêtant sur des phénomènes paranormaux. Aujourd'hui, le genre connaît un regain d'intérêt, que ce soit sous une forme très dépouillée *(Stories Untold)* ou plus cinématographique *(Telling Lies)*.

Entre itération et filiation, certains éditeurs ont choisi leur camp. C'est le cas de Microïds qui, après son rachat par le groupe d'édition Média-Participations (propriétaire de Dupuis et Dargaud), a pu adapter des licences phares du groupe comme *Astérix, Titeuf* ou *XIII*. Un rare exemple de mariage réussi entre le monde de l'édition et celui du jeu vidéo. Cofondé par l'écrivain Alain Damasio, le studio DontNod Entertainment, mis à mal par l'échec commercial de l'ambitieux *Remember Me* en 2013, profite du succès surprise de *Life is Strange* pour s'engouffrer dans la brèche du jeu d'aventures narratif, héritier spirituel et 2.0. du « livre dont vous êtes le héros ». Parallèlement, le studio continue à puiser dans d'autres genres fortement influencés par la littérature, notamment avec *Vampyr*, dont l'ambiance gothique et l'ancrage historique rappellent le *Dracula* de Bram Stoker. Tant dans ses mécaniques de jeu que dans ses choix de narration, les jeux DontNod assument pleinement leur filiation avec la fiction littéraire.

Des mécanismes opposés

Bien que tendant vers une seule et même finalité, à savoir raconter des histoires, ces deux arts fonctionnent sur des mécanismes totalement opposés. Contrairement à la littérature, le jeu vidéo peut se permettre de s'affranchir de certaines limites, notamment la linéarité

UBISOFT

du récit. Si l'écriture d'un livre est un exercice solitaire, l'élaboration d'un jeu nécessite une équipe avec des sensibilités et des références différentes. Dans le jeu vidéo, la notion d'auteur n'existe pas, sauf quand il s'agit d'exploiter le nom de celui-ci pour une licence. Aux États-Unis, cela est possible par une cession intégrale permettant, en échange d'une somme donnée, l'exploitation du nom d'un auteur pour un médium, sans que ce dernier ait un droit de regard. Une pratique rendue totalement interdite en France par le droit d'auteur.

Mais les barrières ne sont pas seulement juridiques et relèvent d'éléments plus intrinsèques. Le monde du jeu vidéo privilégie l'aspect visuel, développe sa propre identité, sa propre structure narrative allant de pair avec les avancées technologiques, contrairement à la littérature, beaucoup plus « intemporelle » et reposant davantage sur le descriptif. Ce n'est pas pour autant que des passerelles ne sont pas possibles, le jeu vidéo se nourrissant de la littérature de manière souvent indirecte comme le prouve l'organigramme du groupe Ubisoft, qui compte au sein de son équipe narrative nombre de personnes avec des parcours littéraires.

Des univers à exploiter

Si le lien avec littérature n'est pas au centre des réflexions des studios de création, elle agit toutefois comme un véritable moteur. *« Lorsque le premier* Assassin's Creed *était en cours de développement, le livre qui circulait énormément dans les bureaux pour mieux comprendre le projet, c'était* Alamut *de Vladimir Bartol. Pour* Assassin's Creed Odyssey, *nous nous sommes appuyés sur la farce et la tragédie grecques car le contexte l'exigeait. Notre prochain jeu,* Watch Dogs: Legion, *s'inspire fortement de* 1984 *et de* V pour Vendetta *»,* explique Erwan Le Breton d'Ubisoft.

Plus qu'à des œuvres littéraires, le jeu vidéo s'intéresse à des univers dans l'optique de les exploiter et d'ainsi explorer des alternatives à travers ce que l'on appelle des « récits fantômes ». L'exemple le plus parlant reste la trilogie *The Witcher,* qui propose une histoire inédite se situant bien après les événements des livres (voir encadré). Bien que n'étant pas des adaptations pures, des titres comme *The Sinking City, Alan Wake* ou encore *Sherlock Holmes: Crimes and Punishments* sonnent comme de véritables déclarations d'amour à H.P. Lovecraft, Stephen King ou encore Arthur Conan Doyle. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si ces derniers influencent le jeu vidéo de manière plus globale tant ils explorent respectivement des genres prompts à l'interactivité : le ludisme de l'enquête policière et la sensation d'horreur viscérale.

La « novélisation » ou l'échange de bons procédés

Si l'industrie du jeu vidéo se nourrit de littérature, l'inverse est tout aussi vrai. Pour pérenniser l'engouement vis-à-vis de leurs licences, des géants comme Ubisoft cherchent continuellement à étendre leur univers à travers d'autres ●●●

Kassandra, personnage principal, et féminin (une fois n'est pas coutume), du jeu *Assassin's Creed Odyssey.*

UBISOFT

THE WITCHER HISTOIRE D'UN SUCCÈS

À l'origine, *The Witcher* (lire aussi page 21) est une série de livres écrits par le polonais Andrzej Sapkowski entre 1986 et 2010, contant les aventures d'un chasseur de monstres dans un univers imaginaire. Composé de quatre recueils de nouvelles et de cinq romans, la saga est un phénomène planétaire traduit en 34 langues et écoulé à plus de 15 millions d'exemplaires. Un succès que l'on doit en partie au studio polonais CD Projekt, qui, au début des années 2000, voit dans l'univers d'Andrezj Sapkowski le terreau idéal pour une déclinaison vidéoludique, et une formidable porte d'entrée sur le marché. Ne croyant pas en ce futur portage, l'auteur cède les droits pour une somme dérisoire (moins de 10 000 euros) et s'en mordra les doigts quelques années plus tard. *The Witcher* sort en 2007 et se hisse dès 2009 dans la liste des 100 jeux PC les plus vendus de l'histoire. C'est le début d'un cercle vertueux qui servira aussi bien les livres que les jeux. En 2003, seules l'Allemagne et la France avaient récupéré les droits des romans. En 2017, on ne compte pas moins de 27 traductions. Précurseur, l'éditeur français Bragelonne achète les droits des romans bien avant la sortie des jeux vidéo et voit, après la sortie de ces derniers, ses chiffres de vente décupler, passant de 40 000 à 100 000 exemplaires vendus pour finalement franchir le cap du million après la sortie de *The Witcher 3.* Utilisant l'univers de Sapkowski davantage comme ancrage que comme pur moteur narratif (l'intrigue des jeux se déroule bien après celle des livres), CD Projekt parvient à réconcilier fans des livres et amateurs de RPG. Un pari gagnant qui a permis à la saga vidéoludique de se vendre à plus de 40 millions d'exemplaires. Bien qu'ayant échappé à son auteur totalement dépassé par le succès des jeux et regrettant publiquement une forme de « vampirisation », *The Witcher* reste un exemple parfait de mariage réussi entre littérature et jeux vidéo. **L.D. et I.F.**

●●● formes culturelles dont le roman, qui apparaît comme la forme privilégiée de cette expansion. La « novélisation », un mot magique qui sonne comme une aubaine pour les éditeurs. Avec ce processus, on assiste à une inversion des rôles. Plutôt que de voir une équipe de développeurs s'emparer d'une œuvre littéraire pour l'adapter en jeu vidéo, ce sont les maisons d'édition qui vont acquérir les droits d'un univers vidéoludique pour écrire de nouvelles histoires.

Certains, comme Bragelonne, ont immédiatement flairé la bonne affaire. Connue pour avoir réalisé le bon coup *The Witcher*, avant même son adaptation en jeu vidéo et en série, la maison s'est engouffrée dans la brèche : *« Depuis notre création en 2000, notre maison s'est spécialisée dans les littératures de l'imaginaire,* explique Stéphane Marsan, son fondateur. *Si vous regardez de plus près, la science-fiction, la fantasy, le fantastique représentent 90 % du jeu vidéo. Il y a donc une logique presque implacable à ce qu'on s'empare du sujet. »* Contrairement aux idées reçues, la novélisation de licence vidéoludique est une aventure relativement simple. Les éditeurs français ne négocient même pas directement avec les grands groupes du secteur, ils acquièrent les droits des licences auprès d'autres éditeurs, très souvent anglo-saxons. C'est ce qu'a fait Bragelonne pour *Assassin's Creed,* en s'adressant à l'éditeur britannique Penguin. Si tout est simplifié à l'extrême, c'est que la novélisation est profitable à tout le monde : *« L'édition mise sur l'immense terreau de joueurs et se donne la chance de convaincre des milliers de fans de venir découvrir une nouvelle histoire sous forme de roman,* décrypte Stéphane Marsan. *L'industrie du jeu vidéo, quant à elle, va chercher dans le roman une déclinaison de sa production, des droits subsidiaires et un moyen de rassembler une communauté. »* Une nouvelle manne financière, certes, mais des sommes dérisoires comparées à la puissance du marché du jeu vidéo.

Un autre enjeu est décisif pour des développeurs comme Ubisoft : *« Ils viennent surtout chercher une reconnaissance et du prestige. C'est une nouvelle légitimité pour les gens qui travaillent dans le jeu vidéo. Le roman vient apporter une forme de reconnaissance à leur travail »,* explique l'éditeur. Cette saine collaboration engendre en tout cas des résultats impressionnants. Souvent critiquée pour son côté mercantile et une qualité très variable, la novélisation connaît un énorme succès public. Les romans dérivés de l'univers du jeu vidéo *Assassin's Creed,* par exemple, déclinés pour l'instant en huit tomes, ont déjà séduit plus de 800 000 lecteurs.

Quand le jeu vidéo s'invite en librairie

Surfant sur la tendance, des développeurs de jeux vidéo ont décidé de se lancer dans l'édition traditionnelle pour assurer eux-mêmes la transposition de leurs licences. Depuis 2009, Les Deux Royaumes, filiale d'Ubisoft, édite des collections de bandes dessinées dérivées des licences comme *Assassin's Creed* ou *Watch Dogs.* Bragelonne, qui était jusque-là sans réelle concurrence en France, a de quoi s'inquiéter. En dix ans, Les Deux Royaumes a déjà écoulé plusieurs millions de bandes dessinées et pourrait rapidement se tourner vers le roman.

> Une saine collaboration qui engendre des résultats impressionnants

La novélisation n'est pas la seule manière dont l'édition française a su tirer parti du succès pharaonique du jeu vidéo. Longtemps considérée comme une niche ultra-confidentielle, l'édition d'ouvrages thématiques qui lui est consacrée a aujourd'hui pris son envol. La création, en 2007, d'une petite maison d'édition baptisée Pix'n'Love a profondément changé les mentalités. Ses fondateurs, Florent Gorges, Marc Pétronille et Sébastien Mirc, ont constaté avant tout le monde une forte demande en littérature non pas fictionnelle mais explicative autour du jeu vidéo. En complément de l'expérience ludique, les joueurs veulent connaître leur jeu de façon appronfondie, précise, analytique, parfois même philosophique.

Face à l'étonnante vitalité du secteur, beaucoup se sont engouffrés dans la brèche. Après des divergences sur la stratégie éditoriale, le cofondateur de Pix'n'Love, Florent Gorges, quitte l'entreprise en 2011 pour monter Omaké Books et, en 2015, c'est Nicolas Courcier et Mehdi El Kanafi qui abandonnent le navire pour fonder la troisième grande maison du secteur, Third Editions.

En bonnes camarades, ces grandes maisons se sont chacune spécialisées et visent la complémentarité. *« Notre catalogue est essentiellement constitué d'essais analysant les grandes séries récentes de jeux vidéo,* explique Mehdi El Kanafi, *alors que Pix'n'Love s'est spécialisé dans les ouvrages d'histoire du jeu vidéo et dans le* retro gaming. *Omaké Books publie plutôt des mangas, des guides de jeu et des* artbooks. » D'une biographie de l'inventeur de *Tétris* chez Pix'n'Love à un livre retraçant la légende de *Metal Gear Solid* chez Third Editions, en passant par un essai sur la philosophie dans le jeu *Zelda* chez Omaké Books, les publications se déclinent dans des genres très variés. Ces livres se développent sur le même modèle que les ouvrages sur le cinéma et aspirent, à terme, à la même reconnaissance. Si certains titres s'adressent à des puristes et s'écoulent à un nombre limité d'exemplaires, il n'est pas rare d'en voir certains atteindre les 10 000 ventes. Third Editions revendique même 50 000 exemplaires tirés de son livre consacré à la série de jeux d'aventures *Zelda*, et 35 000 pour l'essai *La Légende Final Fantasy VII*, ses deux plus grands succès.

Relation de confiance payante

Preuve encore une fois de l'échange de bons procédés entre développeurs et éditeurs, le processus juridique de publication est simplifié au maximum, sans rachat de droits : *« Nous versons simplement un pourcentage sur le prix de vente du livre. Cela peut fluctuer en fonction du projet, mais ça tourne autour des 10 %,* explique Mehdi El Kanafi. *Les ayants droit savent que nous sommes des spécialistes, nous écrivons même souvent nos livres en étroite collaboration avec eux. Pour l'ouvrage sur l'histoire de Devolver* [un éditeur culte de jeux vidéo], *par exemple, nous n'avons même pas eu à faire relire le contenu, ils nous faisaient une confiance aveugle. »* Si on réunit les trois gros éditeurs du secteur, on atteint presque les cent publications annuelles. Un chiffre impressionnant qui confirme l'émergence d'un nouveau marché et d'un nouveau genre de littérature, le monde du jeu vidéo n'hésitant plus à s'afficher en librairie.

Léonard Desbrières et Ilan Ferry

LES MEILLEURS JEUX ADAPTÉS D'ŒUVRES LITTÉRAIRES

LE PLUS RÉUSSI

THE WITCHER I, II ET III

À ce jour, le meilleur exemple d'adaptation d'une œuvre littéraire en jeu vidéo.

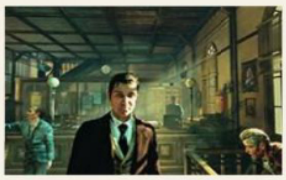
LE PLUS ICONIQUE

LA SAGA TOM CLANCY *(Splinter Cell, Rainbow Six, The Division)* Plus qu'un label, le nom du romancier américain est devenu un véritable marqueur pour les amateurs de jeux d'action.

LE PLUS OSÉ

DANTE'S INFERNO

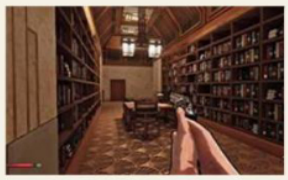
Faire du poème de Dante un jeu d'aventures ultra-violent et gore, le pari était osé, mais il a su fédérer une large communauté qui le considère comme une œuvre culte. Dans la même veine, *American McGee's Alice* a su convaincre le public avec une adaptation noire et « burtonesque » du roman de Lewis Carroll.



LE PLUS CASSE-TÊTE

SHERLOCK HOLMES

Le personnage haut en couleur d'Arthur Conan Doyle compte déjà huit jeux vidéo à son actif. Dans le registre « enquête remue-méninge », l'univers de Lovecraft n'est pas en reste avec de nombreux titres dont le bijou *The Sinking City*, sorti l'été dernier.



LE PLUS GRAPHIQUE

XIII

Après un premier jeu développé par Ubisoft en 2003, le héros créé par William Vance et Jean Van Hamme sera de retour dans quelques semaines dans un nouvel opus signé Microïds.

LE PLUS ABSURDE

EN ATTENDANT GODOT Adapté de l'œuvre de Beckett, ce jeu pour console rétro est bourré d'action et d'énergie… Ou pas ! **L.D. et I.F.**

ATARI INC-CD PROJEKT – ELECTRONIC ARTS – SDP – MICROÏDS

Toute la pop culture est disponible chez Third Éditions

Disponible en librairie et sur le site www.thirdeditions.com

03rd. | THIRD éditions

JEAN ECHENOZ
UN POINT, C'EST TOUT

Les événements littéraires ne sont pas forcément les plus bruyants. Loin de l'effervescence, l'an passé, provoquée par la parution de *Sérotonine* de Michel Houellebecq – avec force considérations sociologiques contestables et petites provocations bien senties –, un roman français plus sage mérite aujourd'hui toute l'attention. Tout simplement pour ses extraordinaires qualités d'écriture et de narration, sa finesse, sa drôlerie et sa capacité à dire beaucoup avec presque rien. Ce qui ne surprendra pas les amoureux de Jean Echenoz, puisque c'est de lui qu'il s'agit, avec ce petit bijou intitulé *Vie de Gérard Fulmard.* Cela fait quatre décennies que ce Pierrot lunaire des lettres françaises, plutôt discret, multiplie les livres majeurs, affirmant de titre en titre sa singularité. Du *Méridien de Greenwich* à la trilogie biographique *Ravel-Courir-Des éclairs* en passant par *Les Grandes Blondes* et *Je m'en vais* (prix Goncourt 1999), ce dandy taiseux de l'école Minuit a affirmé au fil des ans son élégance naturelle, sa maîtrise de la ponctuation, sa manière très personnelle de jouer avec les codes du polar et de rendre fascinants les temps creux de nos existences. *Lire* se devait dès lors de rendre hommage à cet auteur, aujourd'hui si précieux, à travers un retour sur son œuvre et un grand entretien. Alors, réussira-t-on à lui faire dire : « Gérard Fulmard, c'est moi » ?

Baptiste Liger

SOMMAIRE

SES MOTS QUI CHANTENT 40
DU POLAR ET DE LA MANIÈRE 42
LE GRAND MAÎTRE DES SIGNES 43
SES PAIRS NOUS EN PARLENT 44
LE GRAND ENTRETIEN DE CLAIRE CHAZAL 46

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur fnac.com/conseils-experts

L'instant LIRE: à la fnac

Jean Echenoz au moment de la sortie de son premier livre, *Le Méridien de Greenwich*, en 1979.

SES MOTS QUI CHANTENT

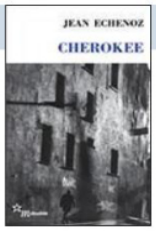
Discret et réservé, le romancier Jean Echenoz reste l'une des personnalités les plus mystérieuses du monde littéraire. Mieux que par des paroles, c'est à travers les mots, qu'il veut justes et mélodieux, que s'exprime ce touche-à-tout de génie, à l'univers souvent décalé, rempli d'humour et d'ironie.

Comme les papillons et le mercure, Jean Echenoz n'est pas facile à attraper. Voilà un grand prosateur et un grand discret. Le genre à se dévoiler le moins possible. Sa notice du *Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française par eux-mêmes*, dirigé par Jérôme Garcin, indique juste : *« Jean Echenoz, né le 26 décembre 1947 à Orange. Études de sociologie à Aix-en-Provence, études de psychologie clinique à Paris. Assez bon nageur. »* En creusant un peu, on apprend également qu'il a un père médecin ; qu'il aurait peut-être fait des études de chimie à Lille et de contrebasse à Metz, mais qu'importe. Ne comptez pas sur son éditeur pour nous parler de lui. Lorsqu'on demande à recueillir quelques propos des éditions de Minuit sur ses débuts dans la maison de Beckett, Butor et Duras, la réponse est… non… Bon.

Echenoz, ce sont ses amateurs qui le cernent le mieux. Dans *Le Monde*,

ÉDITIONS DE MINUIT

1979
LE MÉRIDIEN DE GREENWICH



1983
CHEROKEE (PRIX MÉDICIS)

1986
L'ÉQUIPÉE MALAISE

en mars 1990, Pierre Lepape lâchait : *« Un grand écrivain, on ne sait pas très bien ce que c'est. »* Avant de résumer l'affaire : *« Echenoz n'affirme rien ; il n'affirme même pas qu'il n'affirme rien : il est le romancier de la suspension du sens, de la souriante démolition des dogmes, des espaces déstructurés et des temps flottants. »* Jean Echenoz, il faut donc le prendre par la bande. Pour cela, il faut remonter en 1979. L'année de son entrée en littérature avec *Le Méridien de Greenwich.*

L'art de détourner les codes

Tout son univers était déjà là. Son art du zigzag, de la cassure. Sa manière de détourner les codes de la « Série Noire » et du *hard boiled* américain des années 1950, son humour. Son goût pour une écriture musicale et les traversées de Paris. L'ensemble étant porté par des phrases aussi affûtées que celle-ci : *« L'un à l'autre ils se consacrèrent, jusqu'à ce qu'ils eussent un peu mal ; puis ils se reposèrent, jusqu'à ce qu'ils eussent un peu froid. »* Plus tard, dans l'indispensable *Jérôme Lindon,* le débutant racontera avoir apporté le manuscrit dudit *Méridien de Greenwich* dans beaucoup de maisons d'édition, qui l'ont refusé. Avant d'en déposer un exemplaire au secrétariat de celle sise rue Bernard-Palissy. Quand il était sans la moindre activité salariée, qu'il habitait Montreuil et roulait en 4 L. Dure réalité de la littérature : de ce futur classique, il s'écoula à peine mille exemplaires…

Meilleur encore fut son livre suivant. *Cherokee,* couronné par le prix Médicis en 1983 et salué par une presse le rapprochant de Raymond Queneau, maître du désespoir secret et tranquille. Notre chroniqueuse Josyane Savigneau, partie alors à la rencontre d'un timide aux yeux gris s'étant montré *« hésitant, mal à l'aise »* au téléphone, donnait quelques pistes sur le fuyant écrivain. Lequel avouait à sa visiteuse son adoration pour Gustave Flaubert, une passion pour le jazz. Confiant au passage habiter Paris, *« pas loin du cirque d'Hiver ».*

Avec *L'Équipée malaise* en 1986, Jean Echenoz achevait d'asseoir son univers, en allant fureter du côté de Conrad et du roman d'aventures. Genre qu'il déclarait aimer beaucoup, parce qu'il lui offrait *« plus de souplesse ». « Je n'aime pas la psychologie. Alors m'étendre sur la psychologie des personnages, ça ne m'intéresse pas. Mais écrire comment ils s'assoient, conduisent ou boivent permet d'en dire plus sur leur humeur »,* expliquait-il en février 1987 à Yann Plougastel, dans *L'Événement du jeudi.* Le journaliste décrivait un Echenoz – enveloppé dans un vaste manteau noir, avec des jeans et des bottes de la même couleur – fumant *« des Camel filtre avec un léger tremblement au bout des doigts »* et buvant volontiers *« des verres de bière sur les banquettes de moleskine des cafés ».* Toujours intrigant, en somme !

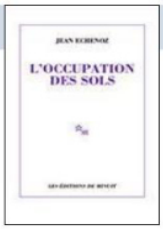
Perfection formelle et narrative de 16 ou 24 pages selon les éditions, *L'Occupation des sols* s'imposait comme un vrai tour de force, un condensé de littérature. Une piste d'envol pour une impressionnante série de coups d'éclat comprenant *Lac, Nous trois, Les Grandes Blondes, Un an* et, enfin mais pas des moindres, *Je m'en vais.* Un roman dont le titre est également la première et la dernière phrase, et dont le héros, Félix Ferrer, apparaissait déjà dans *Un an.* Point d'orgue salué par les jurés du prix Goncourt en 1999. *« Ce sont des choses qui peuvent vous arriver dans la vie, il n'est évidemment pas mauvais que ça vous arrive, à vous et à votre éditeur »,* commentait son auteur dans *Jérôme Lindon.* Un auteur qui dut s'amuser de voir son livre mis en avant dans toutes les gares et tous les aéroports de France !

« SA VOLONTÉ DE SORTIR DES SENTIERS BATTUS, DE DISTORDRE LE QUOTIDIEN ET LA RÉALITÉ »

Un auteur qui ne baissa pas la garde et continua tranquillement d'expérimenter et d'impressionner avec *Au piano,* ouvert en grande pompe par un prodigieux plan séquence. Pour se refaire une santé et varier les effets, Echenoz eut la bonne idée de s'amuser à réinventer les *Vies imaginaires* de Marcel Schwob en s'attelant à celle du musicien Maurice Ravel dans *Ravel,* de l'athlète Emil Zátopek dans *Courir* et de l'ingénieur Nikola Tesla dans *Des éclairs.* Dans sa lancée, il poursuivit son exploration personnelle de l'Histoire avec une version singulière de la Première Guerre mondiale, condensée dans les 128 pages de *14. Envoyée spéciale* le voyant ensuite revenir à ses fondamentaux avec un rare brio – et une mémorable incursion en Corée du Nord !

Une œuvre unique et cohérente

L'œuvre de Jean Echenoz est unique et cohérente, comme le sont celles de son ami Pierre Michon ou du dernier Prix Nobel de littérature français en date, Patrick Modiano. Avec sa volonté de chaque fois sortir des sentiers battus, de distordre le quotidien et la réalité. Avec sa présence récurrente des aéroports, sa manière d'incorporer des éléments (*« récits rapportés, propos dérobés au vol, graffiti, instantanés, extraits de films, niaiseries télévisée, citations, etc. »,* détaillait-il dans une conversation avec Enrique Vila-Matas autour de l'imposture en littérature) qu'il maquille ensuite à sa façon. Ses romans ne se résument pas. Ils sont longs en bouche, composés par un musicien des mots. Ils se donnent et échappent, perdent le lecteur pour mieux l'attraper et le séduire. Mission à chaque fois accomplie. **Alexandre Fillon**



1988
L'OCCUPATION DES SOLS

1989
LAC

1992
NOUS TROIS

DU POLAR ET DE LA MANIÈRE

Jean Echenoz est un amateur de genres, notamment policier. Comme lecteur et comme écrivain. Ses romans sont ainsi des variations enchantées des codes, entre hommage et dessert. Explications.

Jean-Patrick Manchette, l'un des pères du néo-polar, cher à Jean Echenoz.

Les amateurs connaissent ces romans de la « Série Noire » qui flirtent avec les codes et s'en amusent, démontrant par excès de liberté, si l'on peut dire, le vaste champ d'investigation labouré par le genre : *La Baleine scandaleuse* (John Trinian), *Londres Express* (Peter Loughran), *Cosmix banditos* (A.C. Weisbecker)… *Cherokee,* deuxième roman de Jean Echenoz (1983) aurait pu y être publié, *Vie de Gérard Fulmard* aussi, sans doute, même si, aujourd'hui, l'ambiance est davantage aux respects de la couleur.

Une histoire d'amour avec le policier

Si Jean Echenoz s'est frotté au roman d'aventures *(L'Équipée malaise)* et d'espionnage *(Lac, Envoyée spéciale),* le policier est celui que l'écrivain préfère, d'abord comme lecteur (la « Série Noire » pendant longtemps), ensuite comme « fabriquant », mot ici choisi, Echenoz se voyant plus artisan « qu'auteûr », comme ces polardeux censés construire un échafaudage dramatique avec début, milieu, fin, et hop !, tout le monde au lit.

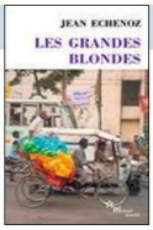
Le mariage entre Echenoz et le roman policier a été célébré par Jean-Patrick Manchette, écrivain et tête pensante du néo-polar, pour faire court. Dans une lettre personnelle adressée à l'auteur, publiée en quatrième de couverture de l'édition poche de *Cherokee,* Manchette écrit : *« Le vrai mystère de ce bouquin, c'est qu'il tient debout et qu'il est passionnant et drôle. Ce "méta-polar" référentiel* […] *devrait être* […] *un sommet de l'effondrement. Or non. Ça tient. D'une manière antiphysique : comme un château de cartes qui serait une brique. »* Manchette a le sens aigu de la formule et dans la revue *Polar* n° 10 (août 1993), il loue le style *« béhavioriste »* et *« objectif »* d'Echenoz dont *« la préciosité largue le lecteur hâtif ».* Qu'en termes choisis ces choses-là sont dites. L'art d'Echenoz tient effectivement à l'équilibre entre intrigue et digression, vocabulaire soutenu et trivialité, péripétie et considération personnelle, progression dramatique tenue et explosion du cadre, éparpillé par petits bouts façon puzzle.

Tirer le lecteur par la manche

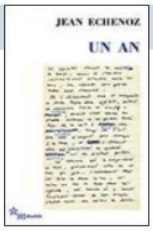
Gérard Fulmard, ex-steward, crée sa société de détective, se retrouve mêlé à un crime, puis à des embrouilles politiciennes, avant d'être chargé d'éliminer un homme. Si le romancier trace une ligne policière, c'est pour mieux inviter le lecteur à la dépasser. Echenoz part du principe que le genre est reconnu (tout le monde a lu Agatha Christie, peut-être Chandler et Hammett, aujourd'hui Vargas, Ellroy ou Coben), ce qui lui permet de dessiner son terrain de jeu littéraire. Toute l'œuvre romanesque d'Echenoz, et plus encore *Vie de Gérard Fulmard,* qui est un grand livre et une joie immense, raconte cette démarche : utiliser le genre, séducteur et populaire, pour amuser le lecteur autant que pour le tirer par la manche afin qu'il soit à la bonne distance du récit. Acte militant, si le terme n'est pas trop assombri : il n'y a pas de petite et de grande littérature, dit Echenoz entre les lignes. Il n'y a que du style. Ne pas être dupe de ce qu'on raconte, se méfier des discours et des paragraphes. Une certaine éthique littéraire. Jamais pompeuse, surtout pas scolaire. De l'assassinat considéré comme l'un des beaux arts.

Éric Libiot

GALLIMARD



1995
LES GRANDES BLONDES



1997
UN AN

1999
JE M'EN VAIS (PRIX GONCOURT)

LE GRAND MAÎTRE DES SIGNES

Le romancier est un styliste hors pair, qui utilise la ponctuation avec une assurance consommée pour mieux faire comprendre son rapport à la littérature… et à la lecture.

Jean Echenoz est un conteur. On n'est pas loin de l'imaginer sur scène dérouler ses romans, arpentant de cour à jardin, s'arrêtant ici, digressant plus loin, invitant le public, par moult procédés, à être dans son récit et dans le commentaire de son propos. Mais l'auteur n'est pas sur scène. Il est à sa table, sans spectateurs devant son bureau ni derrière son épaule, et, pour s'adonner à ce plaisir de conteur, soudain devenu solitaire, il n'a qu'une solution : maîtriser la virgule.

L'artisan d'un échafaudage dramatique

Vie de Jean Echenoz ou l'art de la ponctuation : l'homme est un styliste, nul besoin de le démontrer, mais aussi un artisan qui utilise vis, clous et chevilles à sa disposition pour faire tenir son échafaudage dramatique.

Certains auteurs, et non des moindres, s'attachent à polir les mots et les verbes pour avancer droit ; Echenoz aussi, bien sûr, mais il caresse plus souvent la virgule, le tiret ou les deux-points, ce qui le fait avancer un peu moins droit, et c'est voulu, évidemment. Nota bene : Echenoz ne se sert pas des points de suspension, ceci pour signifier que rien n'est laissé au hasard, que les personnages ne font pas ce qu'ils veulent, et que l'auteur dit cela et pas autre chose, non mais ! La virgule est, avec le point, la ponctuation la plus courante. Si celui-ci donne du rythme à la scène, en procédant par à-coups, et permet des ruptures dramatiques

surprenantes, la virgule, elle, adoucit les mœurs. Elle crée un mouvement léger, de la souplesse et de l'empathie. Mais devenue échenozienne, maîtrisée et capable de tout, elle produit un décalage narratif, et ose le changement de point de vue, du narrateur au personnage, credo échenozien par excellence. Ainsi, la phrase est potentiellement descriptive, objective, subjective, et raconte, dans un même élan, la carlingue d'un zinc ou les pensées du héros et, pourquoi pas, apostrophe le lecteur.

ECHENOZ NE SE SERT PAS DES POINTS DE SUSPENSION, CECI POUR SIGNIFIER QUE RIEN N'EST LAISSÉ AU HASARD

Se jouer des degrés de narration

Deux exemples extraits de *Vie de Gérard Fulmard,* chapitre 15. L'avocate Dorothée Lopez vient d'être victime d'un malaise ; point de vue du narrateur qui appuie où ça fait mal. *« Mais pas du tout : Lopez est bien plus émotive qu'elle n'en a l'air, plus fragile plus rêveuse, elle envie ces nuages de ne pas être sensibles au vertige, quoique après tout qu'est-ce que j'en sais. »* La phrase, d'apparence objective, débute pourtant par une remarque à un interlocuteur imaginaire, et se termine, après la virgule, par une note dont on ne sait si elle émane de Dorothée Lopez ou du narrateur alias Jean Echenoz. L'ambiguïté prend le lecteur à témoin ; principe fondateur du style. Ici, le passage suit une courte bio de Dorothée Lopez que suivait la montée de cette dernière dans un taxi : *« Fin provisoire de cette vie brève qui nous aura pris une demi-heure en ménageant des pauses, soit le temps nécessaire à parcourir les dix-huit kilomètres séparant la tour Nelson du golf de Rueil-Malmaison, à l'entrée duquel le taxi dépose Dorothée Lopez. »*

Mise en abyme, présence de l'auteur, péripétie objective. Echenoz joue et se joue des degrés de narration. Trois en un. L'air de rien et fait de style pour tous. Pas de dessin nécessaire. Point final. **E.L**

SDP

2001
JÉRÔME LINDON (RÉCIT)

2002
AU PIANO

2006
RAVEL

SES PAIRS NOUS EN PARLENT

Six écrivains, venant chacun d'horizons très différents, évoquent la manière dont ils ont découvert l'auteur et son œuvre. Et nous expliquent le lien qui les unit à cette dernière. Promenade en Echenozie.

MATHIEU MENEGAUX

« J'ai découvert Jean Echenoz avec *Je m'en vais,* lorsque j'avais 40 ans. Je n'avais jamais publié, et ce fut un déclic notamment grâce à cette scène où le personnage raconte qu'il se rase toujours de la même façon, avant de choisir entre deux chemises. Je faisais exactement pareil ! Ça a fait tilt, je me suis alors dit qu'il faudrait quand même que je me bouge… Echenoz fait un travail sur les noms qui est incroyable. Il fait aussi cette chose exceptionnelle : il est narrateur tout en s'immisçant dans la narration pour donner son avis, et prendre un peu de distance, et ce, avec beaucoup d'humour. Son écriture n'est pas compliquée. Sa langue est tout à fait accessible, on ne peut pas la qualifier de poétique. Elle est bien ancrée dans le réel, elle décrit une bagnole ou un appartement de façon précise, mais elle transporte aussi. »

Dernier livre paru : *Disparaître* (Grasset, 2020)

JERÔME LEROY

« J'ai commencé par *Je m'en vais,* il y a une quinzaine d'années. J'ai eu envie de le lire après voir appris que Manchette et lui s'appréciaient beaucoup. Or, je suis un manchettien. D'une certaine manière, Echenoz, c'est une littérature de genre. Parodique si l'on veut, mais il a exploré avec brio le roman d'espionnage, d'aventures, et *Envoyée spéciale* est presque un thriller. Pour moi qui prends le roman noir au sérieux, ce genre est un lieu d'expérimentation littéraire et stylistique. Echenoz l'a compris et il le fait. Notamment par un travail sur la distance et la distanciation. À chaque instant, il montre qu'il est en train de raconter une histoire, parfois abracadabrante. Mais, paradoxalement, cette distanciation fait qu'on est aussitôt pris, accroché. C'est sa force. Le même phénomène se produit chez Manchette. Ils ne cherchent pas à nous embarquer par l'histoire elle-même, mais grâce au style. »

Dernier livre paru : *Nager vers la Norvège* (La Table ronde, 2019)

VÉRONIQUE OVALDÉ

« Il est très atypique dans la "production" française. Par son humour, son espèce de désespérance, sa mélancolie. Il n'a jamais renié la fiction. Il est à la fois dans l'imagination, dans la créativité de la langue et, en même temps, il écrit des romans d'aventures, des romans noirs. Il a un attrait pour l'étrange, pour l'incongru, un sens de la fantaisie qui ne s'interdit rien. J'aime particulièrement la nouvelle « Trois sandwiches au Bourget », dans le recueil *Caprice de la reine*. C'est une espèce de déambulation tranquille, en un jour de grisaille, où l'auteur teste tous les sandwiches du Bourget… C'est drôle, généreux, ludique, il ose des pirouettes, le tout avec beaucoup de classe. Echenoz est un écrivain qui propose en permanence un très léger dérèglement. Un dérèglement des sens, des choses, avec sa façon de partir d'un roman noir pour finalement bifurquer ailleurs. Ses textes, bien que très écrits, sont jubilatoires et cela n'enlève rien au plaisir de la lecture. »

Dernier livre paru : *Personne n'a peur des gens qui sourient* (Flammarion, 2019)

J.-F. PAGA – P. NORMAND/LEEMAGE/LA TABLE RONDE – J.-L. BERTINI/FLAMMARION

2008
COURIR

2010
DES ÉCLAIRS

2012
14

JEAN ROLIN

« Ce qui me plaît le plus chez Jean Echenoz, c'est son humour, son côté pince-sans-rire. Par exemple, dans le dernier roman en date, la scène des chaussettes trouées m'a enchanté. Tout le monde a été confronté à ce genre de situation, et il parvient à en rendre compte de façon tellement drôle et singulière ! J'aime chaque livre d'Echenoz, à des degrés divers. Un de ceux que j'apprécie le plus est le recueil *Caprice de la reine*. Notamment la deuxième nouvelle, celle qui donne son titre au livre. Elle consiste en une description d'un paysage, avec une vision panoramique à 360 degrés. On y découvre un troupeau de vaches qui restent parfaitement placides quand elles sont "vues" la première fois, et aussi quand le texte revient sur elles. Echenoz émet l'hypothèse que, au moment où la narration leur a tourné le dos, elles ont peut-être dansé frénétiquement avant de retrouver cette parfaite immobilité dès qu'on les regarde à nouveau. C'est tordant ! Il y a du burlesque, et de l'humour un peu *british*. Et, mine de rien, la littérature française est très économe de choses drôles… »

Dernier livre paru : *Crac* (P.O.L, 2019)

JEAN-BERNARD POUY

« Le grand problème, avec Echenoz, en dehors de savoir comment l'on prononce son patronyme, "Echeno" (à la savoyarde) ou "Echenôse" (à la parigote), est l'impossibilité de se souvenir de toutes les phrases, simples comme l'âme de Flaubert, ciselées comme des statues grotesques de Bomarzo (ce n'est pas loin de Viterbe) (ah, merci) (de rien), tellement évidentes que l'on se demande comment un autre scribouilleur ne les a pas pondues avant lui, ces phrases, concentrés d'observation et tombereaux de jugements muets, exemple : *"… sur un banc, une brochette d'intérimaires ingérait de silencieux yaourts…"* (D'autres, rigolards, auraient précisé que les yoghourts étaient constellés de vrais morceaux de Bulgares dedans…), (d'autres, superfétatoires, auraient précisé que le yaourt avait, en gros, la même texture que la gélatine emplissant leur cerveau d'intérimaires), (d'autres, enfin, auraient précisé la composition mortifère de ces mêmes obligations lactées). Non, Echenonôse écrit "silencieux". Ce qu'il est lui-même. D'un silence tonitruant. Malgré le fracas du monde. Et puis, n'oublions jamais qu'il est l'inventeur (dans *Lac*) d'un drone de l'ordre des diptères, sous-ordre des brachycères, qui s'emplafonne un carreau de plein fouet… »

Dernier livre paru : *Lord Gwynplaine* (coécrit avec Patrick Raynal, Albin Michel, 2018)

H.BAMBERGER – R.FRANKENBERG – F.MANTOVANI/GALLIMARD

DIDIER DAENINCKX

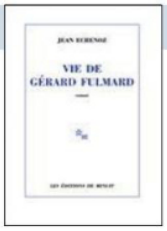
« Ce qui m'a frappé dès ma découverte d'Echenoz – avec *Le Méridien de Greenwich*, lu il y a plus de trente ans – est depuis devenu une évidence : la qualité de son écriture, l'ironie, la distance. Très rapidement, aussi, l'élégance du style. Et la sensation d'être en terrain de connaissance. On sent tout de suite l'ironie. Ses personnages sont obsédés par la perfection. Ils montent des projets, élaborent des plans, et c'est leur inachèvement qui est absolument passionnant. Il y a un jeu de ping-pong évident entre son *Cherokee* et *Le Petit Bleu de la côte Ouest* de Jean-Patrick Manchette. J'en avais parlé avec lui un soir où nous étions tous deux invités chez des amis écrivains, et il nous avait dit avec une petite pointe d'ironie qu'il avait voulu écrire une "Série Noire" mais que, comme elle était ratée, il l'avait publiée aux éditions de Minuit [rires]. Lorsque j'ai une panne passagère, je prends un livre d'Echenoz, je lis vingt pages. L'étrangeté et l'extrême noblesse de ses phrases me revigorent, cette façon de ne pas mettre les mots à la place qu'ils devraient avoir. C'est assez curieux, ce désordre qui crée son propre espace… »

À paraître : *Municipales. Banlieue naufragée* (Gallimard/Tracts, en librairie le 13 février)

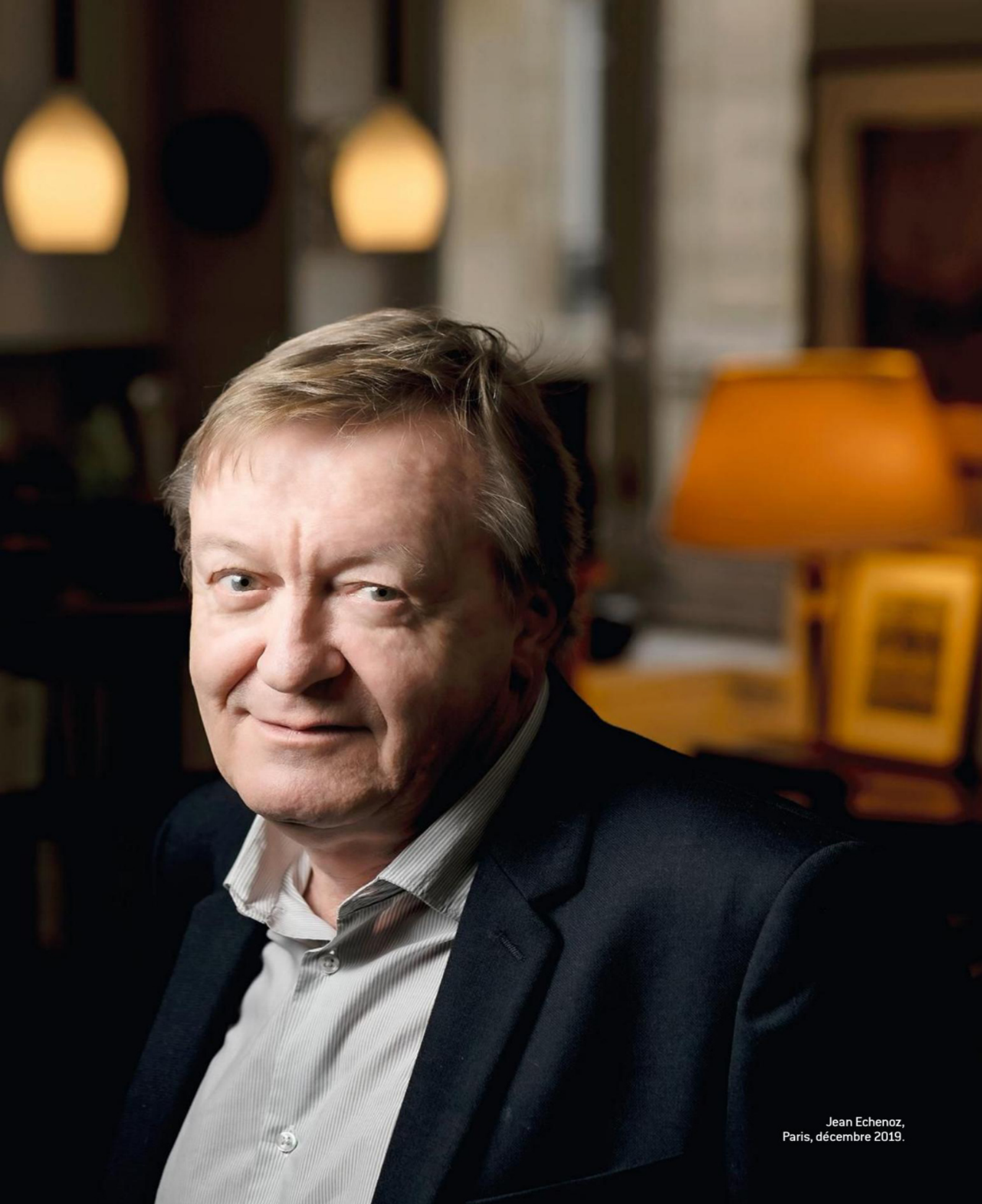
Propos recueillis par Hubert Artus

2014
CAPRICE DE LA REINE (NOUVELLES)

2016
ENVOYÉE SPÉCIALE



2020
VIE DE GÉRARD FULMARD



Jean Echenoz,
Paris, décembre 2019.

LE GRAND ENTRETIEN
de Claire Chazal

Jean Echenoz

LE LIVRE. Il parle d'une voix très douce, un peu sourde même, et hésitante. Presque « modianesque ». Ses descriptions des quartiers de Paris ont quelque chose à voir, d'ailleurs, avec l'univers de l'auteur de *La Place de l'étoile*. Jean Echenoz a justement choisi pour cadre de son nouveau roman, *Vie de Gérard Fulmard,* l'une des artères les plus improbables du 16e arrondissement : la rue Erlanger. Et, comme chaque fois, il l'a longuement explorée avant d'écrire. C'est là qu'habite son héros, ou plutôt son antihéros, personnage désœuvré et dérisoire, qui va se trouver embarqué, malgré lui, dans d'étranges et médiocres complots politiques. Il y a du mystère, du suspense, de l'ironie aussi, et le charme infini de l'écriture de Jean Echenoz. Ciselée, précise, documentée, mais avec une once de moquerie et de décalage, d'humour mêlé au tragique, qui attache le lecteur. Prix Médicis en 1983 pour *Cherokee*, Prix Goncourt en 1999 pour *Je m'en vais*, Echenoz nous a souvent emmenés loin dans ses récits : en Micronésie, dans l'Arctique, ou en Corée du Nord. Outre ces livres « géographiques », il a exploré avec bonheur différents genres – des romans d'aventures ou d'espionnage mais aussi, bien sûr, les fictions biographiques, dans lesquelles il excelle à nous raconter, à sa manière, Maurice Ravel ou le coureur de fond Emil Zátopek… On y découvre toujours des merveilles. Chez Jean Echenoz, les sentiments affleurent, ils sont décrits avec profondeur mais la désillusion l'emporte souvent, comme dans la vie. Son Gérard Fulmard n'échappe pas à la règle. Il ne lui reste peut-être qu'à s'emparer du grand roman d'amour… ●●●

> Il y a du mystère, du suspense, de l'ironie aussi, et le charme infini de l'écriture

★★★★★
VIE DE GÉRARD FULMARD
PAR **JEAN ECHENOZ,**
240 P., MINUIT, 18,50 €

●●● **Votre roman raconte, comme son titre l'indique, la vie de Gérard Fulmard. Comment vous est venu le nom de « Fulmard », qui sied à merveille à ce détective raté, antihéros un peu fatigué, pas très avenant physiquement, et que l'on retrouve souvent dans vos livres ?**

● **Jean Echenoz**. Le fulmar est un assez bel oiseau marin, d'abord, et j'aime bien donner parfois à mes personnages des noms d'animaux. Roger Vailland le faisait souvent dans ses romans, Jean-Patrick Manchette aussi. Là, j'ai un peu modifié ce nom en lui ajoutant un « d » qui le rend plus commun, un peu moins exotique.

Vous dites souvent que vous vous inspirez de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert pour vos personnages. Est-ce le cas pour Gérard Fulmard ?

● **J.E.** Non, je n'y ai pas pensé, même s'il pourrait présenter à la rigueur une certaine naïveté propre à celle des personnages de Flaubert, mais cela s'arrête là. Disons que Gérard Fulmard est un garçon qui n'a pas tous les atouts de son côté. Sa vie est au départ assez ingrate, il se trouve en difficulté sur pas mal de plans. Il cherche à s'en sortir après plusieurs expériences professionnelles plutôt ratées et il va se retrouver pris dans une sorte de drame qui le dépasse, une histoire de pouvoir et de passion très étrangère à son existence ordinaire.

Avec lui, on va parcourir un certain nombre de quartiers de Paris. Et notamment la rue Erlanger, dans le 16e arrondissement. Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce lieu ?

● **J.E.** Au départ de mes romans, il y a souvent deux ou trois idées qui m'intéressent sans qu'il y ait grand-chose à voir entre elles, et qui finissent par s'entrelacer. Cela peut être une idée de lieu, de profession, d'intrigue ou d'ambiance. Là, il y avait cette rue où je ne m'étais jamais rendu. Je ne sais plus vraiment pourquoi elle m'attirait. Ce devait être son nom, le quartier d'Auteuil où elle se trouve, les faits divers assez tragiques qui s'y sont déroulés, peut-être sa banalité même. J'y suis donc allé plusieurs fois, j'y ai passé pas mal de temps. J'ai photographié les immeubles, rencontré des gens qui y avaient habité ou qui la connaissaient, consulté des archives, des plans de l'époque de son percement, cherché l'origine de son nom, les propriétaires des terrains, des choses comme ça. Je ne savais pas du tout ce que j'allais en faire, ni pourquoi, mais il fallait que je m'occupe de cet endroit, peut-être justement parce qu'il est totalement dépourvu de singularité. C'est une rue assez ingrate, sans attrait, qui s'accordait plutôt bien avec le personnage de Fulmard que j'étais en train de construire. Et d'ailleurs, pendant que j'écrivais cette histoire, un autre fait divers dramatique s'est produit dans cette rue, comme si elle les engendrait.

Ces quartiers de Paris d'un autre temps, un peu interlopes, et la tension qui s'en dégage, font penser à ceux décrits par Modiano. En avez-vous conscience ?

● **J.E.** Pas vraiment, non. Mais je crois de toute façon que les lieux ont une force romanesque ou dramatique aussi importante que celle des personnages ; ils sont eux-mêmes des personnages. En tout cas, les quartiers ou plutôt les détails de Paris que je convoque dans mes livres, ce peut être parce que je les ai trouvés par hasard et qu'ils ont spontanément créé une idée de situation ou, à l'inverse, après toute une recherche parce qu'ils doivent tenir un rôle précis, déjà établi, et dans ces cas-là je procède un peu comme si je faisais un casting géographique, par éliminations successives. Pour cette *Vie de Gérard Fulmard*, c'est à la fois le fruit du hasard et d'une enquête qui m'a pris beaucoup de temps. Je ne connaissais pas très bien jusque-là cette partie du 16e arrondissement, mais j'avais le sentiment que je pourrais m'en servir, je suis donc allé y chercher des idées.

La géographie occupe une place importante dans vos livres. Vous nous avez fait voyager en Micronésie dans *Le Méridien de Greenwich* ou encore en Arctique dans *Je m'en vais*. Ici, à part une incursion dans le Sulawezi, une petite île méconnue de l'archipel indonésien, on ne s'éloigne pas de Paris…

● **J.E.** Comme l'argument du livre était fondé sur un arrière-plan un peu tragique, l'idée d'unité de lieu était nécessaire, je ne pouvais pas trop m'éloigner de Paris. Le récit se déroule en différents points de la ville qui sont autant de décors permettant de définir les personnages, autant d'éléments pour suivre l'évolution de Fulmard, qui est une espèce d'innocent pris dans des événements dramatiques.

Gérard se retrouve mêlé presque malgré lui à des tractations politiques et des luttes d'influences. C'est la première fois que vous vous intéressez d'aussi près à la politique dans vos livres, et vous en livrez une image pas très glorieuse…

● **J.E.** Dans la mesure où je tenais à cette forme de petite tragédie, cela supposait d'y intégrer des histoires de passion et de pouvoir. Et qui dit pouvoir dit plus ou moins forcément politique. J'en suis donc venu à imaginer une toute petite formation politique, assez endogame et refermée sur elle-même, qui peut paraître en effet assez cynique et étriquée. Mais alors qu'en général je me documente beaucoup sur les thèmes

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1947

Naissance à Orange de ce fils d'un psychiatre et d'une spécialiste de la gravure. Après une jeunesse passée entre l'Aveyron et les Alpes-de-Haute-Provence, il suit des études de sociologie à Aix, puis monte à Paris, où il fréquente l'École pratique des hautes études. C'est en 1979 qu'il publie son premier roman, *Le Méridien de Greenwich*.

1999

Réussissant au fil des ans à étendre son lectorat (avec des romans comme *Les Grandes Blondes* ou *Un an*) et à multiplier les distinctions (citons le Médicis en 1983 pour *Cherokee*), Jean Echenoz reçoit le prix Goncourt pour *Je m'en vais* qui, pour l'anecdote, aura été décerné plusieurs jours avant l'annonce officielle prévue.

2006

L'écrivain se lance dans une étonnante trilogie biographique – un « cycle des vies imaginaires », autour de quelques personnalités –, qui s'ouvre avec *Ravel*, évocation décalée du fameux compositeur français. Suivront *Courir*, sur l'athlète Emil Zátopek, et *Des Éclairs*, qui revient sur le parcours du scientifique Nikola Tesla.

Dans son ouvrage *Ici ou Ailleurs* paru en 2019 aux éditions de l'Association et préfacé par Jean Echenoz, l'auteur de bande dessinée Guy Delisle propose une promenade au gré des rues citées dans l'œuvre du Prix Goncourt.

que j'utilise, je n'ai fait aucune recherche pour inventer ce petit parti. Je ne pense d'ailleurs pas qu'il ait son équivalent dans la vie réelle, et je ne crois pas que cela corresponde tellement à ma vision de la politique en général.

Il y a toujours cet humour sous-jacent, cette cocasserie propre à vos personnages, qui est un peu votre marque de fabrique et qui rappelle certains auteurs anglais, comme William Boyd. Cela vous permet-il de prendre de la distance par rapport aux drames que vous racontez ?

• **J.E.** Il m'est difficile de raconter d'histoire sans prendre toujours un peu de recul. Cela me donne une certaine liberté, mais ces reculs sont à géométrie variable. Je peux, par exemple, donner ou faire semblant de donner mon avis sur ce qui se passe, convoquer celui d'un témoin, me permettre des apartés possibles. Mais c'est un peu comme si je filmais des choses et que je pouvais m'autoriser tous les mouvements de caméra dont j'ai envie. Quant à ces effets de distance, cela remonte peut-être à mes premières lectures, par exemple aux romans de Charles Dickens qui m'ont beaucoup impressionné dans ma jeunesse, notamment *Les Grandes Espérances*. Même si beaucoup de livres de Dickens sont censés exposer des drames, comme *Oliver Twist* ou *David Copperfield,* on trouve chez lui un humour permanent dans sa façon de chosifier les personnages et d'humaniser les objets. Il y a toujours des personnages un peu décalés, y compris dans ses livres les plus tragiques, des effets comiques à l'intérieur même de l'émotion. Ce sont peut-être ces effets de distance ou de drôlerie, ou de dérision, qui m'ont marqué.

> Les lieux ont une force romanesque aussi importante que celle des personnages

***Vie de Gérard Fulmard,* avec ses multiples rebondissements, est clairement un livre à suspense. Vous avez d'ailleurs exploré beaucoup de genres différents, passant du roman d'aventures ou d'espionnage à des biographies romancées de personnages historiques… À quand un roman d'amour signé Jean Echenoz ?**

• **J.E.** Je crains que ce ne soit pas dans mes projets immédiats. Je pourrais essayer de me lancer dans une histoire d'amour mais je n'aime pas beaucoup décrire les sentiments, les états d'âme, la psychologie en général. Je préfère m'attacher au comportement des personnages, à leur rapport matériel au monde. C'est à partir de cela que l'on peut déduire, si l'on y tient, quelque chose de leur vie intérieure sur laquelle je n'ai jamais très envie de m'épancher. J'aime mieux partir de choses très concrètes et c'est pour cela que la préparation d'un roman suppose d'abord un temps de recherche, de collecte d'informations qui m'importe beaucoup, même sur des points de détail. Cette période de documentation peut être un peu vertigineuse parce qu'on découvre et qu'on apprend des choses qui parfois vous éloignent du projet initial, cela pourrait aussi ne pas s'arrêter, il faut savoir y mettre un terme. Il y a toujours cette espèce de double mouvement qui est d'un côté la recherche de sources de tout ordre, aussi bien bibliographique que pictural ou cinématographique, sonore, etc., qui alimentent votre histoire en même temps que, de l'autre côté, vous la construisez.

Vous évoquiez précédemment le point de départ de vos romans, qui s'élaborent à partir de deux ou trois idées qui vous viennent en même temps. Est-ce systématiquement le cas ?

• **J.E.** Oui, la plupart du temps. Je peux partir d'une image, d'une activité, ou tout simplement d'une trame. Pour *Vie de Gérard Fulmard,* j'avais donc cette idée de calquer le récit sur le modèle d'une tragédie classique en la pervertissant un peu, puis celle de ce personnage plus ou moins ingénu qu'est Gérard Fulmard, puis enfin, comme je vous l'ai dit, cette petite artère sise dans un coin du 16e arrondissement. Je n'avais pas de plan très contraignant, mais je savais à peu près ce qui allait se passer. Il me serait difficile de commencer quelque chose sans avoir une direction, une sorte de fil assez strict pour maintenir le récit et en même temps assez souple pour me permettre d'improviser au cours de l'histoire, dans le mouvement.

Muni de ces idées-là, comment se passe ensuite le travail d'écriture ? Est-ce un plaisir, une discipline ?

• **J.E.** Je suppose que c'est un plaisir, évidemment, sinon je n'y passerais pas ma vie même si c'est quelquefois difficile. Et, pour autant que je sache, tous les travaux sont difficiles. ●●●

G. DELISLE/L'ASSOCIATION

IL NOUS A DIT DANS *LIRE*, LORS D'UN ENTRETIEN PARU EN OCTOBRE 2012

■ « Le côté "petite musique" d'un texte, comme on dit, me paraît complètement idiot. Cela dit, même s'il s'agit vraiment de domaines bien distincts, je crois que quelqu'un comme Thelonious Monk m'a appris des choses sur l'écriture, la manière d'envisager les phrases, les dissonances contrôlées, les coupures, les ruptures, encore une fois le suspense, etc. »

■ « Comme j'ai eu une période dans ma vie où je ne faisais pas grand-chose, j'allais beaucoup au cinéma. Rétrospectivement, j'ai le sentiment d'avoir appris, de manière inconsciente, beaucoup de choses sur le roman en regardant des films. Un peu comme le jazz, le cinéma m'a donné des outils pour écrire. »

■ « J'aime bien échanger avec les traducteurs – il se trouve que j'en connais certains, maintenant. Je m'étonne toujours de les voir s'arracher les cheveux sur des passages qui me semblaient d'une simplicité absolue et qui, selon les règles d'une langue étrangère, deviennent un véritable casse-tête. »

■ « Je n'ai pas le souvenir de m'être beaucoup mis en colère à cause des critiques. Il m'est bien arrivé de me faire esquinter, bien sûr, et dans ces moments-là on ne bondit pas de joie. »

●●● En tout cas, je ne le vois pas comme une discipline. Cela peut en avoir l'air dans la mesure où je travaille assez régulièrement, tous les matins, mais ce n'est pas une activité que je m'impose, disons que c'est elle qui s'impose et ça ne pourrait pas se passer autrement.

Votre écriture a une mécanique très particulière, à la fois ciselée et circulaire. Existe-t-il un « style Jean Echenoz » ? Comment le définiriez-vous ?

● **J.E.** Je suis le dernier à pouvoir parler d'un style qui me serait propre. Disons que j'essaie de mettre au point une forme efficace. Je suis sans doute préoccupé par l'enchaînement des phrases, par leur économie, leur rythme et leur son, leur capacité de déclencher des images ou des atmosphères. Et même si j'ai toujours envie d'innover d'un livre à l'autre, d'aller chercher de nouveaux secteurs aussi bien géographiques que, disons, formels, je sais bien qu'on n'échappe pas à sa façon d'écrire. J'ai beau essayer de voyager le plus possible dans la succession des romans, je reste en même temps dans mon territoire. Que je le veuille ou non.

Vos livres sont souvent écrits comme des scénarios. On a notamment pu le constater en découvrant le plan assez impressionnant du roman *Cherokee* lors d'une exposition à la BPI qui vous était consacrée en 2017. Procédez-vous toujours de la même manière ?

● **J.E.** Non, je ne travaille plus comme ça depuis longtemps. Je faisais cela au début, pour mes deux ou trois premiers livres, pour m'y retrouver avec un système de fiches. J'attribuais une couleur à chaque lieu, à chaque personnage, puis quand j'étalais toutes mes fiches je vérifiais si ça s'équilibrait, s'il y avait trop de rouge, pas assez de vert, etc. Mais je n'en ai plus besoin.

Vous avez reçu le prix Marguerite Yourcenar en 2018 pour l'ensemble de votre œuvre, tout comme Pierre Michon dont on peut dire que vous partagez le même univers, avec aussi Pierre Bergounioux, ou encore Christian Bobin. Avez-vous le sentiment d'appartenir à cette famille d'auteurs ?

● **J.E.** Je ne suis pas sûr qu'il existe des « familles d'auteurs », j'ai plutôt le sentiment d'une sorte de constellation de projets singuliers entre lesquels peuvent s'établir des passerelles, mais je suis un peu rétif à l'idée de groupe. Cela dit, j'ai beaucoup lu Pierre Michon, qui est un ami proche et dont j'admire évidemment le travail. Mais je vois bien que nous faisons des choses très différentes, même si nos « territoires » d'écriture ne sont pas toujours si éloignés.

À quand remonte votre envie d'écrire ? Avez-vous toujours voulu devenir romancier ?

● **J.E.** Je crois bien que cela remonte à l'enfance. Cela m'a toujours paru être la seule chose à faire. Cette envie doit venir de mon amour immodéré de la lecture, que j'ai développé très tôt, et sans doute aussi d'une manière d'héritage puisque j'ai grandi dans une famille de lecteurs. Il y avait beaucoup de livres à la maison, j'ai dû vouloir très vite écrire à mon tour. Une envie de raconter des histoires, de mettre au point des petits systèmes avec des phrases, d'étudier le rapport entre elles, de les organiser, créer des personnages et mettre en scène des lieux. Puis a dû venir l'idée d'être lu, de n'écrire pas seulement pour soi mais pour un lecteur éventuel, qui est une espèce de double imaginaire de soi. Je crois que j'aimais aussi, et que j'aime toujours, l'acte physique de l'écriture, tracer des mots comme on trace un dessin.

Qu'est-ce qui vous a poussé à envoyer votre premier manuscrit ?

● **J.E.** C'est surtout ce qui m'a poussé à écrire mon premier roman qui m'intrigue quand j'y repense. Finalement assez tard, à une trentaine d'années, j'ai dû prendre cette décision que je différais depuis très longtemps en écrivant toute sorte de textes pas du tout faits pour être publiés, comme des pages d'écriture sans destinataire. C'était un peu n'importe quoi, ces textes : des tentatives, des exercices que je devais accomplir sans avoir conscience que ç'en était. Puis est venu le moment de s'y mettre, de rompre avec la procrastination. Je m'y suis mis. Envoyer le manuscrit faisait partie de ce mouvement.

Vous êtes resté fidèle aux Éditions de Minuit depuis la publication de votre premier roman, en 1979. Quel rapport entretenez-vous avec l'éditeur ? Intervient-il beaucoup sur vos manuscrits ?

● **J.E.** L'éditeur est un interlocuteur. Comme il est en général mon premier lecteur, il est d'une certaine manière le premier écran sur lequel le film est projeté, en même temps que le premier spectateur dans la salle. La plupart du temps, il me semble que nos échanges portent moins sur le livre lui-même, quand il le reçoit, que sur des points de détail, très précieux dans la mise au point du manuscrit. Avant ce moment-là, nous pouvons discuter de tout autre chose. Quand je suis sur un projet, je ne parle pas de ce que je fais.

Votre second manuscrit a pourtant été refusé par le directeur historique de Minuit, Jérôme Lindon, décédé en 2001 et auquel vous avez d'ailleurs consacré un livre. Cela ne vous a-t-il pas découragé à poursuivre ?

● **J.E.** Jérôme Lindon intervenait très peu dans mon travail. Il acceptait le livre tel qu'il était. Il pouvait émettre des suggestions, mais ce n'était jamais sous forme d'exigences et il en va de même avec Irène Lindon, sa fille. Quant à ce manuscrit refusé, je pense qu'il avait eu tout à fait raison. J'étais sans doute tombé dans l'un des pièges classiques du deuxième livre : en produire un pour être publié plutôt que pour l'avoir écrit. Le refus de Lindon m'avait plutôt fait reconsidérer les choses. C'était donc utile, et pas spécialement décourageant.

Vous avez reçu de nombreux prix, dont les plus prestigieux. Qu'est-ce que cela a changé pour vous ? Ces distinctions vous ont-elles permis d'être reconnu en tant qu'écrivain ?

● **J.E.** Je trouve toujours cette dénomination d'« écrivain » un peu drapée, un peu statuaire. Je ne l'utilise jamais quand on me demande ce que je fais, il me semble que ce sont plutôt les autres qui peuvent vous définir ainsi. Je préfère le terme de romancier qui est plus concret, plus technique d'une certaine manière. Quant aux prix, c'est évidemment une reconnaissance très plaisante, mais je ne crois pas qu'ils aient changé grand-chose pour moi. Sauf sur le plan matériel : le prix Goncourt m'a beaucoup simplifié la vie dans un moment où j'étais parfaitement fauché.

D'autant qu'il est de plus en plus difficile de vivre de sa plume…

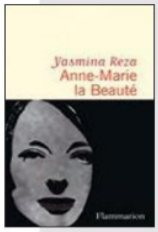
● **J.E.** C'est une chance étonnante, j'en suis tout à fait conscient.

Et c'est une chance pour nous de vous lire. Après Zàtopek et Ravel, à quand un nouveau roman sur un personnage historique ?

● **J.E.** Alors il faudrait savoir ce que vous voulez : un personnage historique ou un roman d'amour ?

Propos recueillis par C.C.
Photos : Éric Garault pour *Lire*

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL



BAISSER DE RIDEAU

Reza ne désarme pas. Après le prix Renaudot obtenu en 2016 pour *Babylone*, la voilà qui dépeint le portrait d'une jeune fille un peu obscure, qui a cru un temps en son étoile. *Anne-Marie la Beauté* raconte l'histoire d'une actrice ratée qui, à la mort de son amie de scène, Giselle Fayolle, se remémore ses débuts. Son enfance dans le Nord, les premières auditions au théâtre de Clichy. Avec elle, on parcourt le Paris modianesque des années 1960. Anne-Marie s'est toujours faite à l'idée que l'ennemi fait partie de l'amour. Aujourd'hui, elle est veuve, a une prothèse à la place du genou, et se débrouille avec sa solitude. Le livre est dédié à André Marcon, comédien profond, qui portera le texte au théâtre de la Colline en mars prochain. L'auteure a toujours eu un regard acide et sarcastique sur ses contemporains. Mais chez Yasmina Reza, derrière le rire grinçant et le désenchantement percent souvent les sentiments et l'émotion. Notamment quand elle écrit sur ses origines, son père iranien, sa mère violoniste juive venue de Hongrie, dans *Hammerklavier*, par exemple. Le charme slave, le regard qui se trouble, Yasmina Reza a fini par accepter que ses pièces, *Conversation après un enterrement* en 1987, *Art* en 1994, ou *Bella Figura*, la dernière en date, soient plus appréciées à l'étranger qu'en France. Véritable auteure dramatique, son œuvre est traduite en trente-cinq langues et jouée par les troupes les plus exigeantes en Allemagne ou en Angleterre. Mais jamais encore à la Comédie-Française. Mépris pour le succès qui fut colossal pour *Art* et que l'on reprend encore aujourd'hui ? **C.C.**

★★★★☆ *Anne-Marie la Beauté* par **Yasmina Reza,** 96 p., Flammarion, 12 €

OFFRE RESERVÉE À NOS LECTEURS

10,90 € seulement

(frais de port offerts)

HORS-SÉRIE

1001 EXPRESSIONS PRÉFÉRÉES DES FRANÇAIS

Avec ce hors-série exceptionnel de 212 pages, prenez du plaisir à passer du coq à l'âne, et à remettre les pendules à l'heure sur les origines de ces 1001 expressions !

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE LANGUE FRANÇAISE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à LIRE - Service abonnements - 4 rue de Mouchy 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre exceptionnelle : **Le numéro hors-série « 1001 expressions préférées des français » pour 10,90 € seulement,** frais de port compris.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement de 7,90 € par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|_|_|_|_|

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/03/2020 et dans la limite des stocks disponibles.Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier à LIRE. Les informations requises sont nécessaires à LIRE pour vous expédier votre commande. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐.

HSEXP

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 600 000 € - 18 RUE DU FAUBOURG DU TEMPLE, 75011 PARIS

CAHIER CRITIQUE

54

VANESSA SPRINGORA
DANS LES BRAS D'UN OGRE

57

L'IMAGE PATERNELLE SELON
RÉGIS JAUFFRET

72

LES PARIAS MAGNIFIQUES D'
ELIF SHAFAK

84

LE CHOC
MAUTHAUSEN

J.F PAGA/GRASSET – A. DI CROLLALANZA – LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE/FLAMMARION – AKG IMAGES/SPUTNIK

La parole délibérée

Dans *Le Consentement*, l'éditrice Vanessa Springora relate sa relation dévoyée avec le dandy-pédophile Gabriel Matzneff lorsqu'elle était jeune adolescente, à la fin des années 1980. Un récit aussi lucide qu'exhibitionniste qui a eu, en ce début d'année, un retentissement sans précédent dans le milieu littéraire français. Preuve, s'il en est, que les temps ont enfin changé.

par Virginie Girod

C'est l'histoire d'une jeune adolescente dont qualifier le père d'absent serait un euphémisme. C'est l'histoire d'une jolie Parisienne dont la mère immature est une féministe soixante-huitarde. C'est l'histoire d'une fille précoce sur les plans intellectuel et sensuel qui, en manque d'amour, trouve refuge dans les bras d'un *« ogre »*.

L'intrigue est si anodine qu'elle ressemble à celle d'un mauvais roman, et pourtant tout est vrai dans ce récit entre le journal intime et le témoignage. À l'ère post #MeToo, alors que le Tout-Paris se repaît de la parole des victimes comme les ouailles des homélies, Vanessa Springora couche sur le papier ses souvenirs d'adolescente dans le milieu de l'édition des années 1980. Entre 13 et 16 ans, elle tombe dans le piège du plus retors des pédophiles notoires de la capitale : l'écrivain Gabriel Matzneff, auteur des *Moins de seize ans*. La gamine, esseulée dans une intelligentsia bohème amorale, succombe au premier regard de ce mondain chauve *« comme un bonze »*. L'amoureux des nymphettes a flairé en elle la proie idéale. Vanessa est tellement en manque d'amour et d'attention qu'elle offrira volontiers son corps contre une illusion de tendresse à qui voudra lui faire croire à l'amour. Le prédateur-séducteur referme ses griffes sur elle après l'avoir croisée lors d'un dîner où elle accompagnait sa mère. Ainsi, à 14 ans, l'adolescente est réduite de son plein gré à l'état d'objet sexuel d'un pervers narcissique doublé d'un dangereux pédophile… Leur grand amour n'est pas discret et personne ne réagit. Après une crise de jalousie pour ne pas avoir été la favorite choisie par Matzneff, la mère permissive laisse sa fille s'épanouir dans cette idylle illégale. Selon elle, Vanessa est assez mûre pour prendre ses propres décisions. Voilà comment déformer jusqu'à la nausée le slogan libérateur de Mai-68 « Jouir sans entrave » et dont la génitrice avait elle-même profité.

Personne, dans la petite bulle germanopratine, n'expliquera à l'adolescente qu'on ne découvre pas l'amour et le sexe avec un homme de 50 ans qui sodomise des petits garçons à Manille pendant ses vacances. Pour un groupe d'irréductibles soixante-huitards, à l'heure où The Cure triomphe sur scène, il est toujours interdit d'interdire. Beaucoup de philosophes et de politiques avaient en effet signé, quelques années plus tôt, une tribune pro-pédophiles rédigée par le subversif Matzneff ! Eh oui, c'était une autre époque, décrite lucidement par Vanessa Springora où une élite en déliquescence portait aux nues les corps juvéniles et érotiques d'Eva Ionesco et des petits modèles peinturlurés comme de bonnes gagneuses de David Hamilton. Les temps ont changé, et c'est heureux. Avec du recul, l'adolescente, convaincue d'avoir aimé son initiateur, réalise qu'elle a été une victime. Pendant plus d'un an, elle a été sous l'emprise de ce vampire qui, en absorbant l'essence vitale de sa muse, a nourri son œuvre. Étonnamment, l'auteure trouve le moyen de se sortir seule de cette emprise lorsqu'elle comprend qu'elle n'est pas l'unique dans les yeux de G. S'ensuit une vie de jeune adulte chaotique où Vanessa doit apprendre à se respecter et à devenir un sujet désirant et non un objet désiré.

> L'époque où une élite en déliquescence portait aux nues les corps juvéniles et érotiques

★★★☆☆
LE CONSENTEMENT PAR **VANESSA SPRINGORA,** 216 P., GRASSET, 18 €

Toujours sous la coupe de son ancien amant

Le livre est écrit comme un exorcisme ou comme une vengeance. Sa lecture est néanmoins dérangeante. Il apparaît que le lien entre V. et G. n'est pas rompu. L'écriture les lie comme du temps où il l'aidait à rédiger ses rédactions de collégienne. Gabriel a utilisé dans plusieurs de ses livres le nom, l'image et les souvenirs de Vanessa, au demeurant de simples publications de ses journaux intimes. Vanessa utilise à son tour ses souvenirs avec le mentor, imitant ainsi son style factuel et l'indigence de sa création. N'est-ce pas là le signe qu'elle est toujours sous la coupe de son ancien amant pour devenir, trente ans plus tard, son imitatrice ? L'un et l'autre n'ont d'autres sources d'inspiration que leur ●●●

J.F PAGA/GRASSET

Image tirée du film *Bilits* de David Hamilton

Nul doute que le vieux plumitif préfère mourir dans l'opprobre que dans l'indifférence !

●●● intimité… en partie commune. Ainsi Springora écrit-elle : *« Les écrivains sont des gens qui ne gagnent pas toujours à être connus. On aurait tort de croire qu'ils sont comme tout le monde. Ils sont bien pires. Ce sont des vampires. »* La voilà devenue goule dans l'ombre de Dracula, cet homme qu'elle décrit avec une précision chirurgicale. Celui-ci a toujours cherché à la recontacter depuis leur rupture à la fin des années 1980. Paradoxalement, *Le Consentement* est le plus bel hommage qu'elle pouvait rendre au pédophile qui, par son bagout, a toujours échappé à la justice en dépit de quelques lettres anonymes dénonçant ses amours enfantines à la brigade des mœurs. Matzneff, que la France avait oublié, s'est retrouvé à caracoler à nouveau en tête des ventes avant de voir ses titres retirés par les éditeurs. Nul doute que le vieux plumitif préfère mourir dans l'opprobre que dans l'indifférence !

Le Consentement assouvira pleinement les pulsions scopiques de lecteurs en quête d'histoires sordides à Saint-Germain-des-Prés, où les nobles idées de la révolution sexuelle furent dévoyées. Pour ceux qui aiment la littérature, mieux vaut relire *Lolita* de Nabokov. D'ailleurs, Vanessa Springora adore ce roman : *« Quelle chance pour Lolita d'obtenir au moins* […] *la reconnaissance sans ambiguïté de la culpabilité de son beau-père, par la voix même de celui qui lui a dérobé sa jeunesse. »* Si la perverse idylle de V. et de G. pouvait démontrer à l'opinion publique que nous devons maintenant tous agir concrètement lorsque l'on a connaissance de faits pédophiles dans notre entourage, au moins ce livre aura-t-il été utile.

V.G.

LE SANG DES AUTRES

Avec cette plongée au cœur de la société victorienne, l'Irlandais Joseph O'connor renoue avec le roman historique dans une fiction librement inspirée de la relation entre Bram Stoker, le créateur de Dracula, et l'acteur Henry Irving.

★★★★☆

LE BAL DES OMBRES (*SHADOWPLAY*) PAR **JOSEPH O'CONNOR**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR CARINE CHICHEREAU, 550 P., RIVAGES, 23 €

La littérature est décidément une affaire de vampirisme, de manipulation et de liaisons dangereuses – celles des individus, mais aussi celles de la réalité et de la fiction. D'ailleurs, *« la vie sans imagination serait un enfer sans fin »*. Tel est le programme de l'emballant *Bal des ombres* de Joseph O'Connor, récemment salué par le prix du roman de l'année aux Irish Book Awards. Lassé du Dublin des années 1870, un jeune homme passionné de théâtre, chroniqueur à ses heures, se voit proposer une offre difficilement déclinable. Bram Stoker – puisque c'est de lui qu'il s'agit – accepte en effet, malgré les réticences de son épouse Flo, de devenir *« secrétaire »* (enfin, un peu plus…) du vieux théâtre Lyceum, récemment repris par un acteur vedette de l'Angleterre victorienne, Sir Henry Irving. Le célèbre comédien est fantasque, fascinant, séducteur, et une relation très ambiguë, complexe, lie les deux amoureux des planches. Surgira alors une diva du théâtre britannique, Ellen Terry, dont la voix sera enregistrée, des années plus tard sur des cylindres phonographiques, et qui reviendra librement sur cette époque et ses mystères… Juxtaposant les formes littéraires (récit, coupures de presse, lettres, etc.) et jouant avec la chronologie, O'Connor dépeint magistralement la société victorienne et les coulisses du spectacle. On croise à l'occasion Oscar Wilde, Walt Whitman ou Jack l'éventreur, mais surtout un autre monstre sacré de la culture britannique auquel l'auteur fait naturellement référence : Dracula. Outre des clins d'œil dans les décors et les personnages (un certain Jonathan Harker, la servante Mina…), c'est surtout le personnage d'Irving qui devient ici le modèle et la source du futur vampire fictionnel. *Le Bal des ombres* prend alors toute son ampleur et sa dimension ludique. Le vertige est ainsi celui du double démultiplié. *« Tout le monde a son mister Hyde, une autre version de soi-même. Une direction qu'on n'a pas prise, peut-être. Une route dont on ignorait l'existence, ou pour laquelle nous n'avions pas de nom. »*

Baptiste Liger

MEPL/RUE DES ARCHIVES

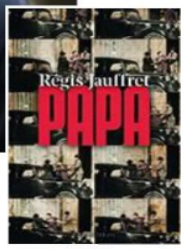
L'insoutenable nécessité du père

L'apparition, inattendue, de son père sur une bande d'actualités datant de l'Occupation bouleverse l'écrivain Régis Jauffret, au point de le pousser à écrire son premier livre réellement autobiographique. *Papa* ou l'histoire sensible de l'enfance revisitée.

★★★★★
PAPA PAR **RÉGIS JAUFFRET,**
208 P., SEUIL, 19 €

Je n'ai jamais oublié la première fois que j'ai rencontré Régis Jauffret. C'était il y a longtemps, à une époque où je dirigeais les pages littéraires d'un hebdomadaire féminin. Le livre *Clémence Picot* m'avait plu par son désespoir tranquille. Jauffret m'était apparu comme le greffier d'un *no future* assumé. Aucune échappatoire en vue.

Jauffret me reliait au Bove de *Mes amis* et au Baudelaire de « La corde », ce bijou d'effrois dans lequel le suicide d'un enfant entraîne quelque chose de plus monstrueux, le commerce familial de la corde et du clou ayant servi à la pendaison. Il y eut chez Jauffret une longue liste de romans où ne transpirait pas l'espoir radieux des lendemains qui chantent : *Univers, univers, Sévère* sur l'affaire Édouard Stern, le banquier trucidé par sa maîtresse, et peut-être surtout ces *Microfictions,* cinq cents fragments d'existences vouées toutes au délitement puis à la destruction. Un état des lieux vertigineux ressassé jusqu'à la nausée, suivi onze années plus tard de ces *Microfictions 2018* tout aussi noircies à l'encre couleur de deuil. Ce qui ne signifie pas tristesse : chez Régis Jauffret, la tragédie et la farce sont deux mots qui vont très bien ensemble. *Papa,* son nouveau roman, ne s'achève-t-il pas par un sonore *« Champagne ! »,* jeté comme un pétillant point final ?



Un roman d'amour filial

Papa ? Ce père, disparu depuis longtemps, ressurgi le 19 septembre 2018 lorsque son fils unique l'aperçoit dans un documentaire télévisuel consacré à la police de Vichy, embarqué menotté par deux gestapistes hors de l'immeuble familial. Le choc cède le pas à l'incompréhension : pourquoi cet homme a-t-il caché toute sa vie à sa famille cet épisode douloureux ? *« Je n'ai pas de réponse, ma mère a 105 ans et n'est plus en état. Ce qui m'impressionne le plus, c'est que l'on dirait moi au même âge. Il n'y a pas de différence, on ne peut pas savoir. Mon père a alors 27 ans, puisque cette bande d'actualités a été tournée en septembre 1943. C'était un document utilisé par le Parti communiste, ce ne pouvait pas être de la reconstitution. »* Ces quelques secondes de résurrection lui donnent envie d'écrire sur cet homme enfermé dans son monde, car sourd et sous tranquillisants toute sa vie. *« Je n'avais jamais pensé écrire un jour sur lui. Il s'est imposé naturellement. C'est en réalité un livre d'amour filial. J'ai toujours été aimé, même si c'était avec les moyens du bord, quasi inexistants. Je n'aime pas la vogue actuelle du roman-confession où l'on déballe des horreurs sur la famille, les ex, les proches sans que ceux-ci aient rien demandé. »*

Je lui récite cette phrase figurant quelque part dans le livre : *« Je n'ai peut-être écrit tout au long de ma vie que ce livre sans fin de tout ce que nous ne nous sommes jamais dit. »* Comme s'il voulait parvenir à le faire ressurgir de sa nuit. *« C'est la première fois que je suis dans la vraie autobiographie. Seul le romanesque peut permettre de faire passer la réalité. L'imagination peut être la meilleure arme contre le mensonge. »* Il dit *« mes enfants »* à un moment en parlant de ses parents. Extraordinaire lapsus. Oui et non. Quelque part, à la fin du texte, figure cet aveu poignant : *« Je te porte en moi depuis plus de six décennies, mon père, mon enfant fragile que la vie a si peu aimé. »* Après avoir redonné vie et amour à ce père, Régis Jauffret se consacre ces jours-ci à une autre ombre masculine aimée. Gustave Flaubert. Champagne !

Fabrice Gaignault

RÉGIS JAUFFRET EN 3 DATES

1955
Naissance à Marseille. Après des études de philosophie à Aix-en-Provence, Régis Jauffret s'installe à Paris et publie son premier roman, *Seule au milieu d'elle,* en 1985. Suivront, entre autres, *Clémence Picot, Univers, univers,* prix Décembre (2003), et *Asiles de fous,* prix Femina (2005).

2007
Microfictions reçoit cette même année le prix France Culture-Télérama et le prix de l'Humour noir. Après la parution de *Sévère,* en 2010, mettant en scène le meurtre par sa maîtresse du banquier Édouard Stern, la famille de ce dernier poursuit l'auteur. Mais retire sa plainte, deux ans plus tard.

2014
Jauffret est attaqué en justice par Dominique Strauss-Kahn pour s'être inspiré de l'affaire du Sofitel de New York dans *La Ballade de Rikers Island.* Condamné pour diffamation, l'auteur se voit dans l'obligation de censurer des passages dans les éditions suivantes.

A. DI CROLLALANZA

LES ÉCRIVAINS DE LIRE:

Diane Ducret

LA DICTATRICE

Le 8 novembre 2023, face à la foule rassemblée sur la Marienplatz de Munich, ses vingt-sept dirigeants entérinent le démantèlement d'une Union européenne minée par les nationalismes, le chauvinisme, la menace d'une guerre avec la Russie et les catastrophes écologiques. Dans ce climat électrique, une fillette meurt piétinée par la foule, en même temps qu'une pierre atteint au visage le président polonais. Cette première pierre scelle le destin d'Aurore Henri, reporter de guerre française, que son geste de résistance transforme bientôt en icône populaire. Persuadée *« que le monde est devenu fou, et que ses dirigeants sont les plus fous de l'asile »,* elle est incarcérée et mûrit son projet politique depuis une cellule qu'elle quitte quelques années après, parée d'une aura nouvelle et de nombreux admirateurs prêts à la suivre. Son ascension peut alors débuter, mais quelle ambition motive véritablement cette jeune femme née de parents inconnus, déterminée à *« provoquer un sursaut qui nous fasse prendre conscience de la violence du moment que nous vivons »* ? Aurore représente-t-elle *« le réveil de l'Occident »* ou l'affirmation de son déclin ? Auteure du best-seller *Femmes de dictateur,* Diane Ducret aborde dans *La Dictatrice,* cette fois sous un jour romanesque, la conquête d'un pouvoir autocratique favorisée par une Europe au bord du chaos, dans un futur proche aussi vraisemblable qu'alarmant. **Laëtitia Favro**

LE LIVRE

LA DICTATRICE. ELLE EST LE RÉVEIL DE L'OCCIDENT
PAR **DIANE DUCRET,**
560 P., 23 €.
COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIE
LE 22 JANVIER.

ROBERTO FRANKENBERG/FLAMMARION

Bio express

2011
Le premier volume de *Femmes de dictateur,* dans lequel Diane Ducret retrace notamment le parcours des épouses et maîtresses de Mussolini, Hitler, Lénine, Staline, Bokassa, Ceaucescu et Mao Zedong, rencontre un franc succès, confirmé en 2012 par un second opus.

2013
Dans *Corpus Equi,* son premier roman, l'auteure revient sur une grave chute de cheval survenue à l'adolescence et sur la longue rééducation qui s'ensuivit. Cette expérience sera également l'objet de sa participation, en 2015, à la conférence annuelle féministe TEDx Women.

2014
Son essai *La Chair interdite* (Albin Michel), très remarqué en France et outre-Atlantique, aborde sans détour le sexe féminin, ses représentations en art comme en politique, ses mystères et les mythes qu'il suscite, à travers les époques et le regard de femmes et d'hommes.

Chapitre 1

Au milieu de la foule hurlante, elle se tient immobile, engoncée dans son anorak.

Guère plus grande que son poing, la pierre, entre ses doigts crispés par la peur autant que par le froid, semble contenir toute sa colère. Le morceau de granit s'échauffe sous la force de ses sentiments contrariés et se hisse au niveau de sa tempe.

Elle se fraye un chemin jusqu'à l'estrade. Toute l'injustice du monde telle qu'elle la ressentait, tous les cris qu'elle avait réprimés, toute la douleur de ceux qui finissent par se taire parce qu'on ne les écoute pas, se concentrent dans le morceau de granit qu'elle lance, dans un geste éperdu, en direction de la scène. Était-ce la volonté de la pierre, ou celle de la main qui la tenait, qui l'avait ainsi projetée ? Inconsciente de sa force, elle fend les airs, comme en suspension.

Longtemps la pierre n'avait connu ni le bruit ni la main de l'homme. Immobile dans sa carrière, concentrée sur elle-même, elle ignorait le temps. Puis, coup après coup, le burin l'avait arrachée à son impassibilité. Le métal résonnait à travers elle, faisant jaillir des éclats, jusqu'à ce qu'enfin elle soit décrochée, saillante, nue, scintillant à l'endroit de la césure originelle.

La main de l'homme était désormais sur elle. Tirée sur des rondins de bois, elle avait quitté sa terre première pour devenir un temple. Des hommes se prosternaient face à elle pour louer les puissances d'en haut, espérant qu'elles leur procurent paix et prospérité. D'autres hommes étaient arrivés, armés de bronze et d'épées. Le feu, les cris. À nouveau la pioche l'avait entaillée, on lui faisait traverser les mers, la voilà la statue représentant un roi chef de guerre. On s'incline devant elle le jour, on crache à ses pieds la nuit tombée. À cheval d'autres hommes surgissent. Le feu, les cris. La tête du roi roule à terre, la voilà la statue d'un poète. On vient à ses pieds se bécoter, se conter fleurette. À nouveau, d'autres hommes fondent sur elle armés de tanks, de balles brûlantes. Le feu, les cris. La figure du poète explose en mille morceaux. Maintenant caillou, la pierre se faufile dans la chaussure d'un homme, entamant sa chair. L'homme secoue son soulier sur le trottoir. Un garçon la ramasse à la nuit tombée, pour la jeter à la fenêtre de son amoureuse, dont il ne veut réveiller le père. Des hommes renversent le régime, et bâtissent une ville nouvelle. La voilà compactée dans le banc trônant au milieu du parc Marienhof de Munich. Les jeunes filles viennent s'y prendre en photo à la sortie du lycée, ne sachant rien de la guerre ni de la misère. Les hommes qui autrefois lui demandaient paix et prospérité viennent désormais la nuit, avinés, uriner à ses pieds. Les saisons avaient passé, la pierre avait fini par retrouver son immobilité première, jusqu'à ce 8 novembre 2023.

À 10 heures du matin, des hommes s'étaient réunis dans le parc pour crier leur mécontentement. La jeune femme à l'anorak prit la parole. « À l'intérieur, ils décident de notre sort, sans nous avoir consultés, tandis que nous sommes là devant eux ! Comment peuvent-ils nous trahir ainsi ? »

Immédiatement, autour d'elle, le silence se fait. Les visages se tournent vers cette voix si sonore qu'elle semble émaner de la bouche d'un géant. Élancée, presque frêle, celle qui prononçait ces mots a l'air distinguée, malgré ses hardes kaki masquant sa féminité. Sa chevelure châtaine est tenue attachée en arrière par un chignon, seule une large mèche blonde se détache sur le dessus. Ses yeux bleus, extraordinairement brillants, semblent affamés de questions, et regardent au-dessus de la foule, comme tournés vers un idéal.

« Et que voudrais-tu faire ? Ils sont tout-puissants », répond un jeune Allemand à l'épaisse moustache impeccablement brossée.

— Ils n'ont de pouvoir que parce que nous le leur donnons ! Nous leur sommes supérieurs en nombre, et en légitimité !

— Tu veux nous faire voter encore et encore ? Plus aucun de nous ne veut voter, cela ne sert plus à rien ! Pour choisir entre la peste et le choléra ? enchérit l'Allemand dont la moustache rousse se hérisse, sous les applaudissements du groupe qui remplit le parc.

— Ne vois-tu pas que nous sommes nos propres élus ? Nous sommes un peuple. Nous sommes une civilisation, nous sommes une famille. Nous ne sommes pas un marché, une économie dont on se débarrasse lorsqu'elle n'est plus avantageuse ! Ces gouvernements n'ont pas su nous nourrir, alors ils tentent de nous diviser. À nous de nous faire entendre ! L'Europe nous a élevés, c'est notre foyer. L'Europe, c'est aimer nos racines, le nationalisme auquel ils veulent nous pousser, c'est détester celles des autres ! Nous serons moins forts si nous nous séparons, et nous nous isolerons dangereusement ! » Soudain galvanisé, un groupe acclame la jeune femme, qui reprend à peine son souffle.

« Sitôt que nous ne serons plus une grande puissance, que penses-tu qu'il se passera ? D'autres s'approprieront nos ressources, puisqu'ils ne nous

Nous ne sommes pas un marché, une économie dont on se débarrasse lorsqu'elle n'est plus avantageuse !

craindront plus. Nous allons devenir la cible des spéculateurs qui s'enrichiront sur nos dettes. Nos alliés d'hier piétineront nos certitudes et nos lois. La brutalité et le fanatisme entreront dans nos maisons. L'armée viendra pacifier les manifestations et tuer les premiers-nés de l'opposition. L'hiver arrivera et nous aurons froid. Je le dis haut et fort, ceux qui à l'intérieur signent autour d'un dîner la fin de l'Union sont des criminels inconscients qui dévorent notre avenir et nous laisseront payer la note ! » Les esprits s'échauffent.

La voici qui monte sur le banc de pierre, se dressant sur la pointe des pieds comme une danseuse. « Tu dis que nous ne pouvons rien ? Mais un seul suffit à faire basculer un pays ! »

Téléphones portables à la main, tous filment la scène.

« C'est pas toi qui paies nos factures ! Ni qui empêches ces putains d'islamistes de s'incruster chez nous ! » gronde un Italien. La moustache rousse lui décroche un coup de poing.

Sautant du banc, elle sépare les deux hommes prêts à se rosser. « Il y a quatre-vingts ans, ici même, nos pays se battaient ! Pour les empêcher de recommencer, nous n'avons rien trouvé de mieux que la démocratie, le libre-échange, le droit à l'autodétermination des peuples. Nous sentons tous le réveil de la haine, dans nos pays. Voulons-nous réellement prendre le risque de lui laisser le champ libre ? Honte à ceux qui veulent mettre fin à plusieurs décennies de paix ! »

L'échauffourée vire au pugilat. Le mouvement de foule renverse le banc, celui-ci se brise dans sa chute. Tandis que tout le monde se bat, un morceau de granit semble scintiller parmi l'amas de pierres inanimées. La fille à l'anorak le ramasse et serre la pierre dans son poing de toutes ses forces. Cela faisait des centaines d'années que personne ne l'avait empoignée avec une telle intensité. Mais qui se soucie de l'avis d'une pierre ? À quoi bon convaincre les hommes de s'entendre quand ils ne veulent que se battre ?

La voici qui monte sur le banc de pierre, se dressant sur la pointe des pieds comme une danseuse. « Tu dis que nous ne pouvons rien ? Mais un seul suffit à faire basculer un pays ! »

Chapitre 2

Le cœur de Munich bat d'un rythme saccadé ce 8 novembre 2023. Depuis 10 heures ce matin, les vingt-sept pays de l'Europe s'entretiennent en session extraordinaire dans le Neues Rathaus, le nouvel hôtel de ville. La foule progresse difficilement sur Marienplatz, plus de cinq mille personnes se tiennent là. Dans cet océan de têtes, des visages tordus par l'incrédulité. « Ils ne sont pas fous quand même, ils n'iront pas jusqu'au bout ! » On ne veut pas y croire. La police contient les vagues d'emportement. Sous la visière de leurs casques, les agents échangent des regards nerveux. Des forces de l'ordre ou des contestataires, on ne sait pas qui encercle qui, tout mouvement brusque entraînerait une catastrophe.

Le soleil disparaît derrière les toits gothiques sans rien laisser filtrer de ce qui se dit à l'intérieur. Sous les dernières lueurs, la façade dentelée du palais semble menacer quiconque s'en approche. Des centaines de briquets, de bougies, s'allument spontanément, formant des constellations de feux follets sur l'ombre grandissante. Chacun espère empêcher l'obscurité de s'abattre. Une bourrasque de vent de nord-est traverse la place, pique les joues et attise un grondement de révolte. Vingt heures, le carillon de la tour, de ses quatre-vingts mètres de haut, sonne la fin de la session. Des cris et des pleurs, tout est fini.

Les chefs d'État et les membres de leur cabinet sortent du palais dans une nuée de pardessus sombres. Les journalistes se ruent sur les services de sécurité qui les repoussent comme autant de nuisibles. Le Premier ministre espagnol s'avance, hagard, fixe les milliers de regards en suspens, avant que ne s'ouvre sur lui un immense parapluie noir. Le président polonais et le Premier ministre hongrois gravissent les cinq marches de l'estrade à la moquette bleue imbibée de pluie, et se donnent l'accolade. Le Premier ministre italien bondit à son tour sur la scène, suivi du Premier ministre autrichien. Une satisfaction triomphale sur leur visage, ils se donnent la main et lèvent leurs poings pour un cliché historique.

Le Premier ministre italien s'approche du pupitre et s'empare du micro. « L'Europe est efficace quand les moineaux crient, non quand les aigles attaquent ! Et qui sont ces aigles qui nous dévorent ? L'immigration non régulée à laquelle l'Union européenne nous a contraints ! Un pacte énergétique qui a ruiné nos concitoyens en rendant l'essence hors de prix ! Et surtout, un ensemble de taxes et de dettes qui a pris l'argent de nos ménages pour le donner à une gabegie administrative donneuse de leçons ! » La foule commence à se mouvoir telle la mer avant la tempête. « Rassurez-vous, c'en est fini de tout cela ! Depuis deux décennies, l'Europe nous a aliénés, l'euro

nous a rendus pauvres ! L'Union européenne a pris le meilleur de nous et nous a donné l'immigration et l'insécurité ! Elle a détruit nos industries et nos valeurs ! Et pour quels bienfaits ? Je ne les ai pas vus ! » Les bras des partisans se lèvent, les opposants crient leur mécontentement.

L'Italien cède la place au Hongrois qui, après presque dix ans au pouvoir à flatter le génie national, se voit enfin offrir la tribune internationale qu'il espérait tant. « L'Europe était une idéologie des élites ! L'idéologie de Georges Soros et sa clique ! Elle n'a fait qu'appauvrir nos économies et nous soumettre à des lois étrangères tandis qu'il enrichissait ses amis. Jamais plus nous ne serons les esclaves de cette folie ! Nous en avons enfin terminé avec cette mascarade d'Europe qui dictait nos lois sans rien connaître de nos traditions, de notre culture ! Nos pays ont retrouvé la liberté, celle de décider pour eux-mêmes ! Le souverainisme d'abord, les globalistes dehors ! »

À droite de la place, on scande son nom à pleins poumons. Les mercis, les bravos couvrent les sifflets et les huées.

Le feu, des cris. Tout le monde avait oublié qu'une simple pierre peut détruire une cité

Ils sont allés au bout. Les vingt-sept dirigeants viennent de décider du démantèlement de l'Union européenne, derrière les vitres blindées du Neues Rathaus de Munich. Ils n'ont pas eu pour cela à se perdre en d'interminables tractations, comme l'Angleterre et sa laborieuse tentative de sortie. Ce qui a été décidé par la volonté des États peut être défait par la seule volonté de ces mêmes États. Le plus terrible et le plus paradoxal pour l'Europe est qu'il a été plus aisé de faire sortir tous les États à la fois plutôt qu'un seul. Le droit prévoyait l'annihilation mais pas l'amputation. Une simple réunion extraordinaire a suffi à défaire des liens que l'on pensait indéfectibles.

Au début du XXIe siècle, les espoirs d'une génération se sont mués peu à peu en un sentiment de rejet. L'Europe perçue comme la garantie de la paix est devenue une aliénation subie. Le fol espoir de vivre ensemble s'est changé en obligation de supporter l'autre. Quand le vent a-t-il tourné exactement ? Difficile à dire. Les premiers symptômes sont apparus vingt ans auparavant. Une mondialisation accélératrice de concentration des richesses, l'impression pour beaucoup de ne plus décider de grand-chose, d'avoir été débarqué du progrès. Les gouvernements ont d'abord adopté des politiques d'austérité, faisant peser sur le peuple le poids de leurs dépenses, puis la machine s'est emballée. Le sentiment de spoliation s'est généralisé que l'on fût pauvre ou fortuné. La réponse était toute trouvée. Des plans de restructuration frappaient-ils les administrations ? C'est la faute de Bruxelles. Des licenciements dans une usine ? Bruxelles. Une baisse du salaire minimum ? La concurrence de travailleurs détachés d'autres pays ? Bruxelles encore. Des obligations écologiques ? Bruxelles ! Des réglementations ? Bruxelles l'horrible, la ville des réglementations et des diktats. Alors l'arrivée en nombre de migrants et de réfugiés, que les violences ou la nécessité poussaient sur les routes de la Méditerranée, finit d'échauffer les esprits. Bruxelles incitait les populations à les intégrer. De nombreux défilés au cours desquels on hurle sa haine dans les rues ont commencé à agiter les capitales de l'Union. Les politiques opportunistes n'avaient eu qu'à souffler sur les braises pour raviver des foyers jamais vraiment éteints.

Ceux qui croient encore en la paix et au partage des richesses pour un avenir meilleur se trouvent si désemparés qu'ils espèrent encore, sur Marienplatz, un miracle.

Chaque dirigeant craignant plus que son ombre l'opinion publique, aucun ne s'est opposé à l'ordre du jour. À main levée, la dissolution et l'abrogation des traités de Rome et de Maastricht ont été votées. Seuls trois pays se sont exprimés contre, la France, l'Espagne et l'Allemagne. Le nouveau chancelier allemand, élu depuis quelques mois seulement, éreinte son noviciat sous le feu nourri de la politique internationale et promet à ses deux alliés l'élaboration prochaine de nouveaux traités d'entente. À chaque pays, désormais, de gérer l'après.

« Qu'avez-vous fait ? Honte à vous ! » lance un homme portant sa fille sur ses épaules. « Dans quel monde nos enfants vont-ils grandir ? » hurle-t-il encore au pied de l'estrade avant d'être stoppé net par les services de sécurité. La fillette, désarçonnée par le brusque mouvement de son père, chute de toute sa hauteur. La panique et la rogne finissent d'électriser la place. L'homme, au sol, est traîné par les bras et roué de coups, tandis que la petite silhouette disparaît sous le piétinement furieux des jambes qui étouffent ses cris à l'aide.

Immobile au milieu de l'agitation, la femme à l'anorak observe la scène, horrifiée. Les hommes sont devenus fous. Elle cherche des yeux la petite fille. Elle observe, impuissante, tenant fermement la pierre dans sa main.

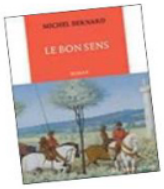
Le morceau de granit s'échappe de ses doigts et se lance à folle allure vers l'estrade sans qu'elle ne s'en rende vraiment compte.

L'arcade sourcilière du président polonais se brise comme un morceau de verre, il s'effondre au sol. Les services de sécurité jaillissent de l'estrade à la recherche du coupable. Les matraques pleuvent, les sirènes hurlent. Le feu, des cris. Tout le monde avait oublié qu'une simple pierre peut détruire une cité.

ET AUSSI

★★★☆☆

LE BON SENS PAR **MICHEL BERNARD,**
208 P., LA TABLE RONDE, 20 €



À Rouen en 1449, il y a longtemps déjà que la Pucelle a été jugée, condamnée et brûlée. Beaucoup n'ont pas oublié celle qui a tenu bon. Une interminable guerre va bientôt prendre fin, Charles VII et son armée s'apprêtent à chasser les Anglais du royaume de France. Le roi est de ceux qui veulent rendre justice à la suppliciée. Avec *Le Bon Sens,* on retrouve la langue si claire de Michel Bernard qui continue de porter haut une œuvre de premier plan. **A.F.**

★★☆☆☆

OTAGES PAR **NINA BOURAOUI,**
170 P., JC LATTÈS, 18 €

Un matin, Sylvie, 53 ans, divorcée, salariée dans une entreprise de caoutchouc, part travailler, un couteau dans son sac. Un couteau avec lequel elle séquestre une nuit durant Victor, son patron qui, depuis vingt ans, lui accordait sa confiance au point d'en faire sa femme de main. Portrait d'une employée révoltée face à la violence d'un système aux logiques implacables, *Otages* se déploie comme un monologue habité et saisissant, comme un hommage à ceux qui endurent sans pour autant courber l'échine. **L.F.**

★★★★☆

LA SOUSTRACTION DES POSSIBLES
PAR **JOSEPH INCARDONA,**
400 P., FINITUDE, 23,50 €

Séduction, pouvoir, argent, tels sont les maîtres mots qui unissent Odile Langlois, riche épouse au mari cocufié, Aldo Bianchi, gigolo et professeur de tennis, et Svetlana Novak, cadre dans une banque. L'histoire se déroule à Genève au moment de la fin du bloc de l'Est, de la mondialisation de l'économie et de l'invention du Web. Tout est mis en abyme dans ce nouveau roman de l'auteur suisse, chaînon manquant entre Westlake et Manchette. **Hubert Artus**

Les liens du sang

Tout à la fois fille et mère, Blandine de Caunes raconte avec pudeur et sensibilité la manière dont elle a eu à affronter un double deuil en quelques mois. Au sein d'une famille où la vie a toujours été célébrée.

★★★★☆

LA MÈRE MORTE PAR **BLANDINE DE CAUNES,**
220 P., STOCK, 20 €

« La Mère morte, *je ne savais pas en choisissant ce titre* […] *qu'il aurait un terrible double sens.* » Au printemps 2016, Blandine de Caunes accompagne sa mère, l'intellectuelle et militante féministe Benoîte Groult, dans sa lutte contre Alzheimer, quand sa fille Violette, 36 ans, décède dans un accident de voiture. L'ordre du monde est dès lors doublement inversé pour celle qui, devenue la mère d'une mère sombrant dans la maladie, doit organiser les obsèques de son enfant. « *J'ai perdu le 1er avril ma fille unique et, le 20 juin, ma mère unique. Maman est un mot qui a disparu de ma vie. Je ne le dirai plus et je ne l'entendrai plus.* »

Il n'existe pas (sauf en hébreu) d'expression pour désigner l'état de parents ayant perdu un enfant, comme si le langage était impropre à rendre son indépassable cruauté. Pourtant, le témoignage de Blandine de Caunes réussit à dire, sans fausse pudeur ni langue de bois, l'indicible. Habité par la force et la sincérité transmises par une dynastie de femmes portées par un goût immodéré de la vie, *La Mère morte* n'a rien de lugubre et surprend son lecteur tantôt un sourire aux lèvres, tantôt une larme au coin des yeux. À travers différents moments d'un quotidien réinventé par la maladie, l'auteure éclaire avec une tendresse communicative les derniers mois de la « Commandeuse », icône de la lutte féministe, mais également du droit de mourir dans la dignité, un droit qu'elle avait fait valoir dès 2006 dans *La Touche étoile* et dans son journal intime.

Un goût forcené pour la vie

Difficile de ne pas comprendre, à la lumière de ces écrits, la décision de Blandine de Caunes et de sa sœur d'« aider » leur mère à mourir, respectant la dernière volonté d'une femme qui, en dépit d'une maladie qui la rend méconnaissable aux yeux de ses proches, les soutient face au décès soudain de Violette. « *C'est maman qui m'a aidée à surmonter la mort de Violette.* […] *Maman et son goût forcené pour la vie qu'elle m'a transmis, comme sa mère le lui avait transmis.* » Sublime déclaration d'amour d'une fille à sa mère, d'une mère à sa fille, *La Mère morte* s'inscrit dans la lignée d'une œuvre tant collective qu'intime, susceptible de toutes et tous nous inspirer. **Laëtitia Favro**

A. DI CROLLALANZA

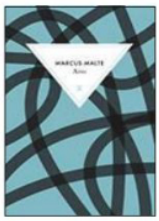
Délivrez-nous du Malte

Après trois ans d'absence, le romancier et nouvelliste Marcus Malte signe un retour remarqué avec une comédie sociale grinçante sur la vacuité de notre monde moderne.

★★★☆☆

AIRES PAR **MARCUS MALTE,**
496 P., ZULMA, 24 €

Paradoxalement, il est souvent difficile pour un auteur de se relever d'un prix littéraire. Faut-il persévérer dans la même veine, dans l'espoir de faire encore mieux, ou alors surprendre en prenant son lecteur à contre-pied ? Pour Marcus Malte, la question ne s'est jamais posée. Depuis son entrée en littérature, le romancier s'est taillé une solide réputation d'auteur inclassable, imprévisible, prenant goût à dynamiter les codes et à dérouter le lecteur. Son prix Femina, il le doit d'ailleurs à ce don d'ubiquité littéraire. *Le Garçon* (2016) était un roman à nul autre pareil, à la fois récit d'initiation, roman des premières amours et fresque historique engagée. Pas étonnant, alors, de voir Marcus Malte changer radicalement de registre dans son nouveau roman. Avec *Aires,* il s'empare d'un lieu symbolique de nos sociétés modernes pour bâtir un conte cruel. Les autoroutes, ces bandes de bitume interminables, répétitives, hors du temps, qui offrent aux voyageurs un moment de réflexion salutaire ou dévastateur.



Humour noir et ravageur

Au détour des aires de repos, sortes de parenthèses désenchantées où s'observent les usagers de l'asphalte, on croise des dizaines de personnages : un écrivain raté, éternel voyageur en quête d'un ailleurs plus accueillant, une « working girl » aux dents longues qui a dû jouer des coudes pour s'imposer dans un monde d'hommes, ou encore un père de famille croulant sous les dettes, qui souhaite partager un moment *« loin des emmerdes »* avec son fils. Tous sont les victimes consentantes des inepties de nos sociétés modernes. Alors, il fallait bien qu'un jour leur route se croise.

Dans ce roman polyphonique aux allures de satire sociale, l'auteur fait étalage d'un talent nouveau. En

brossant le portrait désabusé d'un monde qui marche sur la tête, il déploie un humour noir ravageur, une écriture brûlante où la vie libère ses arômes tragicomiques. Un roman pur Malte.

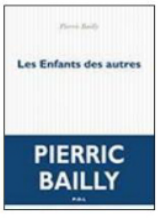
Léonard Desbrières

À tort ou à déraison

★★★★☆

LES ENFANTS DES AUTRES
PAR **PIERRIC BAILLY,**
208 P., P.O.L, 18 €

Avec Pierric Bailly, le réel est souvent passablement distordu. Cet écrivain talentueux, qui a débarqué sur le devant de la scène littéraire en 2008 avec *Polichinelle,* on l'avait laissé après le poignant *Homme des bois.* L'auteur de *Michael Jackson* nous revient avec un tour de force intitulé *Les Enfants des autres.* Nous voici à nouveau transportés dans le Jura, avec ses forêts, ses lacs, ses sandwiches mortadelle-cancoillotte. Bobby, le narrateur, porte le prénom de son grand-père, Robert, qu'il n'a pas connu, emporté par un cancer des poumons peu avant la naissance de son petit-fils. Ouvrier en bâtiment, employé par une SARL de maçonnerie générale, il est surnommé « Bobinette » par ses collègues de chantier.



Quand s'ouvre le roman, on apprend que Bobby est marié avec Julie, qui travaille à l'office du tourisme, et qu'ils ont trois garçons dont des jumeaux. Dans les parages, on croise également Max, le meilleur ami, qui vit avec Alexa, ou encore la fringante grand-mère, Jeannette, qui boit du « Nicaragouaïlle » et a toujours inventé des mots bizarres. Jusqu'ici, tout a l'air à peu près normal dans ce patelin de province comme les autres. Sauf que l'affaire ne va pas tarder à se compliquer sérieusement, comme ce fut jadis le cas dans *La Moustache* d'Emmanuel Carrère…

Imperturbable maître d'œuvre, Pierric Bailly signe un roman fascinant où le lecteur ne sait jamais ce qu'il doit croire et ne pas croire. Quelle vérité sort tour à tour de la bouche de ce Bobby, devenu accro aux médicaments à la suite d'une blessure au doigt qui a fini par s'aggraver ? On ne dévoilera rien de plus de l'intrigue et de ses méandres, préférant conseiller d'aller se perdre au plus vite dans un labyrinthe hautement vertigineux. **Alexandre Fillon**

F. GATTONI

3 RAISONS DE... BRISER LA GLACE AVEC

Erik Orsenna

1 ***Briser en nous la mer gelée*** **est un roman d'amour et de malice, une histoire à deux facettes. La première porte sur la rencontre du narrateur, Gabriel – qui semble avoir bien des points communs avec Orsenna – et de Suzanne. Ils ont leur lot d'amours passées et n'aspirent qu'au bon temps. Ils passent leurs jours et leurs nuits ensemble. Rapidement, c'est le mariage. Plus tard, la banalité et le divorce. Cette partie est cocasse, mais trop mièvre. Ce qui compte, c'est la seconde face. Divorcé, Gabriel reprend sa lubie des voyages.**

2 ***« Vive la géographie ! »*** **est l'un des cris de ce livre. Ode à la découverte et aux voyages, il nous transporte jusqu'en Alaska et au-delà. Orsenna est un écrivain voyageur. Son Gabriel l'est de même. C'est là que le personnage comme le style évoluent, donnant la part belle aux métaphores : les bras qui enserrent (ceux de la Seine et de l'amour), les régions (du monde et d'un être), les sentiments qui sont liés aux lieux…**

3 ***Briser en nous la mer gelée*** **est, par sa forme, comme une version amoureuse de *Lettre à mon juge* de Georges Simenon (1947). Dans le prologue, Gabriel écrit une lettre à *« Madame la juge »*, qui s'était occupée du divorce. Le récit est en fait une confession de Gabriel à cette femme, où il raconte sa version des faits, ses voyages et ses retrouvailles. Tout en laissant planer le doute sur ce qui est vraiment arrivé.**

Hubert Artus

★★☆☆☆

BRISER EN NOUS LA MER GELÉE PAR **ERIK ORSENNA,** 464 P., GALLIMARD, 22 €

Fragments d'une vie

Dans un récit électrique, Oscar Coop-Phane raconte ses galères de jeunesse et la défonce à Berlin, puis sa vocation d'écrivain et autres épiphanies. Aussi mélancolique qu'exaltant.

★★★★☆

MORCEAUX CASSÉS D'UNE CHOSE PAR **OSCAR COOP-PHANE,** 160 P., GRASSET, 16,50 €

Si Stendhal revenait, il trouverait que ses héritiers ont de drôles de mœurs. Comme lui, Oscar Coop-Phane aime le style et l'Italie – il fut pensionnaire à la villa Médicis. Contrairement au maître de l'écriture de soi, il a aussi un goût pour la déglingue, et pas décorative. Son nouveau livre, *Morceaux cassés d'une chose,* est ainsi une suite des *Souvenirs d'égotisme,* mais post-*Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée…* Avec l'élégance et la hauteur de vue qui l'ont toujours caractérisé, Coop-Phane évoque le viol dont il fut victime enfant, le divorce de ses parents, les petits boulots, l'exil à Berlin, la découverte des drogues, les plus diverses et à haute dose. Son spleen tenace est contrebalancé par son détachement, son humour dandy et les joies auxquelles il consacre des pages superbes (ses débuts dans l'écriture, la naissance de sa fille). De la grande came pour connaisseurs.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

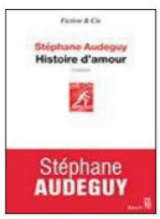
F. MANTOVANI/GALLIMARD – J.-F. PAGA

Au fil du temps

★★★★☆

HISTOIRE D'AMOUR PAR **STÉPHANE AUDEGUY,** 288 P., SEUIL, 18,50 €

Depuis plus de trente ans, Vincent se rend chaque semaine au Louvre, en nocturne. Un détail le saisit pourtant ce soir-là : une veinule de marbre, ombrant l'aine d'une statue de Diane chasseresse, lui rappelle la cicatrice que porte Alice, la femme qu'il aime, au creux de ses reins. Vincent défaille. Est-ce parce que *« souvent ses rêves semblent survivre à son réveil »* qu'il devient Actéon, le chasseur de la mythologie grecque changé en cerf par Artémis, furieuse d'avoir été surprise nue ? Ou encore Philippe, cet immigré juif aux États-Unis, engagé sur le front italien pendant la Seconde Guerre mondiale où il rencontre et aime la brune Ariccia ? Aucune histoire d'amour ne ressemble à une autre, mais il arrive qu'elles tissent entre elles des correspondances au fil des âges et des refuges les accueillant. De la Grèce antique au littoral brésilien, Stéphane Audeguy, dans *Histoire d'amour,* explore de sa plume aussi subtile qu'envoûtante ces liens secrets entre les amants d'hier et d'aujourd'hui – et nous enchante.



Laëtitia Favro

L'enfance de l'amour

Avec *Les Inconsolés*, Minh Tran Huy écrit un conte d'amour moderne, empreint de légendes, de rêves et de littérature.

★★★☆☆

LES INCONSOLÉS
PAR **MINH TRAN HUY,**
320 P., ACTES SUD, 21,50 €

Si l'art façonne notre perception du monde, qu'en est-il de l'amour ? Serions-nous enclins à aimer si fort, avec passion ou romantisme, si nous n'avions jamais lu les poèmes de Verlaine et les contes de Perrault, ou regardé longuement *La Naissance de Vénus* de Botticelli ? Ainsi, c'est à travers les descriptions que fait l'écrivaine Edith Wharton de la bourgeoise new-yorkaise dans ses romans que Lise aborde le cadre somptueux de l'hôtel particulier parisien de son nouvel amoureux.

Tout l'oppose à Louis, même s'ils fréquentent la même école prestigieuse dans les beaux quartiers de la capitale. Métisse, élevée dans l'ombre de parents aux origines modestes qui ont réussi à mener de brillantes carrières scientifiques à force de travail, Lise ne vit que pour la littérature et les arts. Personne, à commencer par elle, ne comprend ce qui l'attire irrésistiblement vers ce jeune homme blond aux yeux d'un *« bleu pur »*, issu de la grande bourgeoisie et né pour triompher. Minh Tran Huy raconte leur amour naissant improbable, avec un style épatant, entre l'analyse sociologique et le conte de fées. Car, au cœur de leur romance, entre maison secondaire en Normandie et voyage de luxe en Italie, il y a le château d'Étambel que Lise aimait fréquenter quand elle était enfant, et où deux amants se sont aimés désespérément. Ce récit alterne avec un autre, dont la temporalité englobe les années qui suivront leur histoire d'amour violemment avortée et les souvenirs de jeunesse de Lise.

Rêver pour réinventer sa vie

Une enfance malheureuse, tyrannisée par une mère qui lui préférait sa sœur, plus jolie, plus claire de peau. Jusqu'au jour où les livres, son *« fil d'Ariane »*, sauvent Lise. *« Car pourquoi lire, sinon pour déchiffrer ce et ceux qui vous entourent, décrypter les sentiments de votre famille, vos amis, vos ennemis, les mécanismes de la société comme ceux de la personne aimée, appréhender d'où vous venez et ce qui vous porte, en somme rendre moins impénétrables les questionnements dont nous sommes tramés ? »*, remarque la jeune femme. La force de Minh Tran Huy est de mettre à mal la lucidité qu'engendrerait la fréquentation des livres. Car, comme toujours chez cette écrivaine rare et précieuse, il n'est pas tant question de la vie vécue que des rêves qui la rendent réelle, et nous permettent de la revisiter, de la réinventer. Encore et encore. **Gladys Marivat**

ACTES SUD

ET AUSSI

★★☆☆☆

JE NE RÉPONDRAI PLUS JAMAIS DE RIEN PAR **LINDA LÊ,**
144 P., STOCK, 17 €
***« Je ne répondrai plus jamais de rien »*, n'a de cesse de répéter, dans ses derniers mois de vie, la mère de la narratrice. Que dissimule ce leitmotiv obstiné ? Une volonté de revanche face à un époux qui menait une double vie ? Face à un passé hanté par la guerre ? À travers un quatuor de personnages, Linda Lê explore avec la délicatesse propre à sa plume les mystères liant ceux qui s'aiment, mais ne peuvent s'empêcher de se fuir. Dans un texte lancé comme une bouteille à la mer, d'une grande liberté formelle et d'esprit. L.F.**

★★☆☆☆

L'ENFANT DE LA COLÈRE PAR **MICHEL SERFATI,**
224 P., PHÉBUS, 19 €
Comme dans le remarqué *Finir la guerre,* il est ici question d'une quête et d'un voyage. *L'Enfant de la colère se prénomme* Nadia. L'héroïne de Michel Serfati est née des amours fugaces d'une caissière et d'un magasinier. Nâzim, son géniteur, était un révolté généreux. Son combat l'a amené à participer à une tentative de hold-up qui lui a valu d'être tué par les tirs de la police. À sa majorité, Nadia doit assembler les pièces d'un puzzle intime. Pour être enfin entière.
Alexandre Fillon

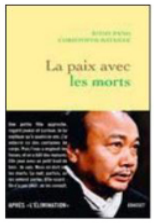
★★★☆☆

LES SERVICES COMPÉTENTS PAR **IEGOR GRAN,**
304 P., P.O.L, 19 €
Mais qui est donc Abram Tertz, cet auteur de nouvelles fantastiques bafouant les valeurs de l'URSS des années 1950-1960 ? Il appartiendra au lieutenant Ivanov, pur produit de « Sup de K », de découvrir l'identité de ce traître : un certain André Siniavski, qui n'est autre que le père de l'écrivain Iegor Gran. Ce dernier revient sur les déboires de son géniteur dans *Les Services compétents,* peinture sarcastique du système soviétique et de ses apôtres les plus bornés. Baptiste Liger

Leur péril était rouge

Quarante ans après la chute du régime sanguinaire de Pol Pot, Rithy Panh et Guillaume Sire signent deux livres bouleversants levant un peu plus le voile sur ces heures sombres de l'histoire cambodgienne.

Photographie de prisonniers prise à leur arrivée au centre de détention S-21. (Musée du génocide de Tuol Sleng, à Phnom Penh)



★★★★☆
LA PAIX AVEC LES MORTS PAR **RITHY PANH** ET **CHRISTOPHE BATAILLE,**
180 P., GRASSET, 17,50 €

★★★☆☆
AVANT LA LONGUE FLAMME ROUGE PAR **GUILLAUME SIRE,**
272 P., CALMANN-LÉVY, 19,50 €

En février 1980, Rithy Panh échappait définitivement à l'enfer des Khmers rouges et trouvait refuge en France. Rare survivant de l'une des pires tragédies du XXe siècle, il ne cesse depuis d'être un porteur d'Histoire, un témoin éclairé de la cruauté des hommes. À travers des films documentaires glaçants comme *S21, la machine de mort khmère rouge*, il a plongé des millions de spectateurs dans l'effroi. Lorsqu'il rencontre le romancier Christophe Bataille, il entrevoit une nouvelle manière de raconter son histoire. Grâce à la plume de ce dernier, il va enfin pouvoir écrire ce qui ne peut être montré. Leur collaboration va donner lieu à l'un des documents littéraires les plus saisissants de ces dernières années, *L'Élimination* (2012).

Aujourd'hui, les deux compères sont de retour en librairie avec un nouveau livre bouleversant. Récit de voyage sur les traces de sa famille, ponctué par les souvenirs, les rencontres et les conversations, *La Paix avec les morts* est un objet littéraire dense et protéiforme. Dialoguant avec les défunts comme avec les vivants, Rithy Panh nous emmène aux sources du mal et invite encore une fois son peuple à se réapproprier son identité et ses racines, loin de l'horreur des Khmers rouges.

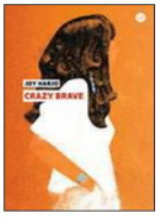
D'après une histoire vraie

Les heures sombres de l'histoire cambodgienne hantent Guillaume Sire depuis qu'il a croisé la route de Saravouth Inn. Lorsqu'il découvre le destin hors norme de cet enfant, survivant du chaos, il sait qu'il doit le raconter dans un livre. Le voyage commence à Phnom Penh, en 1971, à la veille de la prise du pouvoir par les Khmers rouges. Le général Lon Nol, farouchement anticommuniste, gouverne d'une main de fer et soupçonne tout le monde de trahison. La famille bourgeoise franco-cambodgienne Inn est une cible toute désignée. Elle est arrêtée et déportée. En un instant, Saravouth, 11 ans, est livré à lui-même. Animé par le farouche espoir de retrouver les siens, il va se lancer dans le périple d'une vie.

Épopée haletante au cœur des ténèbres, doublée d'une ode au courage et à la résistance, *Avant la longue flamme rouge* confirme le talent de l'écrivain. Et comme une récompense offerte au lecteur pour avoir fait tout ce chemin avec lui, Guillaume Sire se livre dans un épilogue touchant, formidable exemple de l'attachement d'un auteur à ces incroyables histoires vraies qui les nourrissent. **Léonard Desbrières**

Soleils amérindiens

★★★★☆
CRAZY BRAVE PAR **JOY HARJO,**
176 P., GLOBE, 19 €



Légère entorse à la règle qui régit cette chronique : c'est un récit en prose poétique – et non un recueil en vers – qui vous est présenté ce mois-ci. Mais quel récit ! La grande poète et musicienne amérindienne Joy Harjo y raconte l'histoire cosmique de sa naissance et les premières années de son existence passées sur les terres argileuses de l'Oklahoma puis au Nouveau-Mexique. Plongée dans la foisonnante matrice originelle de sa vie et de son œuvre, *Crazy Brave* fait magnifiquement surgir les énergies flamboyantes qui traversent son imaginaire de guerrière. L'esprit peuplé de fantômes oniriques, d'animaux étranges et de contes fantastiques, cette fille d'un Cherokee et d'une Creek se débat avec la violence qui la poursuit partout – les siècles d'oppression de son peuple puis un père alcoolique, un beau-père violent et un époux qui la bat. Elle trouve, grâce aux arts et à la poésie dont elle s'est trop longtemps coupée, la force sidérante de rebondir. *« Mon père m'avait raconté que certaines voix sont si vraies qu'elles peuvent devenir des armes, influer sur le climat et modifier le temps »*, écrit-elle dans ce texte enraciné dans la tradition tribale et pétri de bravoure.

Articulé en quatre chapitres cardinaux – « L'Est », « Le Nord », « L'Ouest » et « Le Sud » –, son itinéraire est celui d'une quête pour trouver sa voie. De la solitude à l'engagement, de la souffrance jusqu'au combat : *« l'esprit de la poésie m'avait cherchée, et trouvée, j'étais là au seuil de la panique et de l'amour »*. **Estelle Lenartowicz**

C. MATTEAU

L'insurrection sans visage

Commençons cette nouvelle décennie avec une anticipation bien noire et dérangeante à souhait signée Espedite. Un texte fort sur la tyrannie du paraître, à l'heure de la reconnaissance faciale généralisée.

★★★★☆

COSMÉTIQUE DU CHAOS PAR **ESPEDITE,**
112 P., ACTES SUD, 12 €

Hasna ne se reconnaît plus dans le miroir. *« Telle une antique photographie papier marinant dans une solution de bromure mal dosée,* [s]*es traits restent irrémédiablement flous et tremblotants. »* Ce nouveau visage *« éclatant, débarrassé de ses impuretés et des marques de son vieillissement »* lui a été offert par le ministère du Travail, dans le cadre du *« programme de relooking de réinsertion »*. Cette veuve au chômage, la quarantaine passée, devrait s'en réjouir. Après sa transformation physique intégrale – même ses parties génitales vont y passer –, elle pourra enfin retrouver un job et un mari, une vie amoureuse faisant partie des *« critères de recrutement »*.

Une violence sociale ordinaire

Texte à charge contre la tyrannie des apparences et les injonctions à paraître épanoui à tout prix, le quatrième livre d'Espedite nous plonge dans le chaos intérieur de cette femme qui, à la place des têtes qu'elle croise, ne voit plus que des *« cratères scintillants dévastés par le néant »,* ou encore des *« paquets d'orifices, de glaires, de poils et de lumière* […], *tronches de viande hachée condensée, écrans de neige télé sans plus de rectangle pour contenir ces milliards de pixels anarchiques »*.

Mêlant scènes d'une brutalité inouïe, reflétant une violence sociale devenue ordinaire, et prose stylisée, *Cosmétique du chaos* décrit un monde qui ne fonctionne plus que par la reconnaissance faciale généralisée et la transparence. Traumatisée par les opérations subies, Hasna va peu à peu cesser de coopérer et irrémédiablement basculer de l'autre côté, du côté des autres, les étrangers, *« les migrants déracinés »*, les défigurés ou *« les femmes vitriolées »*. Enfermée dans un indicible mal-être, c'est grâce au voile dont elle avait couvert son miroir et avec lequel elle cache désormais son visage qu'Hasna retrouve un peu de sérénité et, surtout, d'intimité. Mais l'accalmie sera de courte durée. *« Parce qu'elle s'est délibérément voilé la face en public »,* son dossier a été transféré à la Cesuc, *« la cellule de suivi des comportements préoccupants »*. Suspectée de radicalisation, elle n'aura d'autre choix que de fuir, de devenir hors-la-loi, comme ces *« sans visage et sans communauté obligés d'avancer camouflés sous le seuil de détection des radars »*.

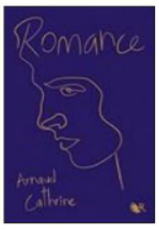
Abordant des thèmes brûlants de l'actualité, comme le port du voile, l'omniprésence des caméras de surveillance et le danger des réseaux sociaux jetant en pâture nos identités, Espedite livre une anticipation sociale sombre et politique s'inscrivant dans une tendance de la SF française dont Alain Damasio est devenu le chef de file. Avec son style tantôt poétique et aérien, tantôt cru et corrosif, l'auteur excelle dans l'art de la violence esthétisée, nous empêchant de détourner notre regard des maux de notre société.

Meriem Djebli

J'habite seul avec maman

★★★☆☆

ROMANCE PAR **ARNAUD CATHRINE,**
304 P., ROBERT LAFFONT/R, 16,50 €



Vince a 17 ans. Il vit à Paris avec sa mère, qui l'élève seule. Son pilier. Cet adolescent a un père, quelque part, qu'il n'a jamais connu. Aujourd'hui, Vince rêve du grand amour, vit dans l'attente de LE rencontrer… Il le guette, sur le qui-vive, et décrit, dans un carnet de *« garçons volés »,* les jeunes hommes qu'il croise dans le métro. Espoirs et désillusions. Face aux insultes et aux *« PD »* qui fusent, Vince réplique et cogne. Lors d'une sortie avec sa classe, ce garçon manque se noyer. Octave, son ami d'enfance, le tire de l'eau et pratique un bouche-à-bouche… *« Les baisers premiers ne sont souvent pas les derniers. »*

Après le succès de sa trilogie *À la place du cœur,* Arnaud Cathrine se fait le porte-parole d'un adolescent homosexuel bousculé, souffrant de solitude, subissant les situations les plus difficiles face à une intolérance affichée. Dans *Romance,* l'auteur explore avec brio la frontière ténue entre amour et amitié, affection et désir. Et pose la question de l'affirmation de l'identité sexuelle dans nos sociétés en mutation. À vif, sans complaisance, cash et cru, un portrait de la jeunesse d'aujourd'hui, n'aspirant qu'à trouver l'amour… *« Souhaite-moi bonne chance. »*

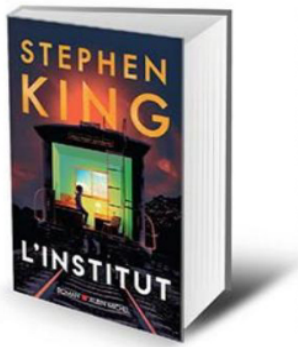
Marie Lechevalier

PLAINPICTURE

Stephen King
L'INSTITUT

Romancier stakhanoviste, Stephen King continue d'écrire à une cadence effrénée. Et pour notre plus grand plaisir, son imagination semble bien loin de se tarir. Il parvient toujours à surprendre et à plonger le lecteur dans les univers les plus glaçants. Un an seulement après *L'Outsider,* l'écrivain américain revient avec un conte horrifique intitulé *L'Institut*. Comme souvent chez Stephen King, tout commence par une nuit paisible. Mais le silence est vite brisé par le démarrage en trombe d'un SUV noir. Luke Ellis vient d'être enlevé par des intrus qui ont silencieusement assassiné ses parents. Le jeune garçon se réveille quelques heures plus tard dans un mystérieux institut. Quelqu'un cherche à y regrouper tous les enfants qui, comme lui, possèdent des talents spéciaux. Dans la plus sinistre des institutions, la directrice et son personnel s'emploient sans relâche à extraire du corps de ces jeunes adolescents leurs dons extraordinaires. Au fur et à mesure que ces enfants sont vidés de leur pouvoir, ils disparaissent pour ne plus jamais revenir. Esseulé et désespéré, Luke va devoir redoubler d'imagination et de courage pour s'échapper de cet endroit infernal. La compétition est rude mais *L'Institut* pourrait bien être, à ce jour, le roman le plus effrayant de la longue carrière de Stephen King. Le lecteur se retrouve pris au piège de cet établissement diabolique, avec la désagréable sensation que, pour une fois, l'affrontement entre le bien et le mal pourrait ne pas avoir la bonne issue.

Léonard Desbrières



LE LIVRE

L'INSTITUT (THE INSTITUTE)
PAR **STEPHEN KING,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 608 P., 24,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIE LE 29 JANVIER.

ALBIN MICHEL

Bio express

1976
Parution en France de *Carrie,* le premier roman de Stephen King, qui rencontre un succès immédiat. Suivront deux livres cultes, *Salem* et *Shining.* La même année sort au cinéma *Carrie au bal du diable* de Brian de Palma, première d'une longue série d'adaptations comptant près de 80 films et séries.

1987
Souvent considéré comme le plus grand roman de Stephen King, *Misery* sort en France. L'auteur aux innombrables récompenses reçoit pour cet opus le premier de ses douze prix Bram-Stoker, distinguant le meilleur roman fantastique ou horrifique de l'année.

2000
Stephen King publie *Écriture. Mémoires d'un métier,* un ouvrage absolument incontournable pour tous les amoureux de l'auteur de *Ça*. Dans cet essai et biographie à la fois, l'écrivain parle de son travail, de ses méthodes ou encore de ses sources d'inspiration.

LE VEILLEUR DE NUIT

1

Une demi-heure après l'horaire prévu, l'avion de la compagnie Delta avec lequel Tim Jamieson devait quitter Tampa pour les lumières éclatantes et les tours de New York stationnait toujours sur le tarmac. Quand un agent de la compagnie et une femme blonde portant autour du cou un badge des services de sécurité montèrent à bord, des murmures inquiets et prémonitoires se firent entendre parmi les passagers entassés en classe économique.

« Votre attention, je vous prie ! s'écria le type de chez Delta.

— On va avoir combien de temps de retard ? lança quelqu'un. Dites-nous la vérité.

— Ça ne sera pas très long et le commandant tient à vous faire savoir que votre vol arrivera quasiment à l'heure. Mais un agent fédéral doit embarquer, cela signifie qu'un passager ou une passagère doit céder sa place. »

Un grognement collectif monta dans la cabine et Tim vit plusieurs personnes dégainer leurs téléphones en cas de problème. Car il y avait déjà eu des problèmes dans ce genre de situation.

« La compagnie Delta Airlines est autorisée à offrir au volontaire un billet gratuit sur le prochain vol à destination de New York. Demain matin à 6 h 45. »

Nouveau grognement. Quelqu'un s'écria : « Plutôt mourir ! »

L'agent de la compagnie aérienne poursuivit, sans se démonter :

« On vous remettra un bon pour dormir à l'hôtel, plus quatre cents dollars. Ce n'est pas négligeable. Alors, qui est intéressé ? »

Aucun volontaire. La blonde des services de sécurité ne disait rien ; son regard étrangement mort, qui pourtant voyait tout, balayait les passagers de la classe économique bondée.

« Huit cents dollars, annonça le type de chez Delta. Plus une nuit d'hôtel et le billet offerts.

— On croirait un animateur de jeu télé », commenta l'homme assis devant Tim.

Toujours pas de volontaire.

« Mille quatre cents dollars ? »

Toujours personne. Tim trouvait cela intéressant, mais pas franchement étonnant. Et pas uniquement parce qu'un vol à 6 h 45 obligeait à se lever à l'aube. La plupart de ses compagnons de classe éco étaient des familles qui rentraient chez elles après avoir visité diverses attractions en Floride, des couples dont les coups de soleil trahissaient les amoureux de la plage et des types baraqués, rougeauds, à l'air agacé, qui géraient dans la Grosse Pomme des affaires qui leur rapportaient sans doute bien plus que mille quatre cents dollars.

Un passager assis au fond de l'appareil s'écria :

« Si vous rajoutez une Mustang décapotable et un séjour à Aruba pour deux personnes, on vous laisse nos sièges ! »

Une saillie qui provoqua des éclats de rire. Pas particulièrement chaleureux.

L'agent de la compagnie se tourna vers la blonde au badge autour du cou, mais s'il espérait recevoir de l'aide de ce côté-là, il fut déçu. Elle continua à scruter les passagers, sans que rien ne bouge sauf ses yeux. Il soupira et dit :

« Mille six cents. »

Le mieux, ce ne serait pas l'argent dans sa poche. Le mieux, ce serait d'être là, seul

Tim Jamieson décréta soudain qu'il avait envie de descendre de ce putain d'avion et de faire du stop vers le nord. Bien que cette idée ne l'ait pas effleuré avant cet instant, il découvrit, avec une clarté absolue, qu'il en était tout à fait capable. Il s'imagina sur la Highway 301, quelque part au cœur de Hernando County, pouce dressé. Il faisait chaud, les mouches brunes pullulaient, un avocat véreux vantait ses mérites sur un immense panneau publicitaire. « Take It on the Run » de REO Speedwagon sortait à plein volume d'un gros radiocassette posé sur un parpaing servant de marchepied à une caravane garée à proximité, devant laquelle un type torse nu lavait sa voiture. Un fermier finirait par s'arrêter pour le prendre à bord de son pick-up chargé de melons à l'arrière, avec un magnet de Jésus-Christ sur le tableau de bord. Le mieux, ce ne serait pas l'argent dans sa poche. Le mieux, ce serait d'être là, seul, à des kilomètres de cette boîte à sardines, de ses relents de parfum, de transpiration et de laque pour les cheveux qui se faisaient la guerre.

Juste après viendrait le plaisir de presser le sein du gouvernement pour en extraire quelques dollars de plus.

Tim se mit debout, dévoilant sa taille normale (1,75 m et des poussières), repoussa ses lunettes sur son nez et leva la main.

« Si vous allez jusqu'à deux mille dollars, plus le remboursement de mon billet en liquide, mon siège est à vous. »

2

Le bon d'hébergement correspondait à un hôtel miteux situé à l'extrémité d'une des pistes les plus fréquentées de l'aéroport international de Tampa. Tim s'endormit au son des réacteurs et se réveilla avec la même musique, avant de descendre pour avaler un œuf dur et deux pancakes caoutchouteux au buffet du petit déjeuner. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un repas de gourmet, Tim mangea de bon cœur, puis regagna sa chambre pour attendre l'ouverture des banques à neuf heures.

Il n'eut aucun mal à encaisser cette rentrée d'argent imprévue car la banque avait été informée de sa venue et le chèque certifié par avance. Il n'avait nullement l'intention de poireauter dans cet hôtel borgne. Il demanda les deux mille dollars en billets de cinquante et de vingt, les glissa dans sa poche avant gauche, récupéra son sac de voyage auprès du vigile et commanda un Uber pour se rendre à Ellenton. Là, il marcha jusqu'au premier panneau indiquant la 301-N et leva le pouce. Un quart d'heure plus tard, il fut pris en stop par un vieux bonhomme coiffé d'une casquette de base-ball publicitaire. Il n'y avait pas de melons à l'arrière du pick-up, mais à cette différence près, c'était assez conforme à sa vision de la veille.

« Où vous allez comme ça, l'ami ? demanda le vieux bonhomme.

— Euh… À New York, je crois. »

Le vieux cracha un jet de jus de tabac par la vitre.

« Qu'est-ce qu'un gars sain d'esprit irait faire là-bas ?

— Je sais pas », répondit Tim.

Même s'il le savait très bien. Un pote de l'armée lui avait affirmé qu'ils engageaient un tas d'agents de sécurité dans la Grosse Pomme, y compris des sociétés qui s'intéresseraient davantage à son expérience qu'à cette histoire merdique avec Rube Goldberg qui avait mis fin à sa carrière dans la police de Floride.

« J'espère juste être en Géorgie ce soir, dit-il. Peut-être que ça me plaira plus comme endroit.

— Voilà qui est parlé ! La Géorgie, c'est pas mal, surtout si on aime les pêches. Moi, ça me file la courante. Ça vous gêne pas si j'écoute un peu de musique ?

— Absolument pas.

— Faut que je vous prévienne, je mets le son à fond. Je suis un peu dur de la feuille.

— Je suis content de rouler. »

Waylon Jennings avait remplacé REO Speedwagon, mais Tim n'y trouva rien à redire. Waylon céda ensuite la place à Shooter Jennings et à Marty Stuart. Les deux hommes assis à bord du Dodge Ram éclaboussé de boue écoutaient la musique et regardaient la route défiler. Après une centaine de kilomètres, le vieux bonhomme se gara sur le bas-côté, salua Tim en soulevant sa casquette et lui souhaita une chouette journée.

Tim n'atteignit pas la Géorgie ce soir-là – il passa la nuit dans un autre hôtel miteux, à côté d'un stand installé au bord de la route qui vendait du jus d'orange –, mais seulement le lendemain. Dans la ville de Brunswick (où a été inventée une certaine variété de ragoût savoureux), il se fit engager pendant quinze jours dans une usine de recyclage, sur un coup de tête, comme lorsqu'il avait décidé de céder son siège dans l'avion. Il n'avait pas besoin de cet argent, mais il lui semblait qu'il avait besoin de temps. Il traversait une période de transition, et cela ne se faisait pas en un jour. Et puis, il y avait une salle de bowling, avec un Denny's juste à côté. Difficile de trouver une meilleure combinaison.

Une association qui n'avait pas un sou, précisa-t-elle, « parce que Trump et ses potes ont tout repris. Pour eux, la culture, c'est comme l'algèbre pour un âne »

3

Sa paie de l'usine de recyclage en poche, ajoutée à la manne de la compagnie aérienne, Tim, posté sur la bretelle d'accès de la I-95 en direction du nord, se trouvait plutôt bien nanti pour un vagabond. Il resta là plus d'une heure, en plein soleil, et il envisageait de retourner au Denny's pour s'offrir un bon verre de thé glacé quand une Volvo break s'arrêta. L'arrière était rempli de cartons. La vieille femme assise au volant commanda l'ouverture de la vitre du passager et dévisagea Tim à travers les verres épais de ses lunettes.

« Vous n'êtes pas bien costaud, mais vous avez l'air musclé. Vous êtes pas un violeur ou un psychopathe, hein ?

— Non, madame, répondit Tim, en songeant : Qu'est-ce que je pourrais répondre d'autre ?

— Oui, évidemment, vous le diriez pas, de toute façon. Vous allez jusqu'en Caroline du Sud ? Rapport à votre sac de voyage. »

Une voiture déboîta derrière la Volvo et gravit la bretelle d'accès en faisant rugir son klaxon. La vieille femme n'y prêta pas attention ; son regard serein resta fixé sur Tim.

« Oui, madame. Je vais à New York.

— Je veux bien vous emmener en Caroline du Sud – juste à la limite de cet État maudit – si vous me filez un petit coup de main en échange. Donnant-donnant, quoi.

— Vous me grattez le dos et je vous gratte le dos.

— N'y comptez pas. Mais vous pouvez monter. »

Tim s'exécuta. La vieille femme s'appelait Marjorie Kellerman et elle tenait la bibliothèque de Brunswick. Elle appartenait également à un truc qui s'appelait l'Association des bibliothèques du Sud-Est. Une association qui n'avait pas un sou, précisa-t-elle, « parce que Trump et ses potes ont tout repris. Pour eux, la culture, c'est comme l'algèbre pour un âne ».

À cent kilomètres plus au nord, toujours en Géorgie, Marjorie Kellerman s'arrêta devant une bibliothèque riquiqui, dans la petite ville de Pooler. Tim déchargea les cartons de livres et les transporta à l'intérieur à l'aide d'un diable. Cela étant fait, il dut charger une autre dizaine de cartons à bord de la Volvo. Ces livres, expliqua la vieille femme, étaient destinés à la bibliothèque de Yemassee, à une soixantaine de kilomètres plus au nord, en Caroline du Sud, justement. Mais peu après Hardeeville, ils durent ralentir, puis s'arrêter. Des voitures et des camions encombraient les deux voies, et d'autres véhicules les rejoignirent rapidement.

« Ah, je déteste quand ça bouchonne, pesta Marjorie. Et ça arrive toujours en Caroline du Sud, on dirait. Ils sont trop radins pour élargir la nationale. Un accident s'est produit un peu plus loin, je parie, et comme il n'y a que deux voies, personne peut passer. Je vais rester coincée ici la moitié de la journée. Monsieur Jamieson, je vous libère de vos obligations. À votre place, je descendrais ici, je retournerais à la sortie de Hardeeville à pied et je tenterais ma chance sur la Highway 17.

— Et tous ces cartons de livres ?

— Oh, je trouverai bien un autre gars musclé pour m'aider. » Elle lui sourit. « En vérité, quand je vous ai vu au bord de la route, en plein cagnard, j'ai eu envie de vivre dangereusement.

— Bon, si vous êtes sûre. » Tim commençait à se sentir claustrophobe dans ce bouchon. Comme quand il s'était retrouvé coincé en classe économique dans l'avion. « Mais si vous n'êtes pas sûre, je reste. Après tout, mon patron ne m'attend pas.

— Oui, j'en suis sûre. J'ai été ravie de vous rencontrer, monsieur Jamieson.

— Moi de même, madame Kellerman.

— Avez-vous besoin d'une aide financière ? Je peux vous donner dix dollars, si vous voulez. »

Il fut ému et surpris (ce n'était pas une première) par la gentillesse et la générosité simples des gens simples, surtout ceux qui ne roulaient pas sur l'or. L'Amérique était encore et toujours un beau pays, même si certains (lui y compris parfois) affirmaient le contraire.

« Non, ça ira. Je vous remercie. »

Quand je vous ai vu au bord de la route, en plein cagnard, j'ai eu envie de vivre dangereusement

Il serra la main de la vieille femme, descendit du break et rebroussa chemin vers la sortie de Hardeeville en marchant sur la bande d'arrêt d'urgence. Ne voyant passer aucune voiture sur la US17, il poussa à pied sur deux ou trois kilomètres, jusqu'à l'intersection avec la State Road 92. Là, un panneau indiquait la direction de DuPray. L'après-midi touchait à sa fin et Tim décida de dénicher un motel pour la nuit. Encore un établissement miteux sans doute, mais l'alternative – dormir dehors et se faire bouffer par les moustiques ou coucher dans la grange d'une ferme – le séduisait encore moins. Alors, il marcha vers la ville de DuPray.

Les grands événements naissent de petits riens.

4

Une heure plus tard, assis sur une grosse pierre au bord de la route à deux voies, Tim attendait qu'un train de marchandises interminable soit passé. Il roulait en direction de DuPray à cinquante km/h, majestueusement. Il transportait des voitures (accidentées pour la plupart) et tractait des wagons plats, des wagons-tombereaux et des wagons-citernes contenant on ne savait quelles substances maléfiques qui, en cas de déraillement, enflammeraient la forêt de conifères et asphyxieraient la population de DuPray sous une fumée nocive, voire fatale. Arriva enfin le fourgon de queue, orange, à bord duquel un homme en salopette lisait un livre de poche en fumant une cigarette, assis dans un fauteuil de jardin. Il leva les yeux de son livre et salua Tim d'un geste amical. Tim en fit autant.

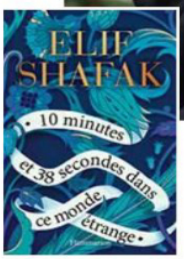
Aux marges du monde

L'écrivaine turque Elif Shafak, née à Strasbourg et qui vit à Londres depuis onze ans, signe *10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange*. Un tombeau pour tous ceux que son pays bannit.

★★★★★

10 MINUTES ET 38 SECONDES DANS CE MONDE ÉTRANGE (10 MINUTES 38 SECONDS IN THIS STRANGE WORLD)
PAR **ELIF SHAFAK,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DOMINIQUE GOY-BLANQUET, 400 P., FLAMMARION, 22 €

Mille-feuille de cultures, étirée entre l'Europe et l'Asie, traversée par le Bosphore et cerclée par les mers, revoilà Istanbul au cœur du nouveau roman d'Elif Shafak. *« Istanbul était une illusion. Un tour de magicien raté. Istanbul était un rêve qui n'existait que dans l'esprit des mangeurs de haschich. En vérité, il n'y avait pas d'istanbul »,* écrit-elle dans *10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange.* D'une main, elle fait apparaître la chimère ; de l'autre, elle la pulvérise.



De passage à Paris, elle explique son regard sur cette cité qui fut la sienne. *« Istanbul est sans aucun doute une belle ville, mais cela ne veut pas dire qu'il est facile d'y vivre. Malgré son histoire ancienne, c'est aussi une ville d'amnésie où tout est constamment effacé. C'était mon rôle de donner la parole à ceux qui ont été relégués aux marges. Et il y en a beaucoup. »*

Trajectoires d'inadaptés

L'origine du livre commence le jour où Elif Shafak entend parler du *« cimetière des abandonnés »*. Là-bas, à une heure du cœur d'Istanbul, sont enterrés tous ceux qui ont été rejetés par leurs familles. Sans plaque à leur nom ; sans tombe ni funérailles. *« S'y côtoient une prostituée turque et un migrant africain, mort noyé pendant son voyage vers l'Europe, des suicidés et des LGBTQI, des morts du sida et des transgenres »,* énumère l'auteure qui a fait son coming-out en tant que bisexuelle en 2017. *« Je voulais raconter leurs histoires car, s'ils ont été bannis par leurs proches, ils n'étaient pas sans compagnons. »* C'est le cas de son héroïne, Tequila Leila. Au début du roman, cette prostituée est déjà morte, victime d'un tueur en série, son corps jeté dans une benne à ordures. Mais pendant dix minutes et trente-huit secondes, son cerveau continue de fonctionner, faisant remonter les souvenirs : l'enfance à Van, en Anatolie, où elle est abusée par un oncle, puis obligée de se marier ; la fuite pour Istanbul où elle travaille dans une maison close du centre historique ; enfin, la famille de cœur qu'elle compose à Istanbul avec d'autres *« parias »* comme elle – transgenres, immigrés, personnes de petite taille. Les trajectoires de ces *« inadaptés »* sont racontées avec brio dans des récits enchâssés. Une manière pour l'auteure de rendre hommage à la tradition orale, léguée par sa grand-mère, une *« raconteuse d'histoires »*.

Poursuivie pour « insulte à la turquicité »

Quand cette dernière est morte, Elif Shafak ne s'est pas rendue à l'enterrement. Elle refusait d'être en Turquie au moment où la répression contre les journalistes et les universitaires battaient son plein. *« La Turquie est devenue la plus grande prison pour journalistes. »* L'écrivaine parle d'expérience, elle qui a été poursuivie pour « insulte à la turquicité » à cause de son évocation du génocide arménien dans *La Bâtarde d'Istanbul*.

Triste, Elif Shafak constate l'urbanisation et la gentrification galopantes d'Istanbul, et surtout *« le recul »* de son pays où l'islamisme, l'autoritarisme et le conservatisme augmentent. Et, avec eux, la xénophobie et les violences sexistes. Écrivaine féministe, cosmopolite et engagée, Elif Shafak, 48 ans, est indéniablement l'une des plus grandes romancières de notre temps. De celles qui savent créer des images, des sensations et des personnages inoubliables. De celles qui font réfléchir en posant les vraies questions. **Gladys Marivat**

ELIF SHAFAK EN 3 DATES

1971
Naissance à Strasbourg. Cette fille de parents turcs suit des études en sciences politiques à Ankara, se spécialisant notamment sur les questions de genre.

1998
Publication de son premier roman (non traduit en France), *Pinhan.* Suivront, entre autres, *La Bâtarde d'Istanbul, Bonbon palace, Lait noir, L'Architecte du sultan, Crime d'honneur…*

2017
Mariée au journaliste Eyüp Can (rédacteur en chef du quotidien *Referans*) et mère de deux enfants, Elif Shafak défraie la chronique en révélant au grand jour sa bisexualité.

LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE/FLAMMARION

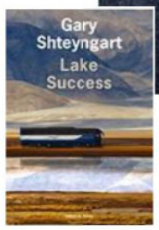
Comme une envie d'ailleurs

Dans son dernier roman, Gary Shteyngart dépeint le portrait d'un cadre très prospère, dont la vie familiale laisse à désirer, et qui, en quittant son foyer, cherche à se retrouver, lui, ainsi qu'une Amérique authentique.

★★★☆☆

LAKE SUCCESS (ID) PAR **GARY SHTEYNGART,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE ROQUES, 384 P., L'OLIVIER, 24 €

Depuis son apparition sur la scène littéraire, l'Américain d'origine russe Gary Shteyngart est l'un des meilleurs observateurs du pays où il est arrivé à l'âge de 6 ans. Son nouveau roman est l'un de ses plus percutants. Le lecteur plonge de plain-pied dans le quotidien de Barry Cohen, au moment où il se met à sérieusement vaciller. Le héros de l'auteur d'*Absurdistan* et de *Super triste histoire d'amour* se présente comme un républicain modéré. New-Yorkais solide tant par la carrure que par la situation financière, monsieur habite un appartement de 400 mètres carrés avec Seema, sa splendide femme d'origine indienne mais native de l'Ohio, et Shiva, leur fils autiste. Ce directeur d'un fonds spéculatif dont la principale activité est le bavardage possède une collection impressionnante de montres hors de prix – il s'avoue même être un *« idiot savant sur les montres »* – et boit un whisky d'une valeur de 36 000 dollars.



Après un dîner arrosé chez des voisins, Barry pète les plombs. Ressent le besoin de fuir, de prendre la route. De retrouver l'air de la Virginie où il était jadis parti rendre visite à Layla, sa petite amie de fac. À une époque où il dévorait Hemingway et Fitzgerald. Le voici qui monte dans un bus Greyhound, sans portable ni carte bancaire, mais avec l'espoir de trouver qui il est. À Baltimore, sa première escale, il boit du *« jus de mac »* et rencontre *« un jeune dealer à fort potentiel »*. Pendant que Seema se débrouille comme elle peut avec son travail, Shiva et son attirance pour un romancier originaire du Guatemala… Gary Shteyngart peint une Amérique à deux vitesses qui s'apprête à élire Donald Trump à la Maison-Blanche. Nimbé de mélancolie et d'humour, *Lake Success* est une vraie réussite. **Alexandre Fillon**

Il était une fois le Mozambique

★★★★☆

LES SABLES DE L'EMPEREUR PAR **MIA COUTO,** 672 P., MÉTAILIÉ, 25 €

Elle s'appelle Imani. Son nom signifie « Qui est-ce ? », mais ses parents la surnomment « la Vivante », car ses sœurs sont mortes noyées et ses frères ont fui. *« Je ne suis pas née pour être une personne. Je suis une race, je suis une tribu, je suis un sexe, je suis tout ce qui m'empêche d'être moi-même »,* constate la jeune fille. La belle Imani vit avec sa mère et son père, alcoolique, facteur de balafons, catholique et soutien des Portugais. Au XIXe siècle, ces derniers tentent d'affirmer leur domination dans le sud-est de l'Afrique, contre les appétits britanniques et la résistance de l'empereur Ngungunyane.

À travers le regard de cette héroïne qui parle portugais et ne rêve déjà plus dans sa langue maternelle, Mia Couto nous plonge dans son Mozambique intime où les silences s'accordent, où la nuit épaisse avale les rêves, où les maisons dévorent les habitants dans leur sommeil. Imani est, selon son père, telle la chauve-souris, mi-oiseau, mi-rat : *« Les mondes se mélangent à l'intérieur »* d'elle. Désignée comme interprète des colons, elle s'éloigne des siens et tombe amoureuse du sergent Germano, le second narrateur.

Conçu à l'origine en trois romans, *Les Sables de l'empereur* paraît en France sous la forme d'une vaste fresque. Couto y raconte la chute de l'un des derniers empires du continent à travers l'histoire tragique de l'empereur Ngungunyane – vaincu, déporté à Lisbonne et mort aux Açores – et le choc de la rencontre coloniale, vu des deux côtés. Sublime. **Baptiste Liger (avec G.M.)**

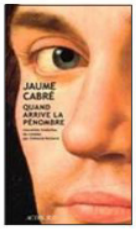
P. NORMAND

Petits plaisirs

★★★☆☆

QUAND ARRIVE LA PÉNOMBRE PAR **JAUME CABRÉ,** 272 P., ACTES SUD, 22 €

Jaume Cabré est aussi à l'aise pour le marathon que pour le sprint. L'auteur de l'inoubliable chef-d'œuvre *Confiteor* le prouve avec les treize nouvelles qui constituent son dernier opus *Quand arrive la pénombre*. La première d'entre elles est un modèle du genre. Le lecteur y accompagne quatre garçons du dortoir n° 3 d'un pensionnat. Lesquels ont décidé de régler son compte à Henricus, le surveillant tripoteur porté sur les petits blonds… La même noirceur porte « Thésée ». Où l'on apprend la fin tragique d'Ariane Granell, *« inoubliable professeur d'histoire des miracles »*.



A.F.

L'inaccessible étoile

Révélé avec *Les Pêcheurs,* le Nigérian Chigozie Obioma revient avec un splendide roman d'amour, raconté par un esprit.

★★★☆☆

LA PRIÈRE DES OISEAUX (AN ORCHESTRA OF MINORITIES) PAR **CHIGOZIE OBIOMA,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SERGE CHAUVIN 528 P., BUCHET-CHASTEL, 25 €

Chigozie Obioma a un incroyable talent de conteur. Né en 1986, l'auteur nigérian nourrit une vision symbolique du monde, inspirée des croyances et des légendes ancestrales, dans une prose poétique qui colle au plus près des sentiments de ses personnages. Ces derniers sont de doux rêveurs malmenés par le poids du destin, brutalement défaits de leurs rassurantes attaches pour être jetés dans un futur incertain. C'était le cas dans son premier roman, *Les Pêcheurs,* où la prophétie d'un fou déclenche une rivalité entre deux frères et la débâcle d'une famille.

Peut-on jamais fuir le futur auquel notre condition nous assigne ? Cette question est au cœur de son nouveau roman, finaliste du prestigieux Booker Prize. *La Prière des oiseaux* relate la rencontre entre Chinonso, un modeste *« gardien de volailles »* orphelin et solitaire, et Ndali, une étudiante en pharmacie issue d'une famille d'intellectuels de la classe aisée. Quand ils se rencontrent, elle est à deux doigts de se jeter d'un pont. Il la convainc de ne pas le faire, en lui montrant, volaille à l'appui, ce qu'une telle chute lui réserve. Plus tard, ils se recroisent et commencent à s'aimer, en dehors de toute contrainte. La présentation aux parents leur inflige un sévère rappel à la réalité : Chinonso ne mérite pas sa fille, explique le père de Ndali. Humilié, le jeune éleveur décide de vendre tout ce qu'il possède sur cette Terre pour partir étudier à Chypre afin de revenir au Nigeria diplômé, digne de son aimée.

Un classique du roman d'amour

L'histoire entre la princesse et le pauvre marchand (ou éleveur) prêt à tout pour séduire sa belle est un classique mondial du roman d'amour. La grande originalité d'Obioma est de la raconter par l'intermédiaire de l'esprit de Chinonso. Un « chi » qui habite le monde depuis son commencement et pense avoir tout appris des humains, mais que ces derniers, jamais à court d'imagination, n'ont pas fini de surprendre. Et c'est ainsi, par le biais des réflexions de l'esprit, qu'Obioma illustre l'incroyable force des histoires, et notre besoin irrépressible de les écrire et de les lire. **Baptiste Liger (avec G.M.)**

Toujours plus à l'ouest

★★★★☆

INLAND (ID) PAR **TÉA OBREHT,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BLANDINE LONGRE, 472 P., CALMANN-LÉVY, 21,90 €

Inland, le titre du second roman de Téa Obreht, est un *« terme anglais qui désigne l'intérieur des terres et tout territoire éloigné des mers – un arrière-pays qui reste aussi un ailleurs à explorer, en écho à la conquête de l'Ouest »,* renseigne l'incipit. Nous voici en 1893, dans l'Arizona. Le ranch familial tenu par Nora et son mari, Emmett, est, comme toute la région, en proie à la sécheresse. L'époux est donc parti chercher de l'eau. Le fils cadet est persuadé qu'une bête mystérieuse rôde et menace. L'attente, angoissante, durera une journée entière. Le livre se déroule tout au long de celle-ci, avec une trame qui donne à voir la vie de la famille comme celle de la petite ville-frontière, sous l'emprise de quelques riches propriétaires. Mais une autre trame vient rapidement s'immiscer, qui s'étend sur un espace-temps plus long. Elle montre Lurie, orphelin, immigré de l'Empire ottoman, hors-la-loi poursuivi pour meurtre qui, pour couvrir sa fuite, a intégré un étrange corps expéditionnaire arpentant la Californie… à dos de chameau. Hanté par son passé, Lurie communique avec les morts, les fantômes et même avec son chameau. Ici, la course-poursuite se double d'une dimension chamanique. Les deux intrigues vont serpenter tout au long d'un ouvrage porté par une écriture naturaliste, envoûtante et par une bonne dose d'humour.

Inland joue avec les codes du western, du récit de pionniers, du roman dit de « frontière », mais compose une partition qui détourne et ravive ce mythe américain de la conquête de l'Ouest. Américaine d'origine serbe, Téa Obreht, 34 ans, s'était révélée en 2011 en remportant le Orange Prize for Fiction pour *La Femme du tigre*, son premier roman. Avec ce nouvel opus, elle détonne et confirme tout son talent. **Hubert Artus**

J. KEITH

Les rames, bondées, du métro de Séoul.

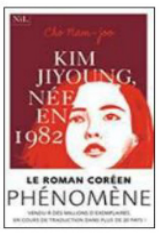
Ces voix qui s'élèvent

Anciennement scénariste pour la télévision, Cho Nam-joo s'est inspirée de son expérience personnelle pour décrire la discrimination exercée à l'encontre des femmes dans la société sud-coréenne.

★★★☆☆

KIM JIYOUNG, NÉE EN 1982 PAR **CHO NAM-JOO,** TRADUIT DU CORÉEN PAR PIERRE BISIOU ET KYUNGRAN CHOI, 216 P., NIL, 18,50 €

Séoul, son métro à l'heure de pointe. Kim Jiyoung est enceinte, mais personne ne se lève pour lui céder sa place. Les regards sont fuyants : son ventre gêne. Pour ne plus avoir à supporter cela, Kim Jiyoung quitte un travail qu'elle aime et se consacre à sa fille, à l'image d'une femme coréenne sur cinq cette même année 2014. Son avenir professionnel remis en cause, la jeune mère glisse dans un quotidien domestique sans saveur et semble bientôt possédée par d'autres femmes exprimant, à travers sa voix, leurs regrets de n'avoir pu mener la vie qu'elles avaient espérée.



Ainsi la mère de Kim Jiyoung déplore-t-elle n'avoir pu devenir institutrice, forcée de travailler pour financer les études de ses frères puis celles de ses filles et de son dernier-né. Un fils, après deux petites et une troisième qui devait voir le jour, mais qu'elle a préféré faire *« effacer »* dans une clinique : *« Ce n'était pas son choix, mais c'était sa responsabilité. »* Enfants, Kim Jiyoung et sa sœur se contentent des seconds choix quand leur cadet semble privilégié, une prévalence masculine que l'héroïne retrouve dans ses études puis dans sa vie salariée. Renvoyée à la place que la société lui réserve depuis sa naissance, Kim Jiyoung *« en avait conclu que sa lutte était vaine et avait cessé de protester »*.

Radiographie de la condition féminine

Portrait d'une femme ordinaire prise au piège d'un modèle oscillant entre tradition et modernité, *Kim Jiyoung, née en 1982* porte un regard sans concession sur les disparités femmes-hommes présentes en Corée du Sud comme dans toute société humaine contemporaine. Phénomène d'édition vendu à plus d'un million d'exemplaires, le roman suit la trajectoire de son héroïne, de sa naissance à sa propre maternité, offrant une impitoyable radiographie d'une condition féminine prisonnière de valeurs et de schémas préétablis contre lesquels toute résistance semble dérisoire. À l'heure où la mobilisation contre les violences et les discriminations à l'encontre des femmes rencontre une ampleur inédite, ce récit, en dépassant le prisme sud-coréen pour tendre vers l'universel, conforte l'idée selon laquelle cette lutte doit être collective avant d'être individuelle.

Laëtitia Favro

CYRUS CORNUT/PINK/SAIF IMAGES

ET AUSSI

★★★☆☆

LA FILLE DE L'ESPAGNOLE PAR **KARINA SAINZ BORGO,** 240 P., GALLIMARD, 20 €

À la mort de sa mère, Adelaida Falcon doit apprendre à survivre seule dans Caracas, une ville sombrant dans la violence. Expropriée de son appartement par un gang révolutionnaire, la jeune femme trouve refuge chez sa voisine, *« la fille de l'Espagnole »*, qui représente son unique chance de s'extraire du chaos ambiant. Sous la forme d'une dystopie, ce premier roman séduit par sa beauté farouche et sa capacité à résonner comme un avertissement. L.F.

★★★☆☆

LES SŒURS DE BLACKWATER PAR **ALYSON HAGY,** 240 P., ZULMA, 21,80 €

Pour jouir du savoir et peut-être du corps de l'héroïne de cette dystopie, les hommes se pressent devant la maison où elle vit, lascive et solitaire. Elle seule sait lire et écrire dans cette Amérique future d'après-guerre civile qu'Alyson Hagy dépeint dans une prose étincelante. L'Est américain, où renégats et mercenaires sèment la terreur, rivalise chez Hagy avec l'Ouest sauvage. Ce monde des *Sœurs de Blackwater,* où l'écriture confère tous les pouvoirs, envoûte longtemps. Gladys Marivat

★★★★☆

AU RYTHME DE NOTRE COLÈRE PAR **GUY GUNARATNE,** 368 P., GRASSET, 23 €

Le 22 mai 2013, deux terroristes décapitent sauvagement le soldat britannique Lee Rigby dans les rues de Londres. Guy Gunaratne fait de cet attentat sordide le point de départ de son premier roman électrique. Trois jeunes ados d'une cité du nord de la ville réalisent avec effroi que l'un des coupables a vécu les mêmes choses qu'eux et qu'il n'a fait que lentement dériver vers l'impensable. Un roman choral sous tension servi par une langue brutale. Léonard Desbrières

3 RAISONS DE... DÉCOUVRIR

Jessica Andrews

1 Avec *Dans son sillage*, la primo-romancière de 27 ans met en scène une jeune fille issue de la classe ouvrière du nord de l'Angleterre, qui intègre le King's College. Elle se croit arrivée, mais déchante vite et retourne enterrer son grand-père en Irlande. De loin, on aurait pu craindre une version féminine d'Édouard Louis. Si ce n'est qu'à la sociologie de bazar qui encombre aujourd'hui tant de livres Jessica Andrews préfère la poésie. Bonjour finesse ?

2 Bien que cette jeune auteure ait exactement la même frange que la chanteuse de variété Angèle, elle nous rappelle des filles moins rangées, celles qu'on croisait jadis dans des concerts à Londres – robe à pois, bonne descente et sens de la repartie. Fan des Libertines, elle a été visiblement marquée, adolescente, par le retour du rock des années 2000, et cela se sent. Ce qui a sans doute contribué à son élégance et à son esprit critique – elle est très drôle quand elle se moque, par exemple, des pseudo-intellos du King's College.

3 Il y a un côté Virginia Woolf qui émane d'elle. À la page 335 de son roman, on tombe enfin sur le nom qu'on attendait depuis le début du livre : *« Je découvris Woolf, Plath et Sontag. Je commençais à me sentir un peu plus à ma place. »* Le flux de conscience de *Mrs Dalloway* a influencé mademoiselle Andrews. Que les sceptiques ne prennent pas peur : elle est quand même moins cérébrale. Son roman d'initiation, c'est une Woolf qui aurait écouté Peter Doherty. Deux références plus recommandables que monsieur Louis.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆
DANS SON SILLAGE
PAR **JESSICA ANDREWS,**
304 P., PLON, 21 €

Des mots en fumée

La journaliste américaine Susan Orlean relate dans ce récit l'énorme incendie qui a détruit en 1986 la bibliothèque de Los Angeles. Et cherche à percer le mystère qui plane encore autour de son origine.

★★★☆☆
L.A. BIBLIOTHÈQUE (THE LIBRARY BOOK) PAR **SUSAN ORLEAN,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SYLVIE SCHNEITER,
416 P., SOUS-SOL, 23 €

Le nouveau livre de Susan Orlean est une véritable poupée russe. La rédactrice du *New Yorker* et de *Esquire* avait déjà impressionné avec *Le Voleur d'orchidées* où elle partait en Floride sur les traces d'un hallucinant pépiniériste. *L.A. bibliothèque* s'avère plus riche et fascinant encore. Native de la banlieue de Cleveland, Susan Orlean a longtemps vécu à New York avant de venir s'installer à Los Angeles avec son mari. Depuis sa tendre enfance, elle entretient un rapport fort avec les livres et les bibliothèques. Celle qui se trouve au cœur de sa ville d'adoption est un véritable pays de cocagne, un espace de liberté qui donne un aperçu de l'immortalité où l'on peut évoluer éternellement. Le 28 avril 1986, l'endroit a été ravagé par un incendie ne laissant intacts que les murs. Détruisant presque un demi-million de livres et en endommageant sept cent mille…

Mythomane et pyromane

À peine le feu neutralisé, le service incendie commença à mener l'enquête. Les soupçons se sont alors portés sur un jeune homme d'une vingtaine d'années aux cheveux blonds rejetés en arrière. Le pyromane pourrait bien être un certain Harry Omer Peak. Le dernier d'une famille de quatre enfants. Un garçon qui ne songeait qu'à plaire et à se faire remarquer. Un mythomane, capable de fournir de nombreuses versions de la même histoire, qui rêvait de devenir acteur de cinéma. Un *« fétu de paille qui se laissait porter par le vent et se posait ici ou là pour un boulot éphémère et s'envolait de nouveau, laissant peu de traces derrière lui »*.

En un seul volume, Susan Orlean réussit la prouesse de dresser le portrait de Peak, mais aussi celui de la Cité des anges, tout en décryptant le rôle essentiel et multiple que tient une bibliothèque – et ceux qui l'animent sans relâche – dans une société. Il y a à la fois de la reporter, de la sociologue et de l'historienne chez une Susan Orlean dont le travail trouvera logiquement sa place dans toute bonne bibliothèque !

Alexandre Fillon

S. HAMILTON – G. TRINGALE

Un cadavre sur les bras

Repérée par deux de ses romans traduits ces derniers mois, la romancière anglaise Eva Dolan fait à nouveau montre de son art du suspense et de la diversité de son regard politique.

★★★☆☆ *LES OUBLIÉS DE LONDRES (THIS IS HOWIT ENDS)* PAR **EVA DOLAN,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LISE GAROND, 400 P., LIANA LEVI, 22 €. EN LIBRAIRIE LE 6 FÉVRIER.

« *On est censé se réveiller innocent. Quand on a fait quelque chose de mal, on est censé avoir quelques secondes de grâce* [...] *avant que la réalité remonte à la surface et vous mette une bonne tarte dans la gueule.* » Ainsi s'exprime Molly, sexagénaire, l'une des deux protagonistes des *Oubliés de Londres* et photographe engagée depuis qu'elle a couvert les casses sociales durant les années Thatcher. Un cadavre est au centre de ses préoccupations : celui qu'elle trouve, en bas de l'immeuble, avec sa voisine Hella. Trentenaire, doctorante en sciences politiques et également engagée, cette dernière a organisé une fête à l'occasion de la parution de son livre : les témoignages des dernières personnes occupant les logements sociaux d'une tour, dans un quartier de Castle Rise où poussent des immeubles plus luxueux. Les deux femmes choisissent de planquer le corps. La narration se dédouble alors, alternant entre les deux amies et, surtout, entre les mois précédents et le présent de l'enquête policière. Un suspense procédural et psychologique, dévoilant comment et pourquoi ce corps est arrivé là.

Si le récit à double niveau est parfois dur à suivre, il est soutenu par une investigation qui prend de plus en plus d'ampleur, jusqu'à constituer la raison d'être de cette enquête et de cette fiction : les violences faites aux femmes, les pratiques policières pour museler des militants radicaux, et l'implacable gentrification de la capitale anglaise depuis plus de vingt ans. Ces thèmes-là – présents dans *Les Chemins de la haine* (Grand Prix des lectrices de *Elle*, 2018) et dans *Haine pour haine* (2019) –, Eva Dolan ne les a jamais oubliés. Avec ce thriller efficace doublé d'un regard engagé sans être dogmatique, l'auteure rappelle l'Écossais Ian Rankin, et offre un nouveau polar exigeant, sur le fond comme sur la forme. Fin et charpenté. **Hubert Artus**

Ainsi soient-elles

★★★★☆ *UNE FEMME DE RÊVE* PAR **DOMINIQUE SYLVAIN,** 304 P., VIVIANE HAMY, 19 €

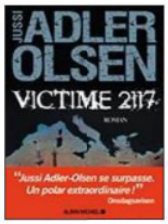
Depuis quelques livres, Dominique Sylvain met de côté ses personnages récurrents – comme le duo Ingrid Diesel et Lola Jost. Ses fictions, à chaque fois singulières, ont encore gagné en densité, comme en témoigne son dix-huitième roman.

Bien des femmes peuvent s'apparenter à *Une femme de rêve* : Laurence Schneider, audio-naturaliste renommée vivant en Lorraine, Séverine Varmeau, commandante de police dans le coma, Nico, la jeune fille d'un braqueur, ou encore cette étrange « Élue ». Toutes, d'une manière ou d'une autre, convergent vers Karmia, le susdit braqueur, qui vient de s'évader de prison. Ajoutez un magot astucieusement converti en bitcoins, un ancien flic qui a moult raisons de se venger de plusieurs protagonistes, des niveaux de narration qui distillent les révélations et varient les effets. Un récit aussi onirique que réaliste, violent et raffiné. **H.A.**

De Charybde en Scylla

★★★☆☆ *VICTIME 2117* PAR **JUSSI ADLER-OLSEN,** 576 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

Cette huitième enquête du Département V est celle que les fidèles attendaient. Elle débute comme les précédentes : un fait de société – ici, le 2 117e cadavre de migrant repêché en Méditerranée – se double d'une intrigue criminelle (un chantage touchant le Département de près) et enclenche une course contre la montre de treize jours, en plusieurs points du continent européen. Mais cette fois, l'affaire principale concerne Assad, le membre le plus énigmatique de l'équipe, réfugié syrien dont on connaissait peu le passé. Il lui revient par vagues. Avec ses comparses, et la journaliste espagnole Joan Aiguader, il enquête et se révèle. Résultat : *Victime 2117* est plus original que les précédents tomes, mêlant les habituels *cold case* avec les tragédies migratoires et guerrières récentes. **H.A.**



M. VESSEY – T. HARDEN

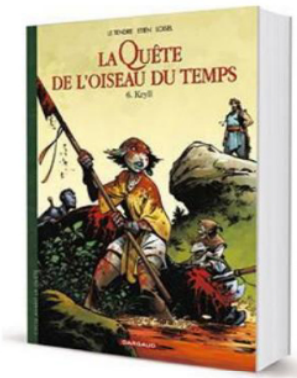
Serge Le Tendre, Régis Loisel et David Etien

LA QUÊTE DE L'OISEAU DU TEMPS

AVANT LA QUÊTE (T. 6). KRYLL

Mètre étalon de la bande dessinée d'heroic fantasy, l'aventure de *La Quête de l'oiseau du temps* a démarré en 1983 sous les plumes de Serge Le Tendre et du grand Régis Loisel. Scindée en trois cycles distincts, cette ambitieuse épopée a su s'imposer comme une véritable référence du genre. Avant de connaître la suite des aventures de Bragon et de Pélisse, retour aux fondements de cet univers foisonnant avec un cycle sobrement intitulé *Avant la quête*. Amorcé en 1998, ce préquel nous raconte les premiers faits d'armes de Bragon avant qu'il ne devienne chevalier, et se situe quarante ans avant les événements de *La Quête*.

Cette fois, Loisel ne dessine plus mais cosigne les scénarios avec Le Tendre, laissant sa place de dessinateur à des artistes comme Lidwine, Mohamed Aouamri ou David Etien. C'est à ce dernier que l'on doit les planches de *Kryll*, nouvel opus du cycle *Avant la quête*, et seconde incursion du dessinateur dans l'univers de *La Quête de l'oiseau du temps*, plus de deux ans après *L'Emprise*. Dans cette nouvelle aventure, Bragon affronte Kryll, jeune femme vierge dotée du pouvoir de sécréter une substance mortelle dans le corps de son premier amant. *L'Oiseau du temps* est loin d'avoir révélé tous ses secrets puisqu'un troisième cycle est en préparation, ainsi qu'une série TV réalisée par le Danois Anders Walter. **Ilan Ferry**



LE LIVRE

LA QUÊTE DE L'OISEAU DU TEMPS. AVANT LA QUÊTE (T. 6). KRYLL
PAR **SERGE LE TENDRE, RÉGIS LOISEL** (SCÉNARIO) ET **DAVID ETIEN** (DESSIN), 64 P., 14,99 €.
COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIE LE 31 JANVIER.

Bios express

Serge Le Tendre

Véritable père fondateur de l'heroic fantasy francophone avec *La Quête de l'oiseau du temps*, Serge Le Tendre a également assuré l'écriture de nombreuses autres séries de BD dont *Jérôme K. Jérôme Bloche*, *Les Voyages de Takuan*, *Chinaman* ou encore *Griffe blanche*.

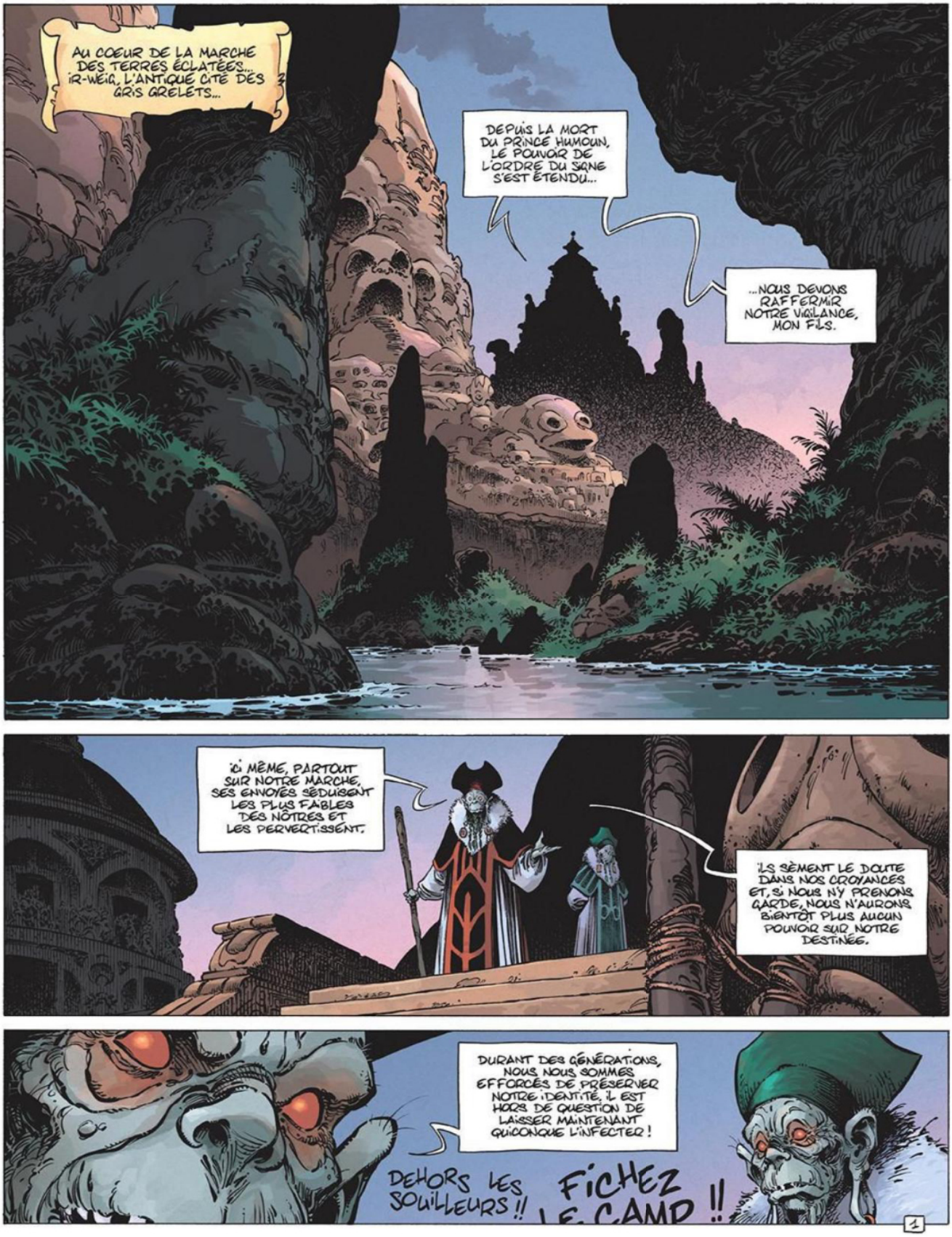
Régis Loisel

Outre *La Quête de l'oiseau du temps*, Régis Loisel est également connu pour ses créations originales : *Magasin général* (cosigné avec le dessinateur Tripp), mais surtout *Peter Pan*, interprétation en six volumes, très libre et personnelle, du chef-d'œuvre de J.M. Barrie.

David Etien

Fortement influencé par Régis Loisel, David Etien est notamment connu pour avoir cosigné la série des *Quatre de Baker Street* avec Jean-Blaise Djian et Olivier Legrand. Il rejoint l'aventure de *La Quête de l'oiseau du temps* en 2017 avec le tome *L'Emprise*.

C. GABRIEL/DARGAUD


AU CŒUR DE LA MARCHE DES TERRES ÉCLATÉES... IR-WEIA, L'ANTIQUE CITÉ DES GRIS GRELETS...
DEPUIS LA MORT DU PRINCE HUMOUN, LE POUVOIR DE L'ORDRE DU SIGNE S'EST ÉTENDU...
...NOUS DEVONS RAFFERMIR NOTRE VIGILANCE, MON FILS.
ICI MÊME, PARTOUT SUR NOTRE MARCHE, SES ENVOYÉS SÉDUISENT LES PLUS FAIBLES DES NÔTRES ET LES PERVERTISSENT.
ILS SÈMENT LE DOUTE DANS NOS CROYANCES ET, SI NOUS N'Y PRENONS GARDE, NOUS N'AURONS BIENTÔT PLUS AUCUN POUVOIR SUR NOTRE DESTINÉE.
DURANT DES GÉNÉRATIONS, NOUS NOUS SOMMES EFFORCÉS DE PRÉSERVER NOTRE IDENTITÉ, IL EST HORS DE QUESTION DE LAISSER MAINTENANT QUICONQUE L'INFECTER !
DEHORS LES SOUILLEURS !!
FICHEZ LE CAMP !!

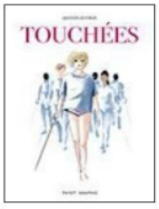
MAUDITS TATOUÉS !!
SALES MAQUILLEURS !!
VERMINES !
ON VEUT PLUS DE VOUS !!
CANAILLES !
J'AI ORDONNÉ QUE L'ON CHASSE DE LA CITÉ TOUS LES ADEPTES DE CETTE MAUDITE SECTE.
À MORT !
MAUDITS !!
DEHORS !
Y COMPRIS LES NÔTRES, PÈRE ?
OUI, SHAN THUNG. Y COMPRIS LES NÔTRES.
2

VIENS.. SUIS-MOI, FILS.
PERSONNE NE DOIT NOUS ENLEVER LA CONQUE DU DIEU RAMOR. TU M'ENTENDS.
SEUL LE POUVOIR DE LA "MÈRE FOUDRE" PERMET L'ACCÈS À CETTE SALLE.
ELLE APPARTIENT À NOTRE PEUPLE DEPUIS LA NUIT DES TEMPS...
...ET NOUS L'AVONS TOUJOURS PROTÉGÉE.
C'EST NOTRE PRÉROGATIVE... NOTRE DEVOIR.
MÊME L'ORDRE DU SIGNE N'EST PAS DIGNE D'ELLE.
SES PARTISANS SONT DES DÉGÉNÉRÉS, DES IMPURS.
UN JOUR, QUAND JE NE SERAI PLUS LÀ, C'EST TOI, SHAN THUNG, QUI ACCUEILLERAS LE DIEU RAMOR ENFIN LIBÉRÉ DE SON ENCHANTEMENT.
EN ATTENDANT, CONTRE NOS ENNEMIS, TU POURRAS TE SERVIR DU POUVOIR QUE NOTRE LIGNÉE NOUS A LÉGUÉ.
OUI, PÈRE... LA "MÈRE FOUDRE"...
...JE SERAI DIGNE DE TOI.
3

ET AUSSI

★★★☆☆
MALAURIE. L'APPEL DE THULÉ
PAR **PIERRE MAKYO** (SCÉNARIO) ET **FRÉDÉRIC BIHEL** (DESSIN), 132 P., DELCOURT, 19,99 €
Presque centenaire, Jean Malaurie est l'éditeur de la belle collection « Terre humaine ». Il est surtout une personnalité connue et respectée pour la manière dont il a appréhendé les enjeux physiques et culturels de l'humanité, avec un point de vue surplombant dû à son savoir exceptionnel sur les sociétés arctiques. Cet album, qui lui donne la parole, rend justice à ce grand esprit, à l'œil aigu et au verbe prophétique. **P.O.**

★★★★☆
MOON OF THE MOON
PAR **LI CHI TAK,**
128 P., FUTUROPOLIS, 18 €
Le Hongkongais Li Chi Tak se confronte, dans *Moon of the Moon,* au musée du Louvre. La rigueur du noir et blanc entre en violent contraste avec la complexité du scénario, parcouru de cyborgs, dans une ambiance de fin du monde. De longues plages silencieuses donnent à cette fable apocalyptique un sens contemplatif qui laisse entendre que l'art est une solution, malgré tout. On veut bien le croire. **P.O.**



★★★☆☆
TOUCHÉES
PAR **QUENTIN ZUTTION,**
206 P., PAYOT GRAPHIC, 21,80 €
« L'escrime est un sport de combat. Les adversaires, masqués et armés, ont un seul but : toucher, sans être touché. » **Cet ouvrage, très juste, parle des violences sexuelles, conjugales ou non, et, plus encore, du trauma des victimes. La morale est optimiste car cette variété sexuelle de l'« abus de position dominante » peut désormais faire l'objet d'un dépôt de plainte individuelle, d'une mobilisation collective, d'une bande dessinée.** **P.O.**

Un pour tous, tous pour un

La dessinatrice Catherine Meurisse rend ici un vibrant hommage au peintre Delacroix connu par son travail sur la lumière et la couleur, par le biais d'une autre célébrité, de la littérature, Alexandre Dumas.

★★★★☆
DELACROIX PAR **CATHERINE MEURISSE,**
140 P., DARGAUD, 21 €

« *Delacroix était mon ami, et les peintres sont mes frères* » : celui qui parle n'est autre qu'Alexandre Dumas, et la causerie qu'il donna un an après la mort de l'ami en question est épatante.

Catherine Meurisse, grande admiratrice d'Eugène, a eu l'idée sympathique de suivre pas à pas ce texte plein de fougue et de générosité – deux qualités qui sont aussi celles de la dessinatrice – et de l'accompagner de croquis vifs et d'esquisses chaleureuses. Dumas ne prétend pas être critique d'art, mais il est mieux que cela : il aime Delacroix, il aime sa peinture et il aime la peinture. Il a une manière de parler d'un tableau qui n'a rien d'engoncé, et qui va à l'essentiel sur un ton du faubourg. Ainsi de *La Liberté guidant le peuple* : « *Il émane une atmosphère chargée de salpêtre ! Il grouille sous le soleil de juillet ! Et les soldats, comme ils sont bien tués !* » Ce texte méconnu nous rappelle que Dumas n'est pas qu'un romancier qui sait caresser le public dans le sens du poil, mais qu'il est aussi un remarquable mémorialiste, l'auteur de récits de voyages qui restent des modèles du genre.

Anecdotes et citations bien choisies

Chez notre mousquetaire, les anecdotes, nombreuses, ne sont jamais gratuites. Quand il se paye le luxe d'une digression, c'est pour nous parler de Géricault, dans une scène grandiose et macabre, dont Catherine Meurisse rend très bien la belle atrocité. Dans *Delacroix,* les citations sont bien choisies, comme celle-ci, qui dit tout du *fa presto* : « *Exécutez vite ! Si vous n'êtes pas assez habile pour faire le croquis d'un homme qui se jette par la fenêtre pendant le temps qu'il met à tomber du quatrième étage sur le sol, vous ne pourrez jamais faire de grandes machines.* » **Pascal Ory**

Plus dure sera la chute

Dans ce second roman, Estelle-Sarah Bulle analyse le poids de la culpabilité – justifiée ou non – pesant sur sa jeune héroïne, Issa.

★★★☆☆
LES FANTÔMES D'ISSA PAR
ESTELLE-SARAH BULLE,
128 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 12,50 €
(DÈS 12 ANS)

Le roman s'ouvre sur un geste. Issa, 12 ans, a décidé de poser ce qui l'empêche de grandir sereinement. Nous voilà désormais complice de ce qui lui fait tant honte. Ses souvenirs ne trompent pas et ne laissent aucune place à l'indulgence : Issa est persuadée d'avoir tué un enfant de sa classe quand elle était encore à l'école primaire. La chute n'était pas un accident, Mathis n'est pas tombé tout seul du muret de ce village abandonné, dont elle a encore des images en tête. Comment continuer à le cacher à ses parents ? Eux qui ont quitté Mayotte et ne veulent surtout pas faire de vagues pour être tolérés dans une société pas toujours très accueillante. « *On dirait que mes parents sont tout le temps en train de passer un examen.* », écrit-elle.

La romancière épingle avec subtilité cette gêne d'exister, cette manie de s'excuser de tout. *Les Fantômes d'Issa* raconte comment la jeune héroïne vit avec ce secret obsédant au milieu de cette ambiance étriquée, de quelle manière elle le cache et évite Belzun, ce camarade qui aurait été témoin de la scène… Mais Mathis ressurgit sans cesse, tel un fantôme obligeant Issa à regarder sa faute en face. Ce court roman a la magie de réussir à tourner autour d'un acte violent avec une forme de douceur. Ligne après ligne, on découvre Issa et on se dit qu'elle ne mérite pas de se faire tant de mal, qu'il doit y avoir quelque chose pour expliquer ce geste, pour la dédouaner… Estelle-Sarah Bulle *(Là où les chiens aboient par la queue)* décrit avec justesse la perversité d'un lourd secret. Et combien la délivrance est belle.

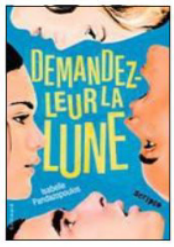
Raphaële Botte

La parole aux jeunes

★★★☆☆
DEMANDEZ-LEUR LA LUNE
PAR **ISABELLE PANDAZOPOULOS,**
352 P., GALLIMARD JEUNESSE, 12,90 €
(DÈS 12 ANS)

Quatre adolescents. Un lycée technologique dans « *un coin déserté où plus personne ne veut vivre* ». Lilou, Sam, Bastien et Farouk suivent le cours de remise à niveau d'Agathe Fortin. Quelle est cette façon de demander à ses élèves de faire travailler leur corps ? De lancer un « Ça joue » quand l'un commence un exercice devant les autres ? On est au cœur du sujet : cette professeure croit en eux et croit en la puissance de la prise de parole en public pour dépasser les plafonds de verre. *Demandez-leur la Lune* en est la démonstration implacable.

Ce texte réussit en outre à ne pas sacrifier la dimension romanesque. On boit les paroles de Fortin, on exulte de voir ces adolescents progresser et on ne lâche pas une phrase pour comprendre leur histoire. Isabelle Pandazopoulos tisse l'intrigue avec subtilité même si les thèmes actuels font presque tous irruption (migration, radicalisation…). L'avocat Bertrand Périer avait titré son traité sur l'éloquence *La parole est un sport de combat,* ce roman rappelle que la Lune est parfois à portée de main.



R.B.

À vos souhaits !

★★★★☆
VENT D'HIVER PAR
CARL NORAC ET **GERDA DENDOOVEN,**
96 P., LA JOIE DE LIRE, 18,90 € (DÈS 7 ANS)

Et si l'hiver était un personnage ? Carl Norac en a pris son parti et, dans *Vent d'hiver,* il en souffle les aventures. Il n'hésite pas à dissiper tout malentendu en précisant d'ores et déjà que « *l'hiver est comme tout le monde. Il n'aime pas le froid. Mais c'est son boulot, voilà. À l'école, il voulait faire printemps, mais c'est un métier encore plus rare* ». Poésie et humour sont distillés à chaque page. La taille des textes, le ton, les traits vifs et colorés des illustrations en font un livre à picorer joyeusement. Pour traverser l'hiver avec philosophie, la prescription est évidente : lire la page 23 pour enfin savoir comment l'hiver a inventé le rhume !

R.B.

GETTY

Odyssée de l'enfer

Le dramaturge grec Iakovos Kambanellis est l'auteur d'un chef-d'œuvre sur le système concentrationnaire. Rescapé du camp autrichien de Mauthausen, il est le témoin fidèle des premières heures de la libération de ceux qui y étaient détenus, et des mois qui suivirent, avant le rapatriement des prisonniers.

Le camp de concentration de Mauthausen au moment de sa libération, en mai 1945.

AKG-IMAGES/SPUTNIK

★★★★★

MAUTHAUSEN (ID.) PAR **IAKOVOS KAMBANELLIS,** TRADUIT DU GREC PAR SOLANGE FESTAL-LIVANIS, 384 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

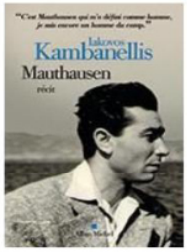
Pour les prisonniers de Mauthausen, la Libération a revêtu la forme d'un char Patton franchissant un portail surmonté du slogan « Arbeit macht frei ». Les soldats américains *« regardaient d'un air ahuri, fier, triste »* ces rescapés qui hurlaient et déchiraient leurs vêtements rayés. Dans la cohue, un kapo était taillé en pièces au canif. Des femmes aux crânes rasés s'emparaient de tissus. Des hommes saisissaient des barriques de fromages et des armes. Le magasinier SS avait été pendu à la porte, un pieu dans la poitrine. Les élégantes prostituées du bordel réservées aux surveillants faisaient le pied de grue. Puis, il a fallu nettoyer les baraques, installer les malades dans des draps propres, ouvrir les fosses dans la forêt pour déterrer les fusillés, gérer le ravitaillement miraculeux de l'armée américaine et de la Croix-Rouge.

C'est par la fin de la guerre et par des scènes dignes du *Kaputt* de Malaparte que s'ouvre *Mauthausen*, chef-d'œuvre enfin traduit en français. Iakovos Kambanellis avait été désigné pour représenter les prisonniers grecs auprès des Alliés. Il restera jusqu'à ce que ses compatriotes juifs recouvrent assez de forces pour rejoindre la Palestine. Fin août 1945, il rentrera en Grèce, juste avant le début de la guerre civile. *« J'arrive du camp de concentration. De l'enfer, de l'enfer, de l'enfer. Dans la Grèce qui était une maison ravagée où l'on s'était entrégorgés et s'apprêtait à nouveau à s'entredéchirer. »* Pourtant, au cours de cet été 1945, les anciens détenus, dont certains n'avaient plus où aller, *« faisaient la fête dans une sainte folie, tombaient amoureux, faisaient du*

commerce, et se répandaient dans les villages alentour pour voir des maisons, des familles et la vie de tous les jours ». Plus de la moitié du livre est consacré à ces jours bénis ; le reste, au cauchemar quotidien de la captivité, dans un récit où l'humour côtoie l'horreur.

L'escalier de la mort

Kambanellis est LE dramaturge grec contemporain. Ulysse tient une grande part dans son œuvre. Né en 1922 sur l'île de Naxos, il accompagne sa famille treize ans plus tard à Athènes, à la suite des déboires commerciaux de son père. Il doit travailler. Il suit des cours du soir et obtient un diplôme de dessinateur technique dans le bâtiment. Après l'occupation de la Grèce au printemps 1941, il tente de gagner la Suisse. C'est le début d'une odyssée tragique. Arrêté à Innsbruck, en Autriche, il est envoyé en octobre 1943 à Mauthausen. C'est l'un des camps les plus durs, dédié aux *« irrécupérables et asociaux »,* surtout prisonniers politiques et de droit commun, soldats russes, homosexuels, Juifs aussi.



Les détenus meurent de maladie ou de malnutrition, d'une balle ou de coups, gazés… Les plus aptes au travail sont regroupés dans des « kommandos ». Le plus fourni est celui du Wiener Graben, la carrière de granit à laquelle on accède en empruntant les 186 marches de « l'escalier de la mort ». Les prisonniers remontent des blocs de pierre sous les coups des SS. Qui n'hésitent pas à les précipiter des falaises.

Kambanellis a rédigé un millier de pages l'hiver de sa libération. *« Écriture bavarde et gauche »,* dira-t-il avant de les ranger dans un tiroir. Il les ressortira au plus fort de la guerre froide (crise de Cuba, rupture Moscou-Pékin…) et de tensions en Grèce (assassinat du député Lambrakis), en ressentant qu'*« étaient grandement trahies le espérances qu'*[il] *avait eues après la fin de la guerre ».* Sa démarche, selon sa traductrice Solange Festal-Livanis[1], se rapproche de celle d'un autre déporté de Mauthausen, Jean Cayrol, l'auteur de *Nuit et Brouillard,* livre conçu comme *« un dispositif d'alerte ».* Le texte sort d'abord en feuilleton dans le journal *Eleuthéria,* en 1963, la même année que *La Trêve* de Primo Levi et *Le Grand Voyage* de Jorge Semprún. Le livre paraît deux ans plus tard, comme *Aucun de nous ne reviendra*, de Charlotte Delbo. En 1995, le dramaturge de plus de 70 ans publie cette version corrigée. *« C'est Mauthausen qui m'a défini comme homme, je suis un homme du camp. »*

Un numéro sur un bras blanc

En 1980, il y était retourné pour la première fois. Il avait été accueilli par le *Cantique des Cantiques,* une chanson écrite pour Theodorakis et interprétée par Maria Farandouri : *« Jeunes filles de Mauthausen/Jeunes filles de Belsen/ N'avez-vous pas vu ma bien-aimée ?*

Nous l'avons vue sur la place glaciale/ Avec un numéro sur son bras blanc/ Avec une étoile jaune sur le cœur.

Comme elle est belle, ma bien-aimée/ Celle qui était cajolée par sa mère/Et les baisers de son frère/Personne ne savait qu'elle était si belle. » **Emmanuel Hecht**

1. Également auteure de la postface du livre et d'une thèse : « Du récit concentrationnaire à la scène chez Iakovos Kambanellis : raconter et représenter Mauthausen », soutenue en 2018 à Lille.

Les humeurs d'un continent

L'historien Ian Kershaw délivre ici une magistrale leçon d'histoire du temps présent, sur l'Europe de ces soixante dernières années.

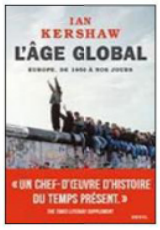
★★★☆☆

L'ÂGE GLOBAL. EUROPE, DE 1950 À NOS JOURS (THE GLOBAL AGE. EUROPE 1950-2017)

PAR **IAN KERSHAW,** 736 P., SEUIL, 26 €

Jusqu'où ira l'historien britannique Ian Kershaw (76 ans) dans sa course du temps ? Étudiant en histoire médiévale à Oxford, il a bifurqué vers l'histoire du nazisme après un séjour en Allemagne. Puis il a publié une biographie monumentale de Hitler en deux tomes, s'assurant une renommée mondiale. Aujourd'hui, il achève une histoire contemporaine de l'Europe jusqu'en 2017. Il s'autorise même un dégagement prospectif sur la *« nouvelle ère d'insécurité »* : système bancaire en crise ; Brexit ; tentations autoritaires et populistes ; changement climatique – un défi mondial ; migrations et multiculturalisme ; disparités croissantes de revenus ; insécurité, entre attentats islamistes et cyberattaques… *« La seule certitude est l'incertitude »,* conclut-il avec modestie, au terme de ce pavé qui se lit comme un *page turner.*

« Le passé est un prologue », observe un personnage de Shakespeare. Celui de Kershaw débutait, dans un premier volume, avec la Première Guerre mondiale et s'achevait au début de la guerre froide. *Europe en enfer* se poursuit ainsi avec ce second tome, *L'Âge global.* Ce récit chronologique met en exergue les *« hauts et les bas »* du continent, comme le souligne le titre anglais, *Roller-Coaster* : littéralement « montagnes russes ». L'expression semble plus pertinente pour évoquer une Europe marquée pour la première fois par une paix durable, malgré le sang versé en Yougoslavie, Irlande du Nord et en Espagne, et, aujourd'hui, par le terrorisme islamiste. Le constat est tout autant balancé sur l'économie, où la prospérité globale est entachée par les excès du *« turbo-capitalisme »* et par l'apparition d'un nouveau *« précariat ».* Ou encore, sur la construction européenne, incapable de *« créer un authentique sentiment d'identité européenne »,* tandis que l'État-nation, donné pour moribond, recouvre une nouvelle vigueur. L'histoire du temps présent est un exercice parsemé de chausse-trappes. Ian Kershaw a su les éviter en n'entamant jamais sa passion de la nuance. **E.H.**



3 RAISONS DE... S'INTÉRESSER À LA VIE DE

Pierre Vidal-Naquet

1 Il est l'un des plus grands hellénistes français. Mais soyons honnêtes, s'il faut citer un seul helléniste connu, le nom de la vénérable Jacqueline de Romilly passera toujours devant celui de Pierre Vidal-Naquet. Pourtant, par sa maîtrise de l'histoire, de la littérature et de la philosophie grecques, celui-ci a renouvelé nos connaissances sur cette période fantasmée. Ses travaux sur le mythe de l'Atlantide demeurent une référence.

2 *Pierre Vidal-Naquet, une vie* évoque ses luttes contre la torture et le négationnisme. Juif marqué par la Seconde Guerre mondiale, il décide sur le tard de s'engager intellectuellement pour les grandes causes. La première sera la guerre d'Algérie. Il n'aura de cesse de militer contre les inutiles exactions. Par la suite, la lutte contre le négationnisme deviendra son plus grand cheval de bataille.

3 L'homme privé est aussi attachant que l'homme public est fascinant. Le propre d'une bonne biographie est de mettre l'homme en lumière. Comment ne pas sourire en constatant que, pour lui, la khâgne de Marseille est une agence matrimoniale. Pierre y est séduit par Geneviève Railhac. Ils vivent ensemble une relation passionnelle. Elle lui servait notamment de copilote en voiture car le brillant historien était incapable de se plier au Code de la route… et ne craignait pas de prendre les ronds-points à l'envers !

V.G.

★★★☆☆

PIERRE VIDAL-NAQUET, UNE VIE
PAR **FRANÇOIS DOSSE,**
664 P., LA DÉCOUVERTE, 25 €

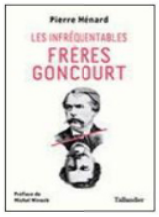
Les deux font la paire

Les frères Goncourt pouvaient être irritants. L'écrivain Pierre Ménard les rend attachants dans une biographie haute en couleur.

Edmond (à gauche) et Jules (à droite) de Goncourt

★★★★☆

LES INFRÉQUENTABLES FRÈRES GONCOURT PAR **PIERRE MÉNARD,**
416 P., TALLANDIER, 21,90 €



En voilà deux qui ont mauvaise réputation ! Edmond et Jules de Goncourt se prenaient pour des génies et se sont rendus odieux par leur arrogance. Si leur littérature n'a pas marqué l'Histoire d'une pierre blanche, leur nom est passé à la postérité comme aucun autre. Ils ont fondé leur académie et le plus célèbre des prix, celui que tous les auteurs rêvent encore de recevoir… ou de refuser.

Une âme unique dans deux corps

Avec son style lyrique et enlevé, *Les Infréquentables Frères Goncourt* guide les lecteurs dans l'intimité des deux hommes. Ils ont beau avoir neuf ans d'écart, ils sont si proches qu'on les surnomme les Gémeaux. Edmond est grave ; Jules, joyeux et charmeur. Physiquement, ils n'ont rien de commun, pourtant Théophile Gautier s'étonne de voir *« une âme unique habit* [er] *ces deux corps. C'était une seule personne en deux volumes »*. Il est vrai que les vicissitudes familiales les ont rapprochés. Leur petite sœur est morte en bas âge, le père a bientôt suivi, puis la mère enfin, les laissant à la tête d'une rente suffisante pour renoncer à la vie d'esclave qu'est le salariat. Les frères se veulent artistes. Ils appartiennent à une élite, ils le sentent, ils le savent ! Ils s'essayent d'abord à la peinture, sans grand succès. Leurs premiers livres sont loin d'être des chefs-d'œuvre mais qu'importe. Ils persévèrent et commencent à écrire dans les journaux. Leurs vers pour le quotidien *L'Éclair* leur valent un procès. Trop licencieux, les Goncourt. Ils outragent bien malgré eux les bonnes mœurs et écornent leur renommée naissante.

Anticonformisme réjouissant

Rien ne les arrête cependant. Leur existence est un roman parisien au sein de la bonne société des gens de lettres et des demi-mondaines. Leur côté sales gosses est compensé par leur détermination. Leur anticonformisme est réjouissant. *« Les Goncourt* [n'ont] *de religion que celle de la langue. L'autre, celle de Dieu, les laisse au mieux indifférents, au pire farouchement hostiles si bien que la litanie des saints ne doit pas dépasser chez ces gourmets saint Marcellin, saint Félicien et saint Nectaire. »* Par sa plume virtuose, le jeune Pierre Ménard a su rendre attachants les infréquentables Goncourt.

Virginie Girod

PAUL GAVARNI - LOUIS MONIER/RUE DES ARCHIVES

La France en état d'urgence

C'est un pays entre explosion sociale et dérive autoritaire que décrit Emmanuel Todd dans un tableau noir comme un Soulages.

★★★☆☆

LES LUTTES DE CLASSES EN FRANCE AU XXIe SIÈCLE PAR **EMMANUEL TODD,**
384 P., SEUIL, 22 €

Ce nouvel essai va créer la polémique. Le tempérament d'Emmanuel Todd, sa propension au contre-pied et à la provocation n'y sont pas pour rien. Précisément, ce sont tous ces ingrédients qui suscitent la curiosité des *Luttes de classes en France au xxie siècle,* tentative de réponse à un double paradoxe. Près de vingt ans après l'instauration de l'euro, l'échec économique est *« absolu »*. L'appareil industriel a été sacrifié et le niveau de vie ne cesse de baisser. Malgré ce bilan catastrophique, la monnaie européenne n'est quasi plus contestée. Pourquoi ? Seconde question, liée : comment expliquer le déchaînement de violences, entre autres avec la politique du *« Flash-Ball pour tous »* inaugurée lors du mouvement des Gilets jaunes, pourtant *« début d'une reconstruction morale de notre pays »* ?

L'euro, voilà l'ennemi

Depuis des années, l'auteur fustige notre *« rapport monétaire sado-masochiste »* avec une Allemagne déterminée, dans sa *« trajectoire nationaliste »*, à *« détruire ses partenaires »*. L'euro a, selon lui, accéléré la refonte sociologique du pays en quatre classes sociales, en pleine illusion sur elles-mêmes. En haut, *« l'aristocratie stato-financière »*, qui se croit financière quand elle est étatique. En dessous, la *« petite bourgeoisie »*, qui s'imagine en incarnation d'un monde ouvert et dynamique, alors qu'elle est en plein déclassement. Tout en bas, un prolétariat, socle électoral du Rassemblement national, qui se vit opprimé et exclu. Entre les deux, un *« bloc central majoritaire »*, à tort appelé *« classes moyennes »*, mais dont l'auteur avoue ne pas savoir *« exactement »* ce qu'il est.

Plusieurs scénarios pour l'avenir

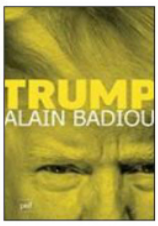
En résumé, nous vivrions dans *« un monde dont le niveau de vie et le niveau éducatif baissent, dont les espérances se réduisent et où le sentiment dominant est la peur du déclassement, une société où chaque classe méprise celle du dessous »*. L'avenir ? Dans un premier scénario, un choc externe fait imploser l'euro. Malgré un tangage inéluctable, la France donne le meilleur d'elle-même, comme à chaque fois qu'elle improvise dans l'épreuve. Dans notre séparation d'avec le voisin allemand, les Américains seraient, une fois de plus, un allié salvateur. Le second scénario, fondé sur la continuité, se traduirait par une accélération de la baisse du niveau de vie. Dans un pays marqué par l'*« immaturité idéologique »*, ne resterait qu'une entité solide : l'État, dirigé par des gouvernants aux tendances *« fascistoïdes »*. À moins, bien sûr, d'une révolution, *« venue de l'ensemble du corps social »*.

Emmanuel Hecht

Un président, ça Trump énormément

★★★☆☆

TRUMP PAR **ALAIN BADIOU,**
80 P., PUF, 11 €



À chaud d'abord, puis à froid, trois ans après l'élection de Donald Trump, Alain Badiou constate que la victoire du capitalisme libéral, *« depuis les années 1980, a affecté non seulement la réalité objective mais aussi les subjectivités actives »*. Pour les progressistes déprimés, le président des États-Unis incarne ainsi le triomphe du racisme, du sexisme, de la violence sociale, de la vulgarité, du mépris de classe, etc. Cause ultime de tous les désordres et *« monstre toujours plus monstrueux »*, le capitalisme libéral tient sa force politique de sa déclaration qu'il est la seule voie. Sans adversaire communiste (réel et même en idée), il tend à s'instaurer *« un fascisme démocratique* […] *sous la loi active* […] *de la concentration planétaire du Capital »*. Trump serait ainsi le symptôme de *« la disparition de la politique dans un gigantesque processus d'unification, où les camps en apparence les plus hostiles se tiennent en réalité la main »*.

Retour à la pensée dialectique

Entre l'abstraction des concepts et la complexité d'un réel qui ne s'y plie pas toujours, penser cette réalité mortifère exige, tel le Lénine de 1905, de revenir à la pensée dialectique concrète *« au véritable Deux, au-delà du Un trompeur »*. Avec *Trump,* qui paraît treize ans après son brûlot anti-Sarkozy, Badiou prouve qu'il demeure un bretteur communiste, un militant droit dans ses bottes.

Jean Montenot

GETTY

Le marché des amants

Une passionnante enquête d'Eva Illouz sur le conditionnement de l'amour – ou ce qu'il en reste – par le capitalisme. Pour ne pas confondre « libéralisme sexuel » et « liberté sexuelle »…

★★★★☆ *LA FIN DE L'AMOUR. ENQUÊTE SUR UN DÉSARROI CONTEMPORAIN* PAR **EVA ILLOUZ,** 416 P., SEUIL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIE LE 6 FÉVRIER.

Il est troublant de se dire que le mot « bourse » désigne à la fois divers agents monétaires et l'enveloppe des testicules. L'image ne paraît pas si saugrenue lorsqu'on se plonge dans le remarquable essai d'Eva Illouz, directrice d'étude à l'EHESS à Paris, consacré aux liens entre nos histoires de cœur et le capitalisme.

Sous-titré « Enquête sur un désarroi contemporain », *La Fin de l'amour* s'attache ainsi moins à montrer la naissance des sentiments qu'à analyser *« les conditions culturelles et sociales à l'origine d'une caractéristique désormais ordinaire des relations sexuelles et amoureuses : le fait que, presque immanquablement, elles prennent fin »*. Avant même, au fond, d'avoir commencé ? Le *« non-amour »* ne serait-il pas, d'ailleurs, la nouvelle norme ? Ce sont quelques-unes des questions posées par Eva Illouz qui, pour autant, réfute toute pudibonderie morale, et préfère historiciser les relations des individus pour mieux les placer dans le contexte occidental contemporain, avec ses codes, ses croyances parfois illusoires et ses mécanismes.

Le « non-choix », la pluralité des liaisons et surtout la rupture seraient-ils provoqués plus ou moins directement par les forces économiques, comme éléments moteurs du libéralisme, avec la technologie pour Cupidon (ou ange de la séparation !) ? On y songe au fil de ces pages, décrivant remarquablement *« la liberté sexuelle comme liberté consumériste »*. Entre autresdéveloppements bien sentis, on appréciera particulièrement le chapitre autour du *« capitalisme scopique »*, qui impose une valeur marchande au corps, supposant investissement et devant subir l'évaluation visuelle immédiate, institutionnalisée notamment par Tinder, ce qui fait des premières rencontres de véritables *« entretiens d'évaluation »*. Et il y a, comme partout, les exclus et perdants du système, comme dans *Extension du domaine de la lutte* de Houellebecq… Voilà ce que l'on peut retenir de cette étude sur ce « nouveau » nouveau-désordre amoureux…

Baptiste Liger

Au nom du pardon

★★★★☆ *LE PARJURE ET LE PARDON, VOL. 1. SÉMINAIRE (1997-1998)* PAR **JACQUES DERRIDA,** 432 P., SEUIL, 26 €

« Pardon », ce petit mot que vous utilisez en entrant dans le métro ou l'ascenseur est une énigme. Si pardonner n'est pas excuser, oublier, encore moins effacer, qu'est-il ? Peut-on demander pardon pour un autre ? Pardonner celui qui ne le demande pas ? En 1997, Jacques Derrida ouvrait un séminaire de deux ans sur cette énigme, en écho à une « pardonite » aiguë qui saisissait les États et les Églises. De la France au Rwanda, tout le monde demandait pardon.

Mais l'actualité du séminaire « Le parjure et le pardon » a aujourd'hui changé : il interroge notre présent devenu sans merci. Les réseaux sociaux sont des tribunaux qui ignorent les circonstances atténuantes et l'opinion poursuit les coupables même une fois leur peine purgée. Au siècle précédent, le refus du pardon n'avait qu'un unique lieu : la Shoah. Horreur qu'affronte Derrida en ouverture du séminaire. Depuis, le champ de l'impardonnable n'a cessé de s'étendre, aussi vaste que notre indignation.

Dans des pages lumineuses, le philosophe rappelle que l'objet du pardon est justement l'impardonnable. Au-delà de tout calcul, le pardon dépasse la politique et parachève la justice. Derrida creuse le langage pour éclairer cet acte impossible et sublime qui disparaît de notre horizon culturel. Ses guides sont Jankélévitch, Kafka, Augustin et surtout *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, dont il livre une bouleversante analyse.

Philippe Chevallier

P.LESPRIT/PINK/SAIF IMAGE

Absence de genre

Pour mettre un terme aux discours sexistes, Daphna Joel et Luba Vikhanski montrent que les structures du cerveau ne sont pas propres à un sexe déterminé.

★★★☆☆ *LE CERVEAU A-T-IL UN SEXE ? (GENDER MOSAIC)* PAR **DAPHNA JOEL** ET **LUBA VIKHANSKI,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ISRAËL) PAR MADELEINE DESCARGUES-GRANT, 192 P., ALBIN MICHEL, 19 €

L'existence de deux genres fondés sur le sexe ne serait qu'un mythe qui ne résiste pas à l'épreuve de la science moderne : voilà la déclaration fracassante de ce livre. Une véritable remise en perspective de la vision sexiste entretenue par scientifiques et théoriciens essentiellement depuis le XIXe siècle, au moment où l'on cherche à prouver une infériorité féminine à travers le dédale de l'organisation cérébrale, avec des discours qui laissent croire que nos aptitudes et nos personnalités sont câblées dans des structures mentales immuables. Or, on sait désormais que le cerveau fabrique de nouveaux circuits de neurones en fonction de l'apprentissage et de l'expérience vécue. Et s'il existe bien deux sexes, selon les auteures, il n'y a pas pour autant de nature féminine ou masculine. Imaginer un monde sans genre : c'est le pari réussi du *Cerveau a-t-il un sexe ?*, enquête solide qui explore notre cerveau – mosaïque unique – dans tous les domaines de notre vie : celui du travail, de l'amour ou encore de la santé et de l'éducation, pour mieux en comprendre la complexité. **Aurélie Godefroy**

Que vienne le temps

★★★☆☆ *JE M'AMUSE À VIEILLIR. LE CERVEAU MAÎTRE DU TEMPS* PAR **YVES AGID,** 304 P., ODILE JACOB, 22,90 €

Ce livre est une célébration du bon sens, de la mesure, de l'acceptation de soi. Un rejet des illusions, des charlatans, des promesses impossibles à tenir. Le titre, *Je m'amuse à vieillir,* est un pied de nez aux grincheux. Certes, il n'est pas amusant de vieillir, surtout si l'on est pauvre, seul et dépressif. Mais pour Yves Agid, beaucoup de progrès ont été faits dans l'analyse du vieillissement et dans l'amélioration de la vie des personnes âgées. Neurologue et médecin, il décrit ici ce qui fait la spécificité du grand âge : mal marcher ou tomber, oublier, penser lentement, rechigner à s'adapter. L'auteur nous explique à quel point cela dépend des individus, de leur hérédité, de leur préparation. Consacrant un chapitre, indispensable, aux maladies dégénératives, ce spécialiste du cerveau montre que c'est là que tout se passe, entre neurones et connexions nerveuses. Avec l'augmentation de l'espérance de vie et les progrès de la médecine, il y aura de plus en plus de vieux. Il est donc essentiel de mieux les comprendre. **Françoise Monier**

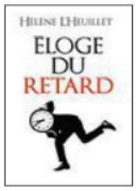
GETTY

ET AUSSI

★★☆☆☆ *DITES-LEUR DE VISER HAUT !* PAR **SOPHIE** ET **ÉRIC EDELMANN,** 334 P., LE RELIÉ, 20 € (EN LIBRAIRIE LE 11 FÉVRIER)

« *Visez haut !* » fut le dernier conseil d'Arnaud Desjardins à Éric et Sophie Edelmann, investis par cette grande figure spirituelle pour prendre sa relève. La rigueur de leur démarche réconcilie science et spiritualité – deux domaines trop souvent opposés en Occident – à travers des thèmes universels. *Dites-leur de viser haut !* est un enseignement accessible pour émerger de la négativité ambiante. A.G

★★★☆☆ *ÉLOGE DU RETARD* PAR **HÉLÈNE L'HEUILLET,** 184 P., ALBIN MICHEL, 15 €



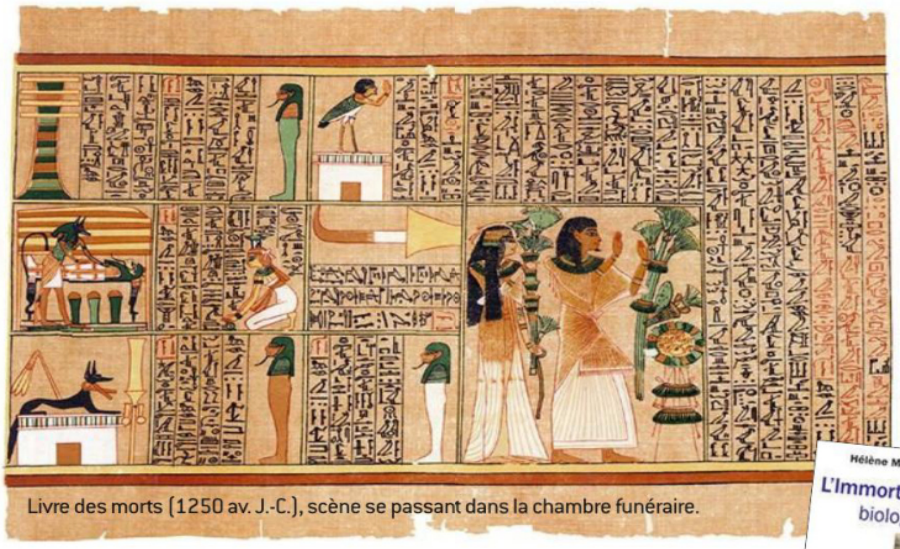
« *Je n'ai pas le temps.* » Cette phrase revient sans cesse dans notre vie, indissociable de l'angoisse d'être en retard. Nous finissons par être en avance sur tout, en perdant le sentiment du temps, et donc de notre existence. La psychanalyste Hélène L'Heuillet explore à travers *Éloge du retard* notre rapport à ce dernier qui est, *« pour celui qui sait le décrypter, le début de la guérison »,* et une véritable stratégie de résistance. Une réflexion salutaire face aux valeurs dominantes de nos sociétés modernes – fluidité, urgence et vitesse – et aux pathologies qui en découlent. A.G

★★☆☆☆ *C'EST L'HISTOIRE D'UN ZÈBRE* PAR **WILLIAM RÉJAULT,** 240 P., LEDUC. S, 17 €

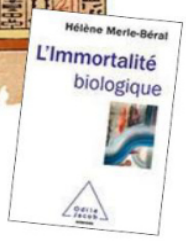
Avant de devenir thérapeute, William Réjault a eu mille vies : infirmier, chroniqueur télé, animateur… Mais, durant longtemps, l'auteur était profondément malheureux, se sentant rejeté pour sa singularité et son caractère atypique. Puis le diagnostic tombe : c'est un zèbre, un HPI (haut potentiel d'intelligence), un surdoué, un hypersensible. *C'est l'histoire d'un zèbre* est un témoignage plein d'humour pour que les autres zèbres ne se sentent plus seuls. A.G.

Ce n'est pas la mort

Professeur en hématologie, spécialiste des leucémies, Hélène Merle-Béral se penche sur le grand mystère de la mort et sur la façon dont, depuis les temps les plus anciens, les civilisations y ont fait face. Comment, aujourd'hui, elles envisagent de la mettre en échec.



Livre des morts (1250 av. J.-C.), scène se passant dans la chambre funéraire.



★★★★☆

BIOLOGIE DE L'IMMORTALITÉ PAR **HÉLÈNE MERLE-BÉRAL,** 180 P., ODILE JACOB, 20,90 €

Qui n'a rêvé d'échapper à la vieillesse et, surtout, à la mort ? Toutes les sociétés, de tous les temps, ont inventé des actions, des rituels, des prières, pour donner un sens à la mort, éviter d'être rejeté pour toujours dans le néant. Reprenant la déclaration de Freud, *« chacun de nous est persuadé de son immortalité »,* Hélène Merle-Béral, professeure d'hématologie, analyse dans ce livre passionnant la manière dont les humains affrontent la mort, les méthodes des scientifiques pour tenter de l'éloigner, et comment de nouveaux projets veulent tout simplement l'effacer.

Biologie de l'immortalité, le titre de cet ouvrage, donne une idée faible de tous les thèmes qui y sont abordés. Les religions et les cultures ont mis en scène la mort, impliquant une autre vie invisible. Depuis les premières sépultures des Néandertaliens, avec leurs objets précieux et leurs fleurs, jusqu'aux cérémonies complexes de l'Égypte antique, en passant par les croyances des chrétiens, tout est organisé pour donner un sens à une vie après le décès. D'ailleurs, la nature donne de multiples exemples d'existences sans fin. Des arbres vivent des milliers d'années, d'autres se renouvellent constamment. Des hydres restent éternellement jeunes, des homards résistent au temps. Il y a là un immense champ de recherches que les biologistes investissent depuis peu. Délabrement physique, déclin de la pensée, perte de soi-même, le vieillissement est, comme le disait le général de Gaulle, un naufrage. L'auteur montre à quel point cela est compliqué.

La notion de mort est elle-même en train de changer. Or toutes les sciences se mobilisent pour l'éloigner. Tous les laboratoires du monde cherchent les méthodes pour guérir et repousser l'inéluctable. Les pages les plus dramatiques sont celles qui traitent du transhumanisme. Un courant de pensée qui voudrait, en associant la médecine et l'informatique, supprimer la mort elle-même. De plus en plus de groupes investissent ce secteur, certains de son succès. Hélène Merle-Béral en montre les dangers : d'un côté les immortels, de l'autre leurs esclaves. Il est temps de réagir. **Françoise Monier**

La recette du succès

★★★☆☆

DAVID TOUTAIN PAR **DAVID TOUTAIN, THAÏ TOUTAIN** ET **PHILIPPE JEAN DUBOIS,** 240 P., LA MARTINIÈRE, 65 €

Qu'importe si les rayons des librairies débordent d'ouvrages de toques, dont les recettes s'avèrent aussi appétissantes qu'irréalisables, il semblerait que le livre de chef soit une étape indispensable pour accéder à la postérité. Certains récidivent même plusieurs fois. Comme David Toutain, chef de sa table éponyme. La cuisine de ce disciple de Marc Veyrat, axée sur le végétal, lui a permis d'accéder aux cieux en obtenant cette année deux étoiles Michelin.

Ce recueil, plus intime, de cinquante recettes léchées et alléchantes, joliment illustré par sa femme Thaï Toutain, évite tous les écueils. La plume, elle, n'est pas complice, c'est justement pour cela que David l'a choisie. *« Je voulais avoir un œil nouveau sur mon travail »,* explique-t-il. Philippe Jacques Dubois, ornithologue, écologue et écrivain naturaliste, commente ainsi avec justesse et vérité la vie de ce Normand de 38 ans, son parcours auprès de grandes toques (Alain Passard, Pierre Gagnaire et, donc, Marc Veyrat), ses séjours à l'étranger (au Mugaritz en Espagne et au Corton à New York) et une cuisine à son image, discrète et sincère. *David Toutain* jongle ainsi entre récit de vie et anecdotes sur des produits chers au chef étoilé, comme le homard qu'il n'a jamais cessé de travailler ou, à l'inverse, le caviar qu'il a mis du temps à appréhender. Comme prévu, les recettes ne sont pas forcément accessibles mais se dévorent des yeux sans faim ! **Mina Soundiram**

MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES

RETROUVEZ TOUS LES ANCIENS NUMÉROS DE LiRE: SUR

www.lire.fr

Suivez-nous sur

QUAND ON AIME LIRE, ON A BESOIN DE LIRE

L'HOMME INVISIBLE

H.G. Wells

Le « Shakespeare de la science-fiction » propose un roman d'anticipation qui témoigne de son sens du récit et de ses préoccupations sociales et morales. À l'occasion de la sortie en salles, fin février, d'une nouvelle version de *L'Homme invisible*, retour sur ce classique du genre.

Lorsqu'en juillet 1897 Herbert George Wells publie *The Invisible Man* – d'abord, en feuilleton dans le magazine *Pearson's Weekly,* puis en volume chez C. Arthur Pearson en Angleterre et chez Edward Arnold aux États-Unis –, il est, à 31 ans juste passés, l'auteur de « romans scientifiques » qui ont déjà fait de lui le pendant britannique du glorieux Jules Verne et le père, avec ce dernier, d'un nouveau genre littéraire appelé à connaître une grande postérité : le roman d'anticipation scientifique. Appelé « science-fiction » à partir des années 1930, il se distingue du fantastique en ceci au moins qu'il s'en tient à l'extrapolation du développement scientifique et technique et qu'il refuse le surnaturel. Comment Wells, homme pourtant d'ascendance modeste, est-il devenu cet écrivain à succès ?

Les Aventures de l'homme invisible, de John Carpenter, 1992.

La vocation de Wells

Né le 21 septembre 1866 à Bromley, dans le Kent, Herbert George est le troisième fils et le dernier des quatre enfants de Sarah Neal, une ancienne domestique, et de Joseph Wells, un jardinier devenu commerçant de quartier et, occasionnellement, joueur professionnel de cricket. Autant le père est un libre-penseur, autant Sarah est animée d'une authentique foi religieuse. La famille faisait partie de la classe moyenne inférieure anglaise. Un événement marqua cette enfance : « Bertie », comme on surnommait le petit Herbert George, se casse le tibia, ce qui le contraint à rester alité dans la pièce à vivre de la maison familiale. Ce fut *« le coup de chance de sa vie*[1] *»*, l'occasion pour lui de contracter le virus de la lecture, alimenté par les livres que son père lui rapportait de la bibliothèque du quartier. Ce fut l'origine de sa vocation d'écrivain. Les affaires du magasin de chinoiseries et d'articles de sport n'étant guère prospères, l'enfance et la jeunesse de Wells, sans être comparables à celles des héros de Dickens, se passèrent dans une gêne matérielle constante. Une fracture, du fémur cette fois, du père de Bertie, qui le contraignit à renoncer au cricket et à ses revenus complémentaires, aggrava la situation.

Après deux années d'apprentissage chez un drapier, le jeune Herbert George, pour pouvoir étudier, devint répétiteur à la Midhurst Grammar School. Cette circonstance permit à l'adolescent doué et en grande partie autodidacte de décrocher une bourse pour le Royal College of Science de South Kensington. Il y suivit l'enseignement, décisif, de T. H. Huxley. Ce biologiste, darwinien convaincu et professeur d'anatomie comparée, était le grand-père d'Aldous Huxley, futur auteur du *Meilleur des Mondes* (1932), autre grand roman de science-fiction. En 1890, Wells décroche un diplôme en zoologie. Après avoir brièvement exercé comme professeur de biologie par correspondance dans une école, il commence à publier des nouvelles fantastiques. Il devient célèbre grâce à son premier livre, *La Machine à explorer le temps* (1895), dans lequel il pousse la logique darwinienne à l'extrême, puis avec *L'Île du docteur Moreau* (1896), roman noir où il s'intéresse aux manipulations biologiques au travers des expériences d'un chirurgien qui tente de transformer les hommes en animaux, et enfin grâce à *La Guerre des mondes* (1898) couronnant cette période particulièrement prolifique de l'écrivain. En 1897, dans *L'Homme invisible,* également un succès considérable, il s'interroge sur le pouvoir de l'homme de science, mais sous un autre angle.

Comme un bras sans main

Contrairement à *La Machine à explorer le temps* et à *L'Île du docteur Moreau,* écrits à la première personne du singulier – ce qui invite le lecteur à s'identifier au narrateur –, *L'Homme invisible* est rédigé à la troisième personne, impliquant un point de vue plus distancié, parfois ironique, d'un narrateur extérieur, même si dans la deuxième partie le personnage

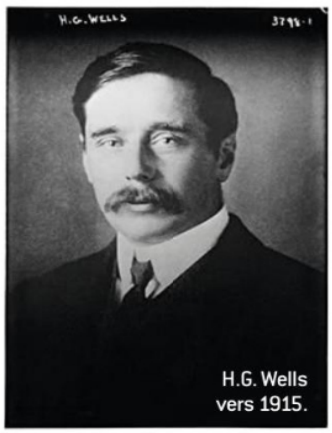
WARNER BROS

central prend en charge à la première personne le récit rétrospectif. L'intrigue commence par l'arrivée à Iping, petite bourgade du Sussex, d'un homme frigorifié, bien qu'emmitouflé de pied en cap. Protégé par des bandages, il se dissimule sous *« de grosses lunettes bleues, avec des verres sur le côté à angle droit, et que d'épais favoris, répandus sur le col de son vêtement, empêchaient de rien voir de ses joues ni de son visage*[2] », hormis – détail grotesque – *« un nez rouge et pointu »*.

Descendu dans l'auberge de M. et Mme Hall, deux souverains qu'il a fait rouler sur la table à son arrivée lui permettent de conserver son anonymat. Il demande qu'on aille chercher ses bagages laissés à la gare de Bramblehurst. Il s'agit en fait du matériel nécessaire à un *« homme de laboratoire* […] *impatient de poursuivre ses recherches »* et venu satisfaire *« un désir de solitude »*. C'est pourquoi il exige qu'on le laisse seul dans l'obscurité et qu'on n'entre jamais sans frapper. L'homme invisible est d'abord un homme qui se cache. Le comportement singulier de ce mystérieux voyageur ne laisse pas de susciter la curiosité des habitants d'Iping. Teddy Henfrey, venu réparer l'horloge de la chambre de l'inconnu, tente, le premier mais en vain, de voir son visage, convaincu qu'il a affaire à quelque malfrat désireux de cacher son identité à la police. Tandis que Fearenside, dont le nom en anglais évoque la peur, apporte les bagages de l'étranger, le chien du cocher rendu farouche par la présence de cet inconnu mord celui-ci à la main et à la jambe. M. Hall suit la victime qui s'est aussitôt éclipsée dans sa chambre. Avant que la porte ne se referme sur lui, l'aubergiste aperçoit furtivement *« une chose tout à fait singulière : comme un bras sans main »*. Le déballage des mille et une bouteilles dont certaines *« clissées, en verre bleu, étiquetées :* poison » ne laisse pas d'inquiéter les Hall. Mais l'homme payant sa note ponctuellement, ils surmontent leurs réticences.

Le mécanisme de la rumeur

Un débriefing des événements avec les habitués et les voisins renforce le sentiment général, où se mêlent la crainte et le désir de percer l'énigme du nouveau pensionnaire. Chacun y va de son hypothèse. Dans ces premiers chapitres, Wells se montre fin observateur du mécanisme de la rumeur. Pour Fearenside, *« ce gaillard* […], *eh bien ! c'est un Nègre. Du moins, ses jambes sont noires.* [Il a] *vu cela à travers la déchirure de son pantalon, comme à travers la déchirure de son gant »*. Henfrey demande alors pourquoi son nez est *« aussi rose que s'il était peint »*. Pour la plupart, *« c'*[est] *un criminel s'efforçant d'échapper à la justice »*. Pour l'instituteur adjoint, M. Gould, *« l'étranger* [est] *un anarchiste déguisé qui prépar*[e] *des matières explosives »*, entreprenant *« autant que ses loisirs le lui permettaient, de le démasquer »*. Peu enclins à la superstition, les gens du Sussex n'envisagent que tardivement des hypothèses impliquant le surnaturel, et encore n'y a-t-il que des femmes pour soutenir ce genre d'idée. Bref, on n'apprécie guère cet homme suspect que les enfants hèlent sur son chemin en l'appelant le « Croquemitaine » – *Bogey Man*, littéralement « l'épouvantail ». Cuss, *« l'empirique du pays »* – comprendre le médecin généraliste –, tente à son tour de mener son enquête. Cuss fait chou blanc, ce qu'il confesse au pasteur Bunting. Un vol au presbytère, commis le lundi de Pentecôte, en fait *« l'or mis en réserve »* du couple Bunting, concentre les soupçons sur l'étranger. Si personne n'a été repéré durant l'infraction, des éternuements ont été entendus. Le même jour, dès potron-minet, Mme Hall s'était évanouie à la vue de meubles se déplaçant tout seuls dans la chambre de son hôte. L'incident semble étayer le témoignage de Teddy Henfrey. *« Le diable m'emporte si ce n'est pas de la sorcellerie ! »* commente le forgeron Wadgers.



H.G. Wells vers 1915.

L'étranger se démasque

Rapprochant tous ces événements, l'on en vient à la conclusion que l'étranger pourrait être le voleur. Et cela d'autant plus que ce dernier est à court d'argent, et qu'il prétend en attendre, avant de concéder qu'il en a dans sa poche. Mme Hall, accompagnée de plusieurs personnes, lui demande des explications sur les récents événements et sur la provenance de l'argent, car, dit-elle, *« tout le monde est très désireux de comprendre »*. Excédé, l'homme invisible se démasque. Retirant son nez postiche, il laisse voir un trou noir au milieu de son visage, puis il ôte son chapeau et ses bandages. Rempli d'effroi, tout le monde s'enfuit de l'auberge où se déroule la scène. La panique s'étend au village. On tente cependant de se saisir de l'étranger, mais, dans une scène assez loufoque, celui-ci s'enfuit.

Il rencontre *« de l'autre côté des dunes, vers Adderdean »*, Thomas Marvel, un chemineau. L'homme invisible s'efforce d'en faire son homme lige, car il a besoin d'un assistant pour récupérer ses affaires sans être repéré *« par les imbéciles d'Iping »*. À Iping, on s'était entre-temps emparé de ses trois volumes de notes. Cuss et le pasteur Bunting, ●●●

Une version moderne de Gygès ?

Le rêve ou le fantasme du pouvoir que confère l'invisibilité ne date pas du roman de Wells. En témoigne la légende grecque de Gygès. Il y en a différentes versions, mais la plus fameuse, transmise sous le nom d'« anneau de Gygès », se trouve dans *La République* de Platon, œuvre que Wells connaissait très bien. Gygès, jeune berger de Lydie, à la faveur d'un affaissement de terrain, découvre au doigt du squelette d'un homme, *« dont la taille dépassait la taille humaine »*, un anneau d'or qui rend invisible son possesseur chaque fois qu'il en tourne le chaton vers l'intérieur. Le jeune homme en use pour commettre l'adultère avec la femme de son roi – le fameux roi Candaule, à en croire Hérodote –, puis pour tuer celui-ci et s'emparer du pouvoir. La fable rapportée par Glaucon est censée inviter Socrate à approfondir son argument en faveur de la justice, en lui opposant qu'on a intérêt à être injuste quand on le peut et qu'on peut se contenter de *paraître* juste. C'est l'occasion de souligner l'importance du regard d'autrui et de la pression sociale dans la conduite morale de chacun. **J.M.**

LIBRARY OF CONGRESS

L'Homme invisible de James Whale, 1933.

●●● seuls à même de s'en faire une idée, ne comprennent rien aux chiffres et aux caractères mystérieux, en russe ou en *« quelque autre langue de ce genre-là »*. Avec la complicité de Marvel, l'étranger, revenu à Iping, parvient à récupérer ses papiers, occasionnant une nouvelle échauffourée dans le village. L'homme invisible se venge des Hall en « [s'amusant] *à casser* […] *tous les carreaux de l'auberge »*, puis il coupe *« le télégraphe d'Adderdean »*.

À Burdock

Marvel, effrayé, tente de se soustraire à l'emprise de son maître, d'autant plus que les journaux commencent à parler d'eux. En témoigne la discussion à Port-Stowe entre Marvel et un marin qui vient de lire un article intitulé « Une histoire singulière à Iping ». L'occasion pour Wells de présenter à nouveau les mêmes faits au lecteur. Marvel est tenté de confesser son identité au marin, mais l'homme invisible, présent et menaçant, l'en dissuade. On raconte en ville qu'on a vu une poignée d'argent voler dans les airs. Tentant toujours d'échapper à son maître, Marvel court à perdre haleine. *« La terreur le dépassait, le devançait, envahissait la ville : "L'homme invisible ! l'homme invisible !… Il arrive." »* Ce dernier rattrape Marvel dans une auberge de Burdock, Aux joyeux joueurs de cricket. Une nouvelle rixe se produit au cours de laquelle un coup de revolver blesse à la main l'homme invisible. Par hasard, il trouve refuge chez le docteur Kemp, qui s'avère être un ancien condisciple. Ce dernier n'en croit pas ses oreilles quand il entend une voix lui dire dans sa propre chambre : *« Juste ciel !… Kemp ! »* Et d'ajouter : *« Je suis un homme invisible. »* Une histoire que Kemp tenait jusqu'alors pour faribole de journalistes. La voix lui explique qu'ils se sont connus à l'University College, qu'il se nomme Griffin, et qu'il était un étudiant plus jeune, *« presque albinos »*. Le lecteur apprend enfin le nom de l'homme invisible : Griffin. Pendant que ce dernier, épuisé, se repose dans la chambre de Kemp, le docteur réfléchit à cet hôte bizarre qui lui paraît n'être pas seulement invisible, mais aussi *« un fou dangereux »* atteint de folie meurtrière, dit sans ambages l'original – *« But he's mad ! Homicidal ! »* Il finit par se décider à envoyer *« une note »* au colonel Adye de Port-Burdock.

Le principe de la découverte

À son réveil, l'homme invisible, en confiance, raconte à Kemp toute son histoire, ce qui renvoie le lecteur à un moment antérieur au début du récit. Griffin a durement travaillé pour mettre au point le procédé qui l'a rendu invisible, un travail sur la lumière et la recherche d'une méthode permettant *« de réduire l'indice de réfraction d'un corps solide ou liquide à celui de l'air »*. Il s'agit de faire en sorte qu'un corps n'absorbe, ne réfléchisse, ni ne rétracte la lumière. Ces recherches coûtaient cher au point qu'il dut voler son propre père pour les financer. *« Mais l'argent n'était pas à lui… Il s'est tué. »* Il ajoute qu'il ne se sentait *« nullement attristé par la mort de* [son] *père* […] *victime d'une sentimentalité folle »*. Il avait aussi trouvé le moyen de rendre le sang blanc, puis incolore. Il raconte à Kemp la manière dont il a expérimenté sa découverte, d'abord sur un chiffon de laine blanche, puis sur un chat errant, dont il ne parvient pas à rendre invisible le fond réfléchissant de l'œil.

La folie de Griffin

De peur qu'on lui pille ses idées, Griffin évita de publier ses travaux : *« Vous connaissez la fourberie ordinaire du monde scientifique »*, déclare-t-il à Kemp, lequel est de plus en plus convaincu qu'il a affaire à un détraqué. Endetté et bien qu'ayant constaté sur le chat combien la transformation était douloureuse, il se résolut à tester sur lui-même sa découverte. Griffin finit par s'enfuir de sa maison en y mettant le feu pour faire disparaître toute trace de ses recherches. Nouveau Jekyll devenu Hyde, *« songeant aux avantages fantastiques qu'un homme invisible pourrait avoir dans le monde »*, il développa un sentiment de toute-puissance et de supériorité. Mais, à la suite d'expériences fâcheuses, il comprit peu à peu que, isolé, il était aussi prisonnier de

La « main invisible » de Smith à Wells

Si l'invisibilité de Griffin a des causes scientifiques, elle a aussi des effets économiques illustrés par les déplacements de monnaie circulant dans les airs sans propriétaire apparent. Tant à Iping, à la campagne, qu'à Londres, la « main invisible » de Griffin sert ainsi à voler les gens ordinaires qu'il méprise, et à instaurer son pouvoir dictatorial. Une autre main invisible, celle inventée par l'économiste Adam Smith au siècle précédent, servait, à l'inverse, « l'intérêt de la société » en exerçant sa providentielle influence sur le marché. Si les « deux souverains » jetés par Griffin au début du roman sur la table des Hall attestent que l'anonymat s'achète, comme le capital se rend invisible par la société anonyme, les déboires du même Griffin dans Londres montrent d'un autre côté que, dans la grande ville, l'invisibilité peut être très dommageable à l'*average man,* (« l'individu moyen ») d'autant plus exposé aux agressions qu'il est invisible. Plus complexe qu'il n'y paraît, le personnage de Griffin illustre en même temps la critique du mode d'oppression de l'ordre capitaliste, le risque de sa dérive totalitaire (à travers ce jeune « scientist » que l'absence de reconnaissance sociale rend dément) et la fragilité de l'individu ordinaire rendu invisible et anonyme. **J.M.**

UNIVERSAL

son invisibilité. Contraint en permanence d'être nu pour ne pas être vu, exposé au froid, ne pouvant manger devant quiconque, ni vraiment dormir à cause de ses paupières transparentes, devant esquiver les gens ou les voitures qui menaçaient constamment de le heurter, il suscitait des mouvements de panique partout où il devait se cacher. Dans Oxford Street d'abord, puis dans l'Omnium – un grand

Image extraite de *L'Homme inivisible,* de James Whale.

magasin de Tottenham Court, où il essaya vainement de trouver refuge pour se restaurer et se procurer des vêtements –, dans une petite boutique de Drury Lane enfin – où il put chaparder ce dont il avait besoin –, ses déboires le convainquirent de la nécessité de trouver une retraite stable. Il décida alors de s'éloigner de la ville, envisageant même de quitter le pays pour se rendre dans des contrées plus clémentes, en France, en Espagne, voire en Algérie. C'est pourquoi il s'était rendu dans le Sussex.

« Je suis la terreur »

Croyant l'avoir convaincu de collaborer avec lui, Griffin dévoile ses projets au docteur Kemp. Son pouvoir ne servait qu'à une seule chose : tuer et semer la terreur. *« Pas de meurtres inutiles ; mais un massacre judicieux* […]. *L'homme invisible* […] *doit établir le règne de la terreur »,* dit-il à un Kemp impassible.

Quand Adye et les agents arrivent pour l'arrêter, Griffin parvient à nouveau à s'enfuir, fou de rage contre *« le traître »* qui l'a dénoncé. Le docteur invite le colonel à mobiliser tous les moyens nécessaires pour l'arrêter, considérant que c'est une question de sécurité nationale. On traque l'homme invisible, chasseur chassé, avec des chiens ; on immobilise le trafic ferroviaire ; on demande à la population de fermer les accès aux maisons et à toute nourriture. Kemp reçoit alors un courrier de menaces que Griffin conclut ainsi : *« Port-Burdock n'est plus sous la domination de la Reine ; dites-le à votre policier, dites-le à toute la bande : la ville est sous ma domination, à moi, et je suis la terreur ! Ce jour est le premier de l'an I de la nouvelle ère, l'ère de l'homme invisible. Je suis Invisible I^er^. »* Le docteur s'est barricadé dans sa demeure, Griffin, une manie chez lui, casse toutes les vitres de la maison pour y pénétrer. Le colonel Adye, venu à la rescousse, se bat contre lui devant la maison. Griffin a le dessus et, aveuglé par son désir de se venger, poursuit aussitôt Kemp. Ce dernier lui échappe jusque devant l'auberge des Joyeux joueurs de cricket, où une foule entière lui vient en aide. Elle se saisit de l'homme invisible qui, roué de coups, est très grièvement blessé. Son cœur cesse bientôt de battre. Peu à peu, ses membres réapparaissent sous le regard horrifié des gens qui voient enfin le visage effroyable de ce cadavre meurtri aux cheveux et aux sourcils blancs, *« non pas blanchis par l'âge, mais blancs de la blancheur des albinos. Ses yeux étaient rouges comme des grenats ».*

Une « grotesque romance »

Un épilogue ajoute qu'un homme tenant une auberge nommée À l'homme invisible et ressemblant fortement à Marvel se défend de détenir les fameux carnets contenant les formules de Griffin. Mené à un rythme très moderne, le roman tient autant de la fable et du conte picaresques que du récit de science-fiction. Il se distingue aussi par l'ironie et le comique presque burlesque de certaines situations : les meubles, les yeux du chat ou l'argent qui semblent se déplacer tout seuls. Griffin, sorte de griffon moderne comme le suggère son nom, échoue à trouver en Marvel, le semi-clochard, puis en Kemp, le savant rationnel, l'auxiliaire nécessaire à ses funestes projets. Son aventure tragique, dans la mesure même où elle multiplie les situations comiques, donne à cette *« grotesque romance »* (c'est le sous-titre en anglais de l'ouvrage) le statut assez rare d'un classique qui, en contrepoint, inclut sa propre parodie.

Jean Montenot

1. H.G. Wells, *Une tentative d'autobiographie,* trad. Antonina Vallentin, Gallimard, 1936.
2. H.G. Wells, ***L'Homme invisible,*** trad. Achille Laurent, Albin Michel, 1958. Toutes les autres citations proviennent de cette édition.

EN BREF…

BIO

21 septembre 1866 : Naissance d'Herbert George à Bromley (Royaume-Uni). **1890 :** Obtention de son diplôme de biologie. **1895 :** *La Machine à explorer le temps.* **1896 :** *L'Île du docteur Moreau.* **1897 :** *L'Homme invisible.* **1898 :** *La Guerre des mondes.* **1901 :** *Les Premiers Hommes dans Lune*. **1908 :** *La Guerre dans les airs.* **1920 :** *Esquisse de l'histoire universelle,* essai de vulgarisation historique en deux volumes. La même année, Wells rencontre Lénine. **1934 :** Il rencontre F.D. Roosevelt et Staline. **1945 :** Publication de *À fin de course,* son dernier essai. **13 août 1946 :** Mort à Londres.

ÉDITIONS

La traduction d'Achille Laurent a été publiée pour la première fois en 1901 (Librairie Paul Ollendorf), reprise chez Albin Michel (1958), puis au Livre de Poche (1975) et en volume : *Les Chefs-d'œuvre de H.G. Wells,* Omnibus/SF, 2007. On lira avec profit : *Une tentative d'autobiographie* (1934, trad. Gallimard, 1936).

ÉTUDES ET BIOGRAPHIES

Peu de monographies en français consacrées à l'œuvre pourtant importante de H.G. Wells :

Antonina Vallentin, *H.G. Wells ou la Conspiration au grand jour,* 1952.

Joseph Altairac, *H.G. Wells,* Encrage/Références, 1998.

David Lodge, *Un homme de tempérament,* Rivages, 2012 ; *Des vies à écrire,* Rivages, 2014.

Laura El Makki, *H.G. Wells,* Folio biographies, 2016.

ADAPTATIONS

De très nombreuses adaptations au cinéma et à la télévision :

L'Homme invisible de James Whale (1933) ;

Le Retour de l'homme invisible de Joe May (1940) ;

L'Incroyable Homme invisible d'Edgar G. Ulmer (1960) ;

L'Homme invisible d'Aleksandre Zakharov (URSS, 1984) ;

Hollow Man de Paul Verhoeven (2000) ;

Invisible Man de Leigh Whannell (en salles le 26 février 2020).

UNIVERSAL

BRUNO DEWAELE

L'EMBARRAS DU CHOIX

Si la nature, c'est bien connu, a horreur du vide, la grammaire, elle, déteste le trop-plein ! Que deux mots viennent à se disputer le même emploi, elle n'a de cesse que ne soient définies pour l'un et pour l'autre de strictes attributions, au prix, souvent, d'un arbitraire certain. On l'aura de nouveau vérifié, il y a de cela quelques semaines, avec le décès de l'icône Raymond Poulidor, « Poupou » pour les nombreux intimes. À cette occasion, nous a évidemment été resservi le mythe de l'« éternel second », qui a fait le succès – pour ne pas dire la légende – de l'intéressé. Pourtant, et c'est là le signe (au fond rassurant) que le rabâchage peut quelquefois porter ses fruits, nombre de médias se sont ostensiblement refusés à jouer pour la circonstance les chiens de Pavlov, préférant évoquer, dans un sursaut puriste de la plus belle eau, l'« éternel *deuxième* ». Tout ce qui se passionne pour la langue française sait en effet que le *second* enfant d'un couple est appelé à rester le dernier jusqu'à extinction des gamètes alors que le *deuxième* aurait plutôt intérêt, lui, à planquer ses Playmobil : la concurrence arrive ! Et comme il est peu probable, même en cas de surchauffe inconsidérée de la voiture-balai, qu'un Tour de France ait un jour accouché d'un classement général riche, à l'arrivée, de… deux unités, le choix est vite fait.

Comprenons-nous bien : il ne s'agit certes pas de reprocher à des journalistes d'avoir obéi aux diktats d'une langue qu'ils oublient trop souvent de respecter. Force est pourtant d'avouer que l'on a connu règles autrement fondées que celle-là. Grevisse – dont il est, c'est vrai, de bon ton de brocarder l'indulgence, voire le laxisme – a beau jeu, dans son *Bon Usage,* de remarquer que l'usage, justement, jusques et y compris celui des meilleurs écrivains, a de tout temps fait l'impasse sur ce qu'il considère comme un raffinement. Il va même jusqu'à relever, dans une ancienne édition du *Dictionnaire de l'Académie française,* une « *seconde* personne du singulier » ! Pis encore, il observe que, tant que *second* a été la forme la plus courante dans notre lexique, c'est son emploi à lui qui était considéré comme libre, *deuxième* devant alors passer sous les fourches caudines de la condition susdite, à savoir qu'il y eût un troisième. Les rôles ont été purement et simplement inversés depuis que *deuxième* est passé… premier, *second* se voyant à son tour réduit à la portion congrue, mais y gagnant au passage – on se console comme on peut – ces galons d'élégance que confère souvent la rareté…

> Force est d'avouer que l'on a connu règles autrement fondées que celle-là…

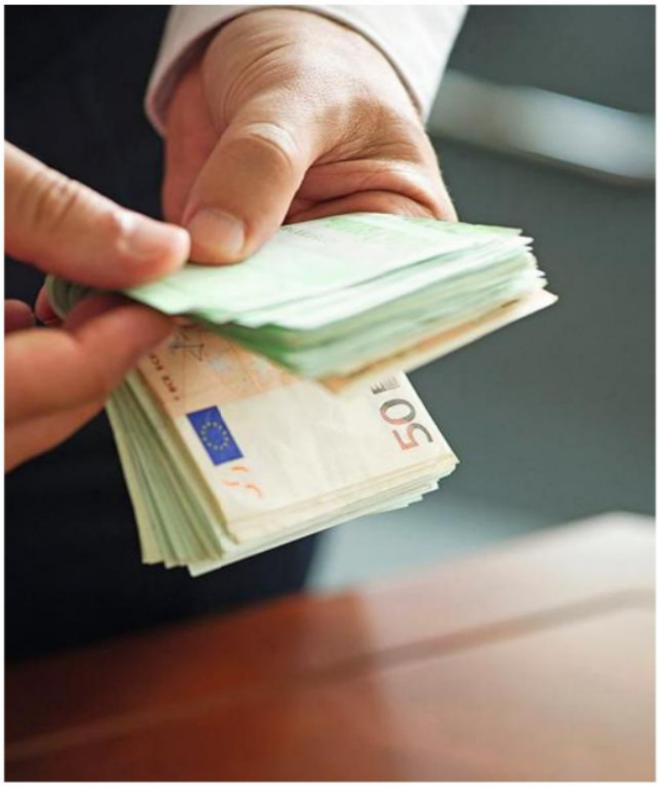
Malgré tout, il est une raison très particulière pour laquelle nous aurions sans doute préféré nous aussi, dans le contexte évoqué plus haut, parler d'« éternel *deuxième* ». C'est que *second* a également le sens, en français, de « bras droit ». Et les cas ne sont pas rares, au royaume d'un sport cycliste où les porteurs d'eau sont légion, de lieutenants qui sont demeurés, tout au long de leur carrière sportive, dans l'ombre de celui qu'ils servaient, presque toujours au mépris de leur propre palmarès. De toute évidence, cela n'a jamais été le cas de Poulidor vis-à-vis d'Anquetil, ces deux-là s'étant constamment comportés en rivaux acharnés, jusqu'à se tutoyer de l'épaule dans la montée restée fameuse du puy de Dôme, en 1964 !

La clarté du message, bien plus qu'un brevet de purisme qui ne séduit d'ailleurs plus grand monde, plaidait donc bien ici pour l'éviction de ce *second* par trop équivoque.

SÉBASTEIN HARDY

LE MOT DU MOIS « exaction »

Dieu sait si le mot a fait florès dans les médias, ces dernières semaines, eu égard au contexte social agité que nous connaissons : partout il n'a été question que d'exactions, qu'elles émanent des casseurs ou des forces de l'ordre. Sait-on toujours, cela dit, que cette acception a longtemps été à l'index ? Pas un ouvrage de référence qui, jusqu'ici, n'y soit allé de son couplet contre la propension à faire de ce vocable un synonyme de *sévices*. Même l'avant-gardiste Hanse écrivait encore, dans son *Dictionnaire des difficultés du français* : « EXACTION ne signifie pas "violences, attentats, cruautés" mais, en rapport avec le verbe *exiger*, "exigences illégitimes, en parlant d'un fonctionnaire, en matière d'argent". » Voilà décidément une cause perdue ! Ni le Petit Larousse (« actes de violence, de pillage commis contre des populations ») ni le Petit Robert (« mauvais traitements, sévices ») ne sourcillent désormais contre cette extension de sens, au pluriel du moins. L'Académie elle-même l'entérine, toute honte bue, dans la neuvième édition de son *Dictionnaire*. Une preuve de plus, s'il en était encore besoin, qu'elle dispose beaucoup moins qu'elle ne propose…



GETTY

LE TRUC DU CHAMPION

L'ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ APRÈS « EN »

« Des fautes, j'en ai *fait* toute ma vie ! » Quand l'unanimité resterait un combat sur ce point précis (les grammairiens les plus prudents usant en veux-tu, en voilà de formules telles que « d'ordinaire » ou « en principe »), la tradition veut plutôt que le pronom *en*, précédât-il le participe passé en tant que COD, n'ait aucune influence sur son accord. C'est que, précise Grevisse, on hésite à considérer que ce pronom à sens partitif, lequel indique une quantité qui n'est pas toujours nombrable, puisse représenter un pluriel. Pour autant, on n'aura garde de laisser le participe invariable chaque fois qu'un *en* le précède, car ce dernier n'est pas forcément complément d'objet direct. Dans une phrase telle que « Quant à l'école, les souvenirs qu'il en a *gardés* sont flous », l'accord dudit participe doit évidemment se faire avec le véritable COD, à savoir le relatif *qu'*, mis pour le masculin pluriel *souvenirs*. Vous hésitez ? Essayez alors de supprimer le *en* dont on parle. Si la grammaire n'en souffre pas (« les souvenirs qu'il a gardés sont flous »), c'est que vous n'avez pas affaire à un COD : le participe peut alors vivre sa vie. En revanche, si vous aboutissez à du petit-nègre (« Des fautes, j'ai fait toute ma vie ! »), l'invariabilité est vivement recommandée…

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

« JE M'EXCUSE » OU « JE VOUS PRIE DE M'EXCUSER » ?

Attention, sujet sensible ! Avisez-vous de recourir à la première formule, et vous avez toutes les chances d'essuyer une volée de bois vert : il se trouvera toujours quelqu'un dans les parages pour stigmatiser votre manque de savoir-vivre. A-t-on idée, en effet, de s'absoudre de ses propres fautes ? La décision de vous pardonner ne revient-elle pas à la personne que vous avez outragée ? Pour vous épargner ça (l'important étant moins ce qui est que ce que les gens croient), mieux vaudra sans doute vous rabattre prudemment sur la seconde, et tant pis pour son côté exagérément solennel. Mais, en votre for intérieur, dites-vous bien que la grammaire est pour vous. Il n'a jamais été question d'autojustification, s'agissant ici d'un pronominal non réfléchi. Pas plus qu'on ne s'attrape soi-même quand on *se saisit* d'un balai, on ne se blanchit quand on s'excuse ! Les dictionnaires l'ont compris depuis longtemps, donnant à *s'excuser* un sens qui lui est propre (« exprimer ses regrets »), lequel n'a plus grand-chose à voir avec celui d'*excuser* (« décharger d'un reproche »). Quant à Hanse, il renchérit : *« On présente ses excuses ou on s'excuse ; le sens est le même depuis longtemps »*, martèle-t-il. Nous voilà rassurés. Il ne reste plus qu'à en convaincre l'entourage.

UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait de *Vie de Gérard Fulmard*, de Jean Echenoz, dans le précédent numéro de *Lire*. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?

« Mais pourquoi, direz-vous, ne suis-je donc plus stewart, pourquoi n'exerçais-je plus une si enviable profession ? Et bien, sans évoquer le handicap de mon sur-poids toujours mal vu dans le milieu aérien, disons que je l'ai pratiqué pendant six ans avant d'être licencié pour faute. Je ne tiens pas à m'étendre sur cette faute, sinon qu'elle m'a valu une peine avec sursis assorti d'une obligation de soins. Ainsi contraint, je me rends deux mardi matin dans un institut médical conventionné situé rue du Louvre, mes soins consistant à monologuer sous l'œil mi-clos d'un psychiâtre nommé Jean-François Bardot. Je soupçonne ce Bardot d'assurer de telles vacations publiques dans le seul but d'arrondir ses fins de matinée, rajoutant une pincée d'épinards dans un beurre – vus ses tenues sur mesure et son Audi Q2 garé devant l'institut – qu'il doit épaissement tartiner dans le privé. »

LE MOT MYSTÈRE

Plus paradoxal que moi, tu meurs ! Je reste le cauchemar absolu du militaire quand bien même, la plupart du temps, je m'offrirais à lui beaucoup plus tôt qu'aux autres. Lesquels autres, pour m'appeler de leurs vœux, souhaitent surtout que le gouvernement soit contraint de me sonner. Que suis-je ?

LA BONNE ANNÉE

C'est le moment ou jamais de vous la souhaiter ! Mais laquelle ? Une seule de ces années mémorables n'insulte pas l'orthographe traditionnelle. Laquelle ?

A. Quinze cents quinze

B. Mil sept cent quatre-vingt-neuf

C. Mille neuf cents

D. Mille neuf-cent-soixante-huit

E. Deux milles un

UN SANS-FAUTE

Laquelle de ces trois phrases ne souffre pas le moindre reproche sur le plan orthographique ?

1. 0,5 grammes d'alcool par litre de sang, c'est encore trop pour quiconque réclame à cor et à cri que l'on en vienne incessamment à la tolérance zéro...

2. Un arrêté municipal en bonne et dûe forme interdit tout de go aux habitants d'un village de la Loire de décéder les samedis, dimanches et jours fériés !

3. Recycler l'eau de la vaisselle et des lieux d'aisances pour en remplir ses carafes et confectionner ses cappuccinos, il fallait y penser ; un restaurateur belge l'a fait.

SOLUTIONS

UNE BONNE CORRECTION

Steward – n'exercé-je ou n'exercé-je (le verbe qui précède est là pour rappeler que nous sommes au présent de l'indicatif, et non à l'imparfait) – **Eh** bien (il ne s'agit pas, en l'occurrence, de la conjonction de coordination mais de l'interjection) – **surpoids** – **pratiquée** (accord du participe avec le COD qui précède, à savoir le pronom relatif *que* mis pour le féminin singulier *profession*) – **assorti**e (on parle moins du *sursis* que de la *peine*) – **mardi** matin (si *matin* et *soir* restent en général invariables quand ils complètent un nom de jour, ce dernier, en revanche, est un nom commun qui, en tant que tel, prend la marque du pluriel) – **psychiatre** – **vu** ses tenues [...] et son Audi Q2 garé (le participe passé *vu* reste invariable quand, employé sans auxiliaire devant le ou les noms, il joue le rôle d'une préposition).

LE MOT MYSTÈRE

La **retraite**, bien sûr !

LA BONNE ANNÉE

Réponse B (*mil* est une variante possible pour les dates de l'ère chrétienne allant jusqu'à 1999). Les autres auraient dû s'écrire ainsi : « quinze *cent* quinze », « mille neuf *cent* » (le *s* n'a pas lieu d'être puisqu'il s'agit d'un nombre ordinal), « mil[le] *neuf cent soixante*-huit » (trait d'union impossible de part et d'autre de *cent*) et « deux *mille* un » (le numéral *mille* est toujours invariable).
À noter que la nouvelle orthographe généralise l'emploi du trait d'union : *quinze-cent-quinze, mille-sept-cent-quatre-vingt-neuf, mille-neuf-cent, mille-neuf-cent-soixante-huit, deux-mille-un.*

UN SANS-FAUTE

La troisième. *Zéro*, en français, étant suivi d'un singulier, le *s* de *grammes* était de trop dans la première. Quant au participe passé du verbe *devoir*, il est censé perdre l'accent circonflexe au féminin comme au pluriel : « *due* forme », par conséquent, dans la deuxième !

Solution

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	S	T	E	R	N	U	M	S
12	E	E	Z		I	O	D	E
11	U	L	E	M	A	S		S
10	Q	U	I	A			V	S
9	I	M	P	E	R	S		E
8	E			T	I	E	N	T
7	H	S	I		O	T		A
6	R	E	C	E	L	E	U	R
5	R	M	I			R	E	E
4	O	U		U	O	C	I	L
3	G	R	I	L	L	A	D	E
2	O	G	R	E	S		U	C
1	L	A	U	R	E	A	T	S

DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES PAR JACQUES PERRY-SALKOW

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

« Voici comment, entre réalité et fiction à base de fantasmes sexuels, entre Milady la démoniaque et Mata Hari la concupiscente, s'est forgée aux yeux du grand public l'image de la femme espionne. »

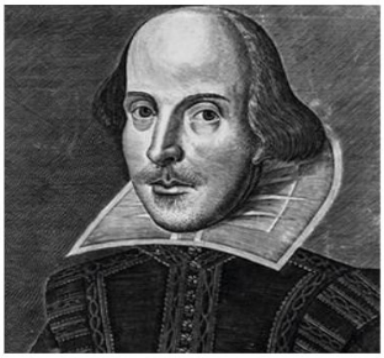
Les Femmes de l'ombre ~ L'emblème des formes

Rémi Kauffer, *Les Femmes de l'ombre. L'histoire occultée des espionnes*, Perrin, 2019

« Une femme doit rester fidèle à son mari quoi qu'il advienne. »

Le Mépris ~ L'emprise

Alberto Moravia, Flammarion, 1993



William Shakespeare ~ A silk hem, a wise pearl

« Un ourlet de soie, une perle fine »

Le Démon du bien ~ Un monde débile

Henry de Montherlant, *Les Jeunes Filles* (t. 3), Grasset, 1937

La Dictée coquine ~ Noce dialectique

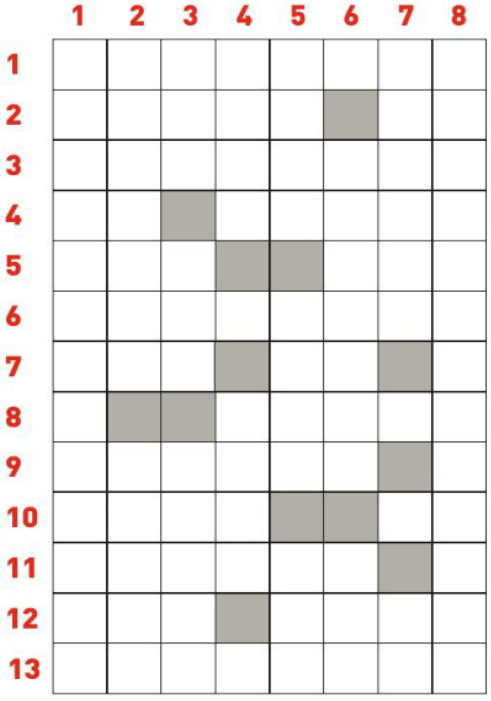
Aurore Ponsonnet & Sandrine Campese, *La Dictée coquine. 15 dictées érotiques pour pimenter votre orthographe*, Assimil, 2020

« Dans *Bonjour tristesse*, avec finesse, avec une discrète sensualité, avec cruauté aussi, Françoise Sagan a tout dit sur les amours de vacances. » (Bernard Pivot)

Bonjour tristesse ~ Très juste. Bonsoir.

Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*, Julliard, 1954

LES MOTS CROISÉS PAR JEAN-PIERRE COLIGNON



M. DROESHOUT

Horizontalement

1. N'ont pas raté le bac. **2.** Variétés de mange-tout. Support d'investissement abrégé. **3.** Succulente quand elle a été mise à la braise. **4.** Laisse le choix. En un certain sens, collier pour bardot ou percheron. **5.** Ancienne allocation. Brame. **6.** Fourgue. **7.** Quartiers de Choisy. Prélever phonétiquement. **8.** A dans les mains. **9.** Très appréciés en cas d'eau. **10.** Réduit à cela, on ne peut plus répondre. Abréviation pour un « contre ». **11.** Docteurs non médecins. **12.** Ici, nage à contre-courant. Produit pour teinture. **13.** Éléments cages.

Verticalement

1. Atteints d'une certaine incontinence. **2.** Leur nom indique qu'ils seraient de saveur aigre. Nage ou marche ! **3.** Un des trois premiers cantons suisses. Donc non loin. Ancienne unité notant la pression. **4.** Parcouru une nouvelle fois. Équipe étrangère. **5.** Plate et désordonnée. Dort comme une marmotte. Le premier en France. **6.** Amertumes. Sorte de rond. **7.** Juron familier de naguère. Romains. **8.** Actions très mal cotées.

« Le français n'a jamais été autant parlé dans le monde »

En 2050, le monde comptera 800 millions de locuteurs français. Dans son ouvrage édifiant, *Guerre des langues*, le journaliste Frédéric Pennel explique le combat mené par le français pour s'imposer dans l'Hexagone et dans le monde. Entretien.

Un café en bord de mer à Beyrouth, capitale du Liban, pays où 38 % des habitants sont francophones.

De quoi « la guerre des langues » est-elle le nom ?

• **Frédéric Pennel.** Elle est le nom d'une intense rivalité linguistique, trop souvent négligée. Au sein même des États, des politiques linguistiques visent à étouffer certaines langues ou, au contraire, à en sauver, tel le gaélique en Irlande. Cette guerre s'immisce aussi en géopolitique où des puissances, même alliées, cherchent à faire rayonner leur culture. Des esprits pacifiques ont imaginé des langues artificielles et universelles. L'espéranto a failli devenir langue co-officielle de la SDN dans les années 1920. Y voyant une menace pour sa langue, alors prestigieuse, c'est la France qui lui met son veto. Mais Paris se trompait de cible : la menace viendra de l'anglais.

Comment le français a-t-il gagné, puis perdu cette guerre à travers l'Histoire ?

• **F.P.** En France d'abord, le français a déjà gagné la guerre. L'État jacobin a longtemps combattu les langues régionales, qui ont considérablement reculé. En Europe ensuite, il a longtemps joui d'une place prééminente. Pour une raison simple : jusqu'au XIXe siècle, la France était le pays le plus peuplé du continent. Quand il a perdu cet atout numérique et sa prééminence géostratégique, le rayonnement de sa culture a atténué un temps le déclassement de sa langue. Ce sont les conflits mondiaux qui renverseront la table linguistique.

Vous avez voyagé au Liban, au Maghreb, en Afrique francophone, en Belgique. Quel pays ou région vous a le plus marqué ?

• **F.P.** Peut-être le Liban. J'y ai senti une francophonie fragile mais intense, 38 % de ses six millions d'habitants parlent français : elle pèse peu sur un plan numérique. Mais sa diaspora est si volubile que les Libanais créent nombre de synergies avec d'autres cultures francophones, dans les Caraïbes, au Québec, en Europe, en Afrique subsaharienne. Au salon du livre de Beyrouth, le troisième du monde francophone après Paris et Montréal, j'ai rencontré d'ardents passionnés qui se battent pour que le français et sa culture ne disparaissent pas de la région. *L'Orient-Le Jour* est le seul quotidien francophone à des milliers de kilomètres à la ronde ! Face à leur engagement, j'ai compris qu'en France nous étions bien tièdes sur la question.

Pourquoi les Français ne se sentent-ils pas francophones ?

• **F.P.** D'abord parce qu'ils regardent ailleurs. Vers l'Europe et vers l'Amérique par exemple, plus que vers les pays francophones. Ensuite, parce que les Français se positionnent au centre de la langue française, même si c'est de moins en moins le cas. Alain Mabanckou s'agace du terme « écrivain francophone » alors qu'on ne dira pas cela de Houellebecq. Cependant, ce sentiment d'appartenance progresse. En librairie, la distinction entre « littérature française » et « littérature francophone » s'estompe.

Comment va le français aujourd'hui ?

• **F.P.** N'en déplaise aux déclinistes, le français se porte bien ! Il n'a jamais été aussi parlé dans le monde. Et au-delà du nombre de locuteurs, il suscite une littérature dans une multitude de pays, c'est donc une vraie langue internationale de culture.

Comment ira-t-il demain ?

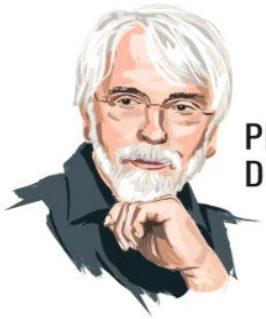
• **F.P.** L'issue de cette guerre des langues est souvent imprévisible. De toute évidence, le français devait disparaître au Québec et le néerlandais était bien à la peine en Belgique au début du XXe siècle. Mais il n'en a rien été car les peuples ont relevé la tête. Quant au mandarin, va-t-il conquérir le monde ? Il est évidemment très parlé, mais surtout en Chine. Il est aussi très complexe. Ce qui est sûr, c'est que les francophones doivent maîtriser des langues étrangères, mais ils doivent aussi se montrer courageux et oser parler français dans les institutions internationales et le domaine économique. Il y va de la diversité du monde face à l'uniformité.

Propos recueillis par G.M.

★★★★☆

GUERRE DES LANGUES. LE FRANÇAIS N'A PAS DIT SON DERNIER MOT
PAR **FRÉDÉRIC PENNEL,**
292 P., FRANÇOIS BOURIN, 20 €

GETTY



PHILIPPE DELERM

JE NE SOUHAITE ÇA À PERSONNE

C'est très rarement à propos d'une souffrance morale. Et peu souvent au sujet d'une douleur physique traduite à chaud. Le *je ne souhaite ça à personne* ne s'exprime guère non plus par écrit. Il s'agit plutôt d'une espèce de cheville attendue, prévisible, ponctuant un long passage descriptif, dans une discussion de hasard de rencontre. Il s'agit en fait d'une espèce de précaution post-oratoire, une espèce de sceau justificatif, au cas où l'autre aurait trouvé l'épanchement un peu longuet. Ce n'était pas forcément nécessaire, car vous aviez su prendre d'emblée le masque de la compassion la plus partageuse. Et vous étiez sincère. *« On a toujours assez de courage pour supporter le malheur des autres »,* écrivait Jules Renard. À défaut, le partage imaginaire de la douleur physique ne requiert qu'une crispation poliment horrifiée du visage, qui ne se détendra qu'après le *je ne souhaite ça à personne* conclusif.

On reste approbatif en entendant cette absence de souhait. Quand même, une idée vous traverse pendant une fraction de seconde. Si la souffrance évoquée, abondamment détaillée, a été aussi vive que votre interlocuteur l'affirme, il faudrait une certaine dose de perversité pour vouloir l'inoculer à l'ensemble de l'humanité. Il est vrai qu'il s'agit ici de ne souhaiter ça à *personne*, c'est-à-dire même pas à la pire des pires, au pire des pires. Il s'agit là incontestablement d'une réelle grandeur d'âme, d'une éradication absolue du concept même de vengeance. Les humains en sont-ils capables ? C'est plutôt une bonne nouvelle d'apprendre ainsi que oui, c'est le cas – un cas héroïque, car quelqu'un d'aussi profondément meurtri aurait quelque légitimité à savoir que son tourment a été connu au moins par les pires des pires. Quelquefois, le souffrant précise encore plus nettement sa pensée : « Je ne souhaite pas ça à mon pire ennemi. » On sent bien alors qu'il ne s'agit que d'une figure de style, car un individu aussi moralement parfait ne saurait avoir un pire ennemi.

Finalement, on se dit que le *ça va ? ça va !* expéditif n'est pas une si mauvaise entame de dialogue. Il propose après tout une vague réponse à une question vague, plus cohérent en cela que le stupéfiant *how do you do ? how do you do ?* britannique, qui répond à une question par la même question, sans le moindre simulacre envisagé de réponse. C'est que l'intrusion n'est pas dans le goût *british,* chaque homme reste une île. Va-t-on tellement plus loin toutefois dans l'échange avec le monologue de la douleur suivi du *je ne souhaite ça à personne* ?

> Un individu aussi moralement parfait ne saurait avoir un pire ennemi

Il s'agit a priori d'une attitude sympathique. Mais au bout du compte, cette promesse d'une absence de méchanceté ne rejoint-elle pas les bases les plus récurrentes de la confession publique, à savoir la recherche du rapport de force, l'affirmation d'une supériorité ? À défaut d'avoir été le plus brillant, le plus talentueux, j'ai atteint les limites d'un courage que vous ne pouvez même pas imaginer. Ce calvaire que je viens de disséquer depuis un quart d'heure, vous n'en saurez que les contours. L'idée de son intensité reste mon apanage. C'est bien simple : je n'en reconnais la possession à personne.

SÉBASTEIN HARDY

« Ce n'est pas une question de plagiat »

Suspecté par des lecteurs de *Lire* d'avoir pioché dans les travaux d'une universitaire pour les besoins de son roman *Les Causes perdues* (prix Interallié 1999), **Jean-Christophe Rufin** répond en dernière page, dans la rubrique « Pour finir ». En revendiquant haut et fort la liberté du romancier.

« Pas de succès qui ne suscite de convoitises… Le prix Interallié pour mon dernier roman, *Les Causes perdues*, m'a valu beaucoup de marques de sympathie, mais aussi deux petites fleurs d'amertume dans le courrier des lecteurs de *Lire* (n° 281). Je n'y aurais pas répondu si le problème abordé par ces lettres n'était plus général que le ressentiment personnel qui les a motivées.

Nos deux correspondants établissent un rapprochement entre une partie de mon livre et les travaux d'une chercheuse du CNRS consacrés aux vieux fascistes italiens d'Éthiopie. Ils s'étonnent de retrouver dans ces travaux de recherche et dans mon roman *"des événements, des décors, des atmosphères semblables"*. Et ils s'indignent d'un *"pillage"* auquel, à les en croire, mon livre devrait le peu de ses qualités.

Essayons de bien comprendre le problème posé. Ce n'est pas une question de plagiat : aucun emprunt textuel n'est mis en avant – et pour cause ! Ce n'est pas non plus une question de sources. Les lieux, événements, personnages mentionnés existent réellement. Il suffit de se rendre dans le pays pour les découvrir : c'est ce que j'ai fait d'innombrables fois depuis plus de vingt ans. […]

La véritable question est ailleurs et se résume d'un mot : c'est une affaire de propriété. Nos deux experts ont de la recherche en sciences humaines une conception notariale. Bien imprudent celui qui croit que l'on peut boire librement à la source de la réalité. Il devrait savoir qu'aucun bien n'est en déshérence : dans le cadastre de l'esprit, ce qui compte, c'est l'acte, c'est-à-dire la thèse, l'article scientifique, bref ce qui devient plus vrai que le vrai parce que l'Université y appose son sceau. On ne doit plus, on ne peut plus évoquer les ensablés d'Éthiopie, quand même on les connaîtrait directement depuis vingt ans, sans faire allégeance à celle qui, en les prenant pour sujet de recherche, prétend les avoir créés dans l'ordre académique. […] Cette conception doit être combattue. […]

Les chercheurs ont besoin de respect ; les romanciers aussi. On ne peut laisser insinuer qu'il suffirait de piller dix thèses pour faire un bon roman. L'écrivain n'est pas le vulgarisateur du scientifique : il est un créateur et sa création est un subtil mélange de mémoire et de rêve, d'expérience et de regard, d'oubli, de lectures et d'ignorance, bref de liberté. Et si possible de talent. »

J.-C.R.

AU SOMMAIRE

Un grand entretien avec Emmanuel Carrère à l'occasion de la parution de *L'Adversaire*, **l'univers** de François Bon, **une enquête** intitulée « Êtes-vous tous des écrivains ? », **les extraits** de *La Chose littéraire* de Bernard Grasset, de *Terrasse à Rome* de Pascal Quignard et de *L'Hérétique* de Miguel Delibes, l'actualité des **Dicos d'or…**

LA RÉPONSE

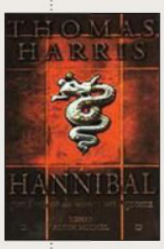
« J'aimerais mieux finir écrivain car c'est une belle vie. Plus agréable que celle de cinéaste. Vous imaginez : se réveiller le matin et écrire dans son lit. Le rêve… »

Woody Allen répondant à la question posée par Pierre Assouline : « Vous ne finirez donc pas dramaturge ? »

LA POLÉMIQUE

« Une simple discussion avec un bon ami est aussi efficace qu'une psychothérapie. Les traitements placebos sont aussi inefficaces que les traitements médicaux, y compris les électrochocs… Ce sont quelques-unes des conclusions provocantes qui figurent dans un nouveau livre sur l'état des recherches sur le cerveau. Dans *Undiscovered Minds*, le journaliste scientifique John Horgan affirme deux choses. D'abord, la connaissance sur le fonctionnement du cerveau humain n'a guère évolué depuis les découvertes de Freud […]. Ensuite, les différents traitements des troubles mentaux sont presque tous infructueux. […] En conclusion, John Horgan avance un constat étonnant : plusieurs études de cas semblent démontrer que la religion est la meilleure cure contre la dépression. »

[Extrait de la rubrique « À travers la presse mondiale »]



LA CRITIQUE

HANNIBAL de Thomas Harris

« Les amateurs de *Dragon rouge* et du *Silence des agneaux* l'attendaient depuis dix ans : le fameux retour d'"Hannibal le cannibale", les retrouvailles avec le tueur en série le plus intelligent et le plus gourmand de l'Amérique, l'homme qui fait rissoler le foie humain dans de subtiles marinades. […] Bavard, répétitif et approximatif, Thomas Harris ne nous offre plus un thriller, mais une réflexion sur le mal qui frise l'analyse à quatre sous. Restent des scènes grand-guignolesques qui sauvent partiellement le roman. Mais le conte de fées entre la fliquesse et Hannibal le gentleman, ça, ça ne passe pas. » **Dinah Brand**

J.R.R. TOLKIEN

LE GRAND MAÎTRE DE LA FANTASY

Chez votre marchand de journaux
et sur **www.lire.fr**

GÉRARD OBERLÉ

QUAND JE PENSE À LÉONORE

Les poètes de l'amour ont de tout temps célébré, glorifié ou dénigré leurs maîtresses réelles ou imaginaires, des muses tour à tour gracieuses, inflexibles, fidèles, volages, divines, fourbes… Les élégiaques Catulle et Tibulle ont étalé leurs amours tumultueuses, l'un avec Lesbie et son moineau, l'autre avec Délie et, par récréation, avec Juventus et Marathus. Au troisième livre de ses élégies, Properce finit par rompre avec la capricieuse Cynthia. Ronsard a chanté Cassandre, Marie, avant de « sonnetter » pour Hélène. Philippe Desportes publie, en 1573, *Les Amours de Diane*. Des siècles de poètes amants et, dans ce voluptueux cortège, aucun poète époux ?

Enfin Labouïsse vint, et le premier en France… Pardonnez-moi de singer ainsi le greffier du classicisme, il me fallait une formule un peu sacramentelle pour vous présenter Auguste de Labouïsse-Rochefort, un mâche-laurier beaucoup moins illustre que Malherbe, obscur auteur, au début du XIXe siècle, de cinq ou six recueils, soit près de 30 000 mille vers amoureusement fignolés en hommage à son Éléonore, *« ange de paix, de douceur et d'amour »* auquel il doit tout : *« plaisir, bonheur et gloire »*.

Cette Éléonore à laquelle le tendre troubadour adresse ses idylles et petites épîtres n'est pas un être fictif, une maîtresse imaginaire, mais l'épouse bien réelle du poète, Madame de Labouïsse, Éléonore Muzard de Saint-Michel, une belle Créole née à Saint-Domingue en 1787, dans une riche famille de planteurs ruinés par la Révolution. Après avoir perdu trois habitations, dont deux produisant 100 000 francs de revenus, la jeune Créole sans dot avait renoncé à donner sa main au poète, qui lui répondit : *« Bannis toute crainte importune : / Et que te manque-t-il ? De l'or ? / Tes vertus, voilà mon trésor ; / Je ne veux pas de fortune. »*

> Cette Éléonore n'est pas une maîtresse imaginaire

L'hymen n'ayant pas refroidi la muse de Labouïsse, les vers les plus passionnés sont ceux qu'il a polis après le mariage. L'enthousiasme conjugal du poète fut bientôt un sujet de plaisanterie à Paris. Edmond Géraud, un satiriste bordelais, a commis une épître fort gaie adressée *« aux maris poètes »*. La flèche n'affecte nullement le chantre de l'hymen, qui récidive en juillet 1814 avec un petit volume titré *Souvenirs et mélanges littéraires, politiques et biographiques,* entièrement dédié à Éléonore, imprimé pour elle seule et quelques amis, et qui ne *« seront pas livrés à la malveillance de nos hargneux critiques »*. C'est un « Éléonoriana », un dictionnaire biographique de toutes les Éléonore et Aliénor connues ou méconnues, depuis les temps obscurs jusqu'au XVIIIe siècle, y compris une sainte Éléonore qui n'existe pas dans le calendrier grégorien. À défaut, il déniche un saint Léonor, un Gallois du VIe siècle, mais préfère sanctifier son Éléonore à lui, en lui assignant une fête le 4 juillet. Suivent une centaine d'Éléonore de Castille et d'Aragon, de Champagne et d'Aquitaine, de Bavière et d'Angleterre, reines, princesses, épouses, nonnes, poétesse et, pour finir, Éléonore *(Libellula),* le charmant insecte volant qu'on appelle « demoiselle ».

Auguste de Labouïsse est né à Saverdun le 4 juillet 1778 (le jour de la sainte Éléonore !) et mourut à Castelnaudary en 1852. On lui doit une flopée de livres, tous en petit format, des voyages minuscules, des lettres, des essais et des rêveries, mais il restera plus pour l'amour conjugal dont il ne cessa d'entretenir le public que pour ses talents poétiques. Il a perdu cette femme adorée en 1833, et lui a survécu vingt ans. Les grandes douleurs étant muettes, il n'a plus jamais évoqué celle qui avait fait les délices de ses jours. En 1844, il a racheté une imprimerie à Toulouse. Bibliophile fervent, il s'était constitué une bibliothèque de 12 000 livres, avant de mourir fauché.

SÉBASTEIN HARDY

INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

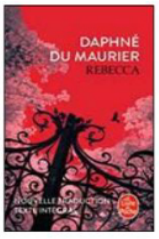
Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Yves Agid	*Je m'amuse à vieillir. Le cerveau maître du temps*	Odile Jacob	89	★★★☆☆
Jessica Andrews	*Dans son sillage*	Plon	76	★★★☆☆
Joseph d'Anvers	*Juste une balle perdue*	Rivages	14	★★★★☆
Stéphane Audeguy	*Histoire d'amour*	Seuil	64	★★★★☆
Alain Badiou	*Trump*	PUF	87	★★★☆☆
Pierre Bailly	*Les Enfants des autres*	P.O.L.	63	★★★★☆
Estelle Sarah-Bulle	*Les Fantômes d'Issa*	L'École des loisirs	83	★★★☆☆
Jaume Cabré	*Quand arrive la pénombre*	Actes Sud	73	★★★☆☆
Blandine de Caunes	*La Mère morte*	Stock	62	★★★★☆
Oscar Coop-Phane	*Morceaux cassés d'une chose*	Grasset	64	★★★★☆
Mia Couto	*Les Sables de l'empereur*	Métailié	73	★★★★☆
Jacques Derrida	*Le Parjure et le Pardon*	Seuil	88	★★★★☆
Eva Dolan	*Les Oubliés de Londres*	Liana Levi	77	★★★☆☆
François Dosse	*Pierre Vidal-Naquet, une vie*	La Découverte	86	★★★☆☆
Jean Echenoz	*Vie de Gérard Fulmard*	Minuit	46	★★★★★
Iegor Gran	*Les Services compétents*	P.O.L	65	★★★☆☆
Joy Harjo	*Crazy Brave*	Globe	66	★★★★☆
Eva Illouz	*La Fin de l'amour*	Seuil	88	★★★★☆
Régis Jauffret	*Papa*	Seuil	57	★★★★★
Daphna Joel et Luba Vikhanski	*Le cerveau a-t-il un sexe ?*	Albin Michel	89	★★★☆☆
Iakovos Kambanellis	*Mauthausen*	Albin Michel	84	★★★★★
Ian Kershaw	*L'Âge global. Europe, de 1950 à nos jours*	Seuil	85	★★★☆☆
Linda Lê	*Je ne répondrai plus jamais de rien*	Stock	65	★★☆☆☆
Hélène L'Heuillet	*Éloge du retard*	Albin Michel	89	★★★☆☆
Marcus Malte	*Aires*	Zulma	63	★★★☆☆
Pierre Ménard	*Les Infréquentables Frères Goncourt*	Tallandier	86	★★★★☆
Hélène Merle-Béral	*Biologie de l'immortalité*	Odile Jacob	90	★★★★☆
Catherine Meurisse	*Delacroix*	Dargaud	82	★★★★☆
Cho Nam-joo	*Kim Jiyoung, née en 1982*	Nil	75	★★★☆☆
Gaëlle Nohant	*La Femme révélée*	Grasset	30	★★★☆☆
Carl Norac et Gerda Dendooven	*Vent d'hiver*	La joie de lire	83	★★★★☆
Chigozie Obioma	*La Prière des oiseaux*	Buchet-Chastel	74	★★★☆☆
Téa Obreht	*Inland*	Calmann-Lévy	74	★★★★☆
Joseph O'Connor	*Le Bal des ombres*	Rivages	56	★★★★☆
Susan Orlean	*L.A. bibliothèque*	Le Sous-sol	76	★★★☆☆
Erik Orsenna	*Briser en nous la mer gelée*	Gallimard	64	★★☆☆☆
Rithy Panh et Christophe Bataille	*La Paix avec les morts*	Grasset	66	★★★★☆
Isabelle Pandazopoulos	*Demandez-leur la Lune*	Gallimard Jeunesse	83	★★★☆☆
Daniel Pennac	*La Loi du rêveur*	Gallimard	14	★★★☆☆
Frédéric Pennel	*Guerre des langues*	François Bourin	100	★★★★☆
Yasmina Reza	*Anne-Marie la Beauté*	Flammarion	51	★★★★☆
Elif Shafak	*10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange*	Flammarion	72	★★★★★
Gary Shteyngart	*Lake Success*	L'Olivier	73	★★★☆☆
Guillaume Sire	*Avant la longue flamme rouge*	Calmann-Lévy	66	★★★☆☆
Vanessa Springora	*Le Consentement*	Grasset	54	★★★☆☆
Dominique Sylvain	*Une femme de rêve*	Viviane Hamy	77	★★★★☆
Emmanuel Todd	*Les Luttes de classe en France au xxie siècle*	Seuil	87	★★★☆☆
David Toutain	*David Toutain*	La Martinière	90	★★★☆☆
Minh Tran Huy	*Les Inconsolés*	Actes Sud	65	★★★☆☆

Alice Taglioni

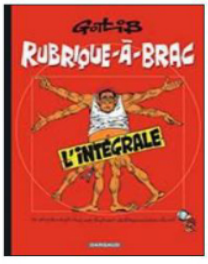
ÉPATANTE DANS LE RÔLE D'UNE QUADRAGÉNAIRE ENCEINTE RÊVANT DE PUBLIER SON PREMIER LIVRE, LA COMÉDIENNE ILLUMINE L'ADAPTATION, PAR ARNAUD VIARD, DE *JE VOUDRAIS QUE QUELQU'UN M'ATTENDE QUELQUE PART**, CÉLÈBRE RECUEIL DE NOUVELLES SIGNÉ ANNA GAVALDA. NOUS L'AVONS RENCONTRÉE POUR ÉVOQUER AVEC ELLE LES LECTURES QUI ONT JALONNÉ SA VIE ET LES LIVRES IMPORTANTS À SES YEUX.

« Les premiers livres que j'ai entièrement lus sont ceux de la **comtesse de Ségur**. Je garde notamment un excellent souvenir d'*Un bon petit diable* et des méfaits du personnage de Charles. Un peu plus tard, j'ai également été très émue par *Mon bel oranger,* le roman du Brésilien José Mauro de Vasconcelos, autour de l'amitié entre un enfant issu d'un milieu défavorisé et un adulte. »

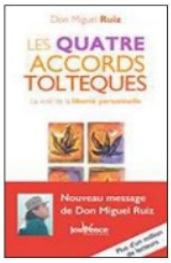


« Si, pendant mes études, j'ai aimé les livres d'Émile Zola – je les ai tous lus ! – et également ceux de Guy de Maupassant, mon auteur préféré est une femme, et elle n'est pas française. Il s'agit de **Daphné du Maurier,** la romancière et dramaturge britannique. J'adore la manière dont elle brosse des atmosphères sombres et distille les secrets. Sans oublier, bien sûr, la richesse et la complexité de ses personnages féminins. »

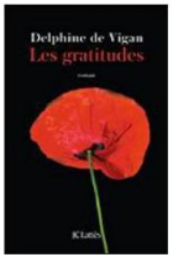
« J'ai beaucoup pioché dans les bandes dessinées de mon père, en premier lieu dans tous les tomes d'*Astérix*. Je reconnais que je suis très classique, dans ce registre, car j'aimais surtout les *Gaston Lagaffe* ou les albums de **Gotlib.**



Mais je reste toutefois un peu insensible au *Marsupilami* [rires]. Ah, et dans un autre genre, les aventures de *Lanfeust de Troy* avaient également retenu mon attention. »



« Je ne sais pas s'il faut parler de littérature, même dans un sens large, mais j'ai été marquée par la découverte des *Quatre Accords toltèques* de **Miguel Ruiz.** Cet ouvrage m'a montré que certaines choses peuvent changer le cours de l'existence et, dès lors, vous faire voir la vie d'un tout autre œil. C'est un livre que j'ai plusieurs fois offert. »



« Parmi les auteurs contemporains, j'avoue que j'ai beaucoup d'affection pour Jean d'Ormesson. J'ai aussi une vraie sympathie pour tout ce qu'écrit **Delphine de Vigan.** Si j'aime bien lire des thrillers avec des histoires de femmes soudain disparues, je m'apprête à me plonger dans deux ouvrages qui n'ont rien à voir : *La Panthère des neiges* de Sylvain Tesson et *Éden* de Monica Sabolo. Mais, bon, je n'ai pas commencé… »

Propos recueillis par Baptiste Liger

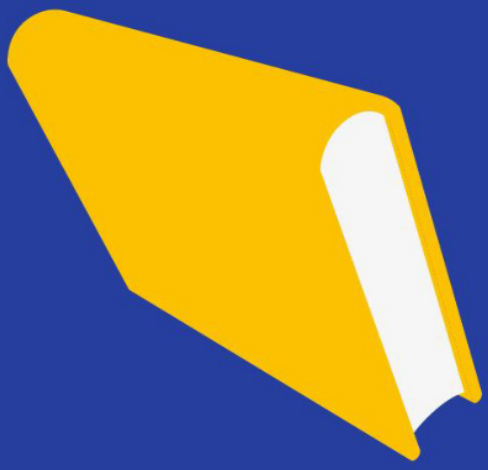
* *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* d'Arnaud Viard, avec Jean-Paul Rouve, Alice Taglioni, Benjamin Lavernhe. (En salles)

C. NIESZAWER/EASY TIGER/UGC IMAGES/FRANCE 2 CINÉMA/LES MILLE ET UNE MARCHES

livreparis.com

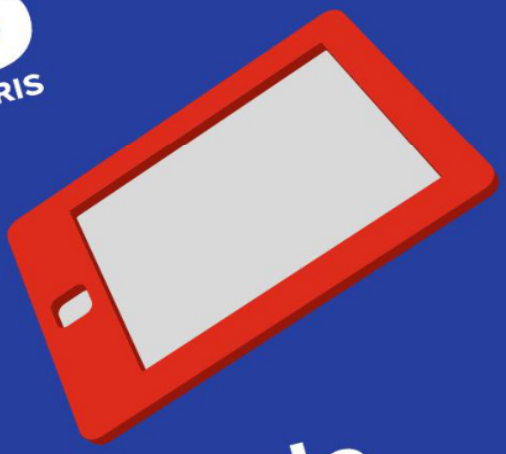
GRATUIT POUR LES MOINS DE 18 ANS

#LivreParis2020



LIVRE PARIS

SALON DU LIVRE DE PARIS



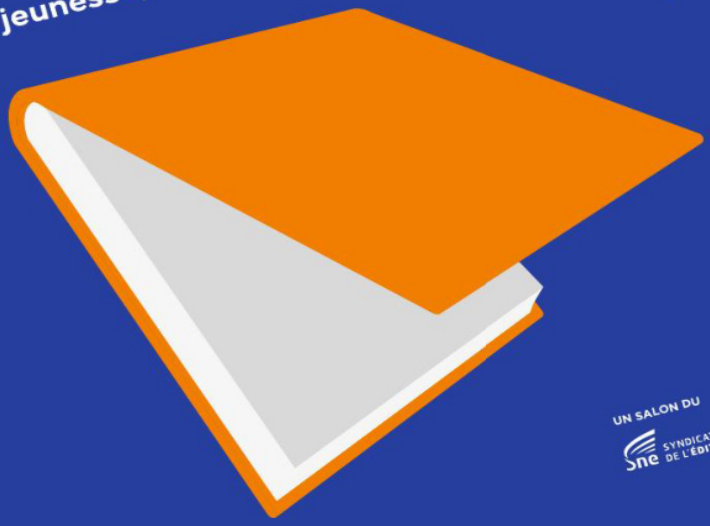
20>23 MARS

2020 | PORTE DE VERSAILLES

Romans, polar, essais, jeunesse, bande dessinée

Inde

PAYS À L'HONNEUR



© 2020 - Studio LWA

UN SALON DU SYNDICAT NATIONAL DE L'ÉDITION

ORGANISÉ PAR Reed Expositions

D'APRÈS LE ROMAN ***L'AMOUR SANS LE FAIRE*** DE **SERGE JONCOUR**

FIN AOÛT PRÉSENTE

NIELS
SCHNEIDER

ADÈLE
EXARCHOPOULOS

76

Festival de Venise 2019
Orizzonti
PRIX DU SCÉNARIO

REVENIR

Un film de JESSICA **PALUD**

LE 29 JANVIER

OCS LIRE: aufeminin SENS CRITIQUE L'OBS nova LE GRAND MIX